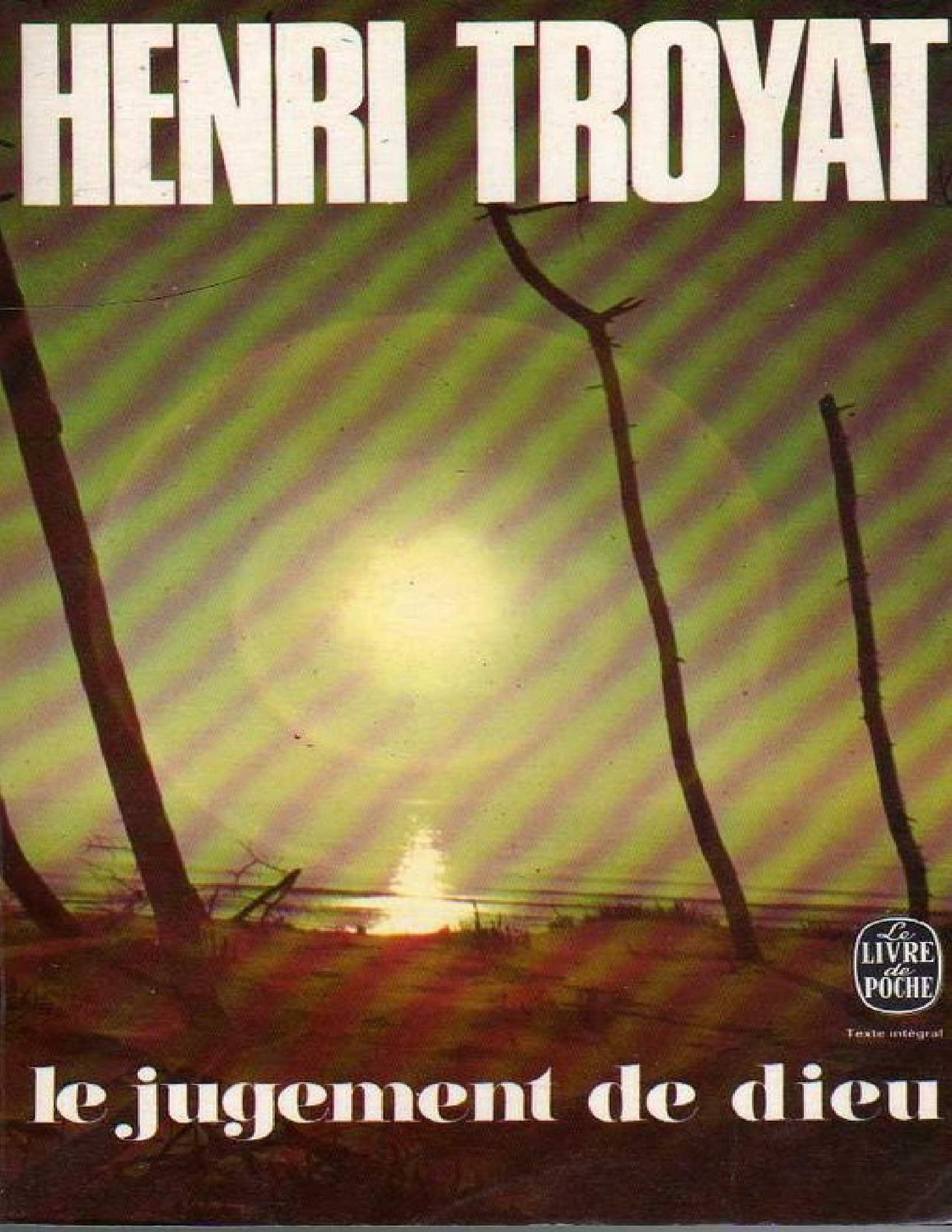
HENRI TROYAT



Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

le jugement de dieu

Sorti indemne du chaudron d'huile bouillante où l'a plongé la justice du temps, Alexandre Mirette se voit relaxé en vertu de l'axiome concernant la protection accordée par le Seigneur aux siens sur lequel se fonde l'épreuve du jugement de Dieu.

La suite des événements qui le conduisent chez le bon alchimiste Taillade contredit ce brevet d'innocence et de sainteté. L'immunité lui est-elle venue d'une grâce ou d'un oubli ? De ce doute naissent tous les malheurs de Mirette, le baladin à l'âme plus sensible que le cuir.

Pour n'être pas aussi franche canaille, le tailleur de pierre du Puy Saint-Clair ne mérite pas d'auréole quand il courtise Catherine, héritière du premier drapier de Tulle. Ce Lamarsaude vise l'argent puis, sa fiancée morte, l'occasion de se rendre célèbre en sculptant son tombeau. L'attaque de Tulle par les huguenots est le moyen vigoureux utilisé par la divine Providence pour le ramener à des sentiments plus humains.

C'est aussi sous le signe du merveilleux que se place Le Merveilleux Voyage de Jacques Mazeyrat, troisième et dernière nouvelle de ce volume. Sans le nautonier mystérieux qui le ramène à force de rames jusqu'à Dieppe, comment serait revenu de son île déserte ce charpentier de marine à qui son humeur aventureuse fait tâter du fouet de la chiourme, de la solitude et de la soif ?

HENRI TROYAT
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

Le jugement de Die

LE PUY SAINT-CLAIR

LE MERVEILLEUX VOYAGE
DE
JACQUES MAZEYRAT

PLON

LE JUGEMENT DE DIEU

I

Présentation d'Alexandre Mirette

Il y avait une fois un homme du Moyen Âge qui s'appelait Alexandre Mirette. La peau de son visage était tendue à craquer sur ses joues et sur son menton. Ses cheveux, d'un jaune brûlé, pendaient en mèches sur son cou maigre. Le poitrail massif, le ventre avalé, la jambe nerveuse, il circulait, royal et pouilleux, le long des maisons basses, et les femmes se détournaient, fouettées par son regard insolent.

Alexandre Mirette n'avait pour ami qu'un petit singe, qu'il promenait sur son épaule, et qui répondait au prénom de Valentin. C'était une bête étrange, à la face plissée comme un pied de chaussette, aux membres velus et à la queue déliée au-dessus d'un derrière rouge, lisse et glorieux. Le crâne de l'animal était coiffé d'une toque vert amande ornée de médailles et de plumes de paon. Sur l'ordre de son maître, Valentin faisait le mort, imitait le mari qui rentre soûl, la vierge émue par une nuit de printemps, la poissarde à son éventaire :

Montre montre, Valentin,

Comment font les dames putains,

Qui travaillent, soir et matin,

De la cuissette et du tétin…

Alexandre Mirette avait fréquenté, jadis, les doctes cours de la rue de Fouarre, mais il ne lui restait de cette époque studieuse que le souvenir de quelques discours latins et d'une grande fatigue. Il se rappelait avec horreur les réveils frileux au petit matin, comme cinq heures sonnaient au couvent des Carmes, la descente à pic dans l'escalier noir, le gros verrou tiré, la marche trébuchante, lanterne au poing et fronde à la ceinture, par les rues désertes où les chats détalaient à son approche. Dans l'écurie qui servait de salle de levons, il y avait un tabouret pour le maître et des bottes de paille pour les élèves. Huit chandelles éclairaient leur troupeau dense et nauséabond. Les mains s'engourdissaient de froid sur les plumes maladroites. Les genoux démangeaient sous le scriptional à encrier de corne. Et tandis que bourdonnait la voix grave du maître, les puces vous mangeaient les fesses furieusement. Mirette renonça vite à ses ambitions intellectuelles pour les plaisirs plus accessibles de la chair et de la barrique.

Paresseux, sordide et voluptueux, il vivait d'aumônes et de menus larcins, dormait dans les fossés de la ville, se nourrissait au petit bonheur des étalages et dépensait les quelques sols tirés à la générosité publique dans des cabarets louches où l'on boit du vin bleu qui fait roter et où l'on fouille les filles sous leurs robes.

Certain dimanche qu'il s'était enivré avec l'argent mendié à la sortie de la messe, Mirette quitta le tripot dans un état exceptionnel de félicité et de décision.

Valentin, perché sur le dos de son maître, poussait de petits cris aigus et lui tapotait la nuque du bout des doigts. Les poches vides, l'estomac brûlé, Alexandre résolut de gagner, dans la soirée même, les quelques pièces indispensables à une nouvelle libation. Or, le bourgeois bien vêtu qu'il accosta dans une ruelle obscure refusa d'écouter ses doléances et prétendit poursuivre son chemin sans avoir

satisfait aux devoirs de la charité chrétienne.

Mirette en fut tellement courroucé qu'il perdit le contrôle de ses paroles d'abord, de ses actes ensuite.

« Raclure ! cria-t-il. Pissat de mécréant ! »

Et avant que le passant eût pu prendre la fuite, il lui assena sur le crâne un coup de gourdin ferré. L'homme ouvrit les bras, ferma les yeux, hocha la tête et s'effondra sur le sol. Emporté par le goût du travail bien fait, Mirette le frappa encore à la tempe et lui donna un coup de pied dans le bas-ventre, après quoi il s'accroupit auprès de sa victime et regretta son geste, car le gros bourgeois était mort.

Valentin avait sauté à terre, et, au bout de sa chaîne, gambadait, cabriolait, se couchait pour imiter le bourgeois, ricanait en montrant ses gencives mauves.

Quant à Mirette, ayant réfléchi aux conséquences de son crime, il résolut d'en profiter puisque, à tout prendre, le mal était déjà fait.

Il coupa les cordons de la bourse qui pendait à la ceinture du cadavre, compta les piécettes blanches du bout des doigts, soupira, se signa et bénit le Ciel d'avoir empêché qu'un intrus ne le surprit à l'ouvrage. Mais, à peine eut-il formulé cette pensée de pieuse gratitude, qu'un glapissement de femme lui arracha les oreilles :

« À l'assassin ! À la garde ! »

Au bout de la rue, une fenêtre s'était ouverte et une silhouette noire gesticulait dans un carré de lumière. Valentin se jucha dur élan sur l'épaule de son maître. Alexandre Mirette poussa un juron et détala au petit trot.

Arrivé au carrefour, il s'arrêta, rectifia le désordre de ses vêtements, et s'accroupi sur un bloc de pierre pour reprendre haleine. Valentin s'assit à côté de lui et se mit à croquer des glands avec un affairement minuscule.

En somme, tout s'était bien passé. Cette femme à la voix vigoureuse ne pouvait avoir reconnu Mirette dans l'ombre. Les sergents du guet n'avaient pas été alertés. La bourse était bien garnie. Le bourgeois ne s'était pas défendu plus que de raison. Et le cabaretier des Trois-Pommes avait reçu, la veille, certain vin de Bordeaux, dont Mirette était friand d'apprécier l'âpre descente dans son gosier. Mirette baisa les amulettes qu'il portait à son cou et qui lui venaient de sa mère défunte, fille de joie, jadis pourvue d'une clientèle honorable : mais la lèpre avait emporté la malheureuse en pleine ascension vers la notoriété. L'évocation de cette agonie lui fit mieux apprécier encore la paisible félicité de l'heure présente. Il regarda devant lui ces maisons enceintes d'un premier étage en surplomb et aux murs renforcés de poutrelles brunes. Les pignons étaient plantés dans un ciel bleu de printemps. Les volets de bois des boutiques étaient remontés, comme des pont-levis. Un faible vent faisait grincer une enseigne de cordonnier sur sa tringle de fer. Le couvre-feu sonna aux églises de la ville. Mirette se hâta de regagner la chapelle en construction, où il avait établi son gîte parmi les pierres de taille et les gravois boueux.

II

Où la noirceur de Dame Cruche voue Alexandre Mirette à toutes sortes d'ennuis

Ce fut la femelle à la voix de cuivre qui dénonça Mirette aux autorités. Elle s'appelait Cruche. Elle était sage-femme, avait accouché entre autres l'épouse du prévôt de Paris et ses déclarations étaient considérées avec une juste bienveillance. Des hommes d'armes arrêtèrent Mirette et Valentin au petit jour, dans leur repaire ouvert à tous les vents. On les amena sous escorte au Grand Châtelet. On les jeta dans un cachot de pierres pourries et de ténèbres. On les nourrit de pain et d'eau mauvaise pendant deux jours. Puis les sergents du bailli vinrent les chercher pour les soumettre au jugement de la Cour. La salle immense était bourrée d'un paquet de faces gélatineuses. Et on entendait respirer cette gélatine, et elle tremblait parfois sur ses bases, comme prête à se résoudre en liqueur. Sur une estrade tendue d'étoffe à fleurs de lys dorées, siégeaient les gens de robe et de raison. Il y avait là, entre quatre greffiers crochus et noirs tels des scorpions, toute la clique des conseillers des enquêtes et des maîtres en habits de deuil. Au centre, étaient les juges en robes rouges rehaussées d'hermine. Le président avait des verrues grosses comme des lobes d'oreille, qui lui sortaient de partout. Sa bouche semblait pincée de l'intérieur par une rangée d'épingles. Des deux côtés de l'aréopage se tenaient des soldats aux piques dressées vers le plafond.

La femme Cruche ayant déposé avec force protestations d'honnêteté, allusions bibliques et signes de croix, le président fit amener Mirette en face de lui et l'interrogea d'une voix caverneuse.

Mirette, trempé de frousse jusqu'aux omoplates, nia effrontément son crime et pleura en invoquant la mémoire de sa mère. Les juges, indécis, se penchaient les uns vers les autres et chuchotaient en se caressant le menton du bout des doigts.

« Persistez-vous à nier ? demanda le président à Mirette.

– Oui, monseigneur ! » hurla Mirette.

Et Valentin poussa un glapissement d'égorgé en s'accrochant à la cuisse de son maître.

« Attendu l'insuffisance de preuves, dit le procureur du roi en Cour d'Eglise, qui était tout habillé de noir, je requiers le jugement de Dieu.

– La Cour acquiesce à votre demande, dit le président.

– Le jugement de Dieu ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda Mirette.

Un petit homme de loi, au profil de milan, s'approcha de lui et le renseigna en toute obligeance. La chose était simple. On allait plonger Mirette dans une cuve d'huile bouillante. S'il était brûlé, sa culpabilité ne ferait plus de doute, et on pendrait son cadavre en place publique. S'il supportait l'épreuve, il serait considéré comme innocent, et on le relâcherait avec les compliments de la Cour. Mirette voulut protester, mais, déjà, les juges se levaient dans une grande rumeur de fauteuils repoussés et de hallebardes heurtées. L'audience était suspendue. En raison de l'heure tardive, le jugement de Dieu se trouvait remis au lendemain.

La foule s'écoulait par les grandes portes ouvertes sur le soir. Des sergents empoignèrent Mirette et le ramenèrent dans son cachot, où des rats achevaient de grignoter le pain qu'il avait laissé.

Assis à croupetons sur sa litière de paille, Mirette repassait en esprit les événements de la journée et se reprochait déjà d'avoir nié son forfait. Pendu pour pendu, mieux valait l'être avant d'avoir rissolé dans une bassine. Bien que la vie ne lui eût réservé que des satisfactions médiocres, il regrettait d'avoir à la quitter si tôt. Il songeait aux longues beuveries dans les tripots enfumés, aux chambres pouilleuses louées chez la vieille sorcière de la rue Glatigny dans la Cité, aux ribaudes qu'il avait mignotées, aux promenades, nez au vent, dans le Pré aux Clercs, tandis que Valentin sautillait près de lui au bout de sa chaîne. De souvenir en souvenir, son désespoir augmentait. Il se tordit les mains et grogna :

« Canaille de bourgeois ! Nausée de Notre-Seigneur ! Avais-je besoin de te rencontrer ? Avais-tu besoin de te défendre ? »

Valentin s'était endormi, recroquevillé sur lui-même, dans un coin du cachot.

« Et toi, pauvre Valentin, gentil babouin, seul compagnon de ma vie, reprit Mirette, que vas-tu devenir sans moi ? Crèveras-tu de faim au pied de ma potence ? Ou te brûleront-ils aussi pour te punir de m'être resté fidèle ? Ou une riche putain te prendra-t-elle à son service pour amuser les messieurs qui viendront lui grignoter le museau ? Que ne suis-je mort déjà ! Que ne suis-je pendu entre des lurons de mon espèce, le cuir séché, les pieds tordus st la langue vomie ! »

Un garde vint frapper à sa porte et lui recommanda de parler moins fort. Alors, Mirette empoigna les barreaux de sa lucarne et les secoua jusqu'à s'en déchirer les doigts. Puis, il retourna au centre de la cellule, sanglota un peu, s'étendit de tout son long sur la paille et voulut dormir. Mais le sommeil fuyait sous ses paupières à demi closes. Il vit, avec horreur, le ciel pâlir derrière les barreaux, les rats filer dans leurs trous et le petit vent du matin rider l'eau de la cruche.

III

Suite du précédent

LORSQUE les gardes entrèrent dans son cachot, Mirette était blême et se rongeait les ongles.

« Prenez votre singe et suivez-nous, dit le sergent du bailli du Palais.

– Ce ne sera pas trop long ? demanda Mirette.

– Cela dépend plus de vous que de nous », répondit l'homme sentencieusement.

Des archers encadrèrent l'inculpé. Le sergent brandit une torche. Et le groupe s'engouffra dans un souterrain à l'haleine épaisse.

Les parois du couloir suintaient. Des marches. Puis, un palier. Puis, de nouveau, des marches. Une porte s'ouvrit, et les hommes d'armes poussèrent Mirette dans une pièce ronde et basse, éclairée par de grandes flammes. Dans ces ténèbres dorées, on distinguait un attirail lugubre de chevalets, de fourneaux de pinces, d'entonnoirs, de billots, de poulies, de haches et de potences. Des bourreaux aux tabliers et aux braies de cuir, les manches roulées sur les bras, attendaient, immobiles, de part et d'autre de l'entrée. Au fond de la salle, derrière une table recouverte de velours écarlate et flanquée de cierges baveux, se tenaient un greffier, le procureur du roi, un médecin, un prêtre et trois juges aux yeux fixes et ronds de nocturnes.

Des rouleaux de parchemin étaient rangés devant eux. Au-dessus de leur tête, il y avait un Christ aux longs bras ouverts et à la hanche saillante, crucifié à même la nuit.

« Niez-vous encore ? » demanda le président.

Mirette ne répondit pas tout de suite, car il avait aperçu, à sa droite, une forte bassine de cuivre dressée au-dessus d'un bûcher. Les flammes glissaient à folles léchures autour du récipient plein d'huile. Et une odeur de friture empestait l'air du caveau.

« Je suis innocent ! cria Alexandre Mirette.

– Déshabillez-le ! ordonna le président.

– Bien parlé ! » dit la femme Cruche, que Mirette n'avait pas remarquée d'abord, et qui était assise nonchalamment sur un billot.

Des mains vigoureuses déchirèrent les habits de Mirette et il fut nu comme un ver, bientôt, devant les juges qui le regardaient avec une haine administrative. Assis auprès de Mirette, Valentin se cherchait les puces avec indifférence.

« Doit-on le préparer aussi ? demanda le tourmenteur-juré.

– La bête après l'homme, dit le président, bien que l'homme ne vaille pas mieux qu'une bête.

– Vous allez brûler Valentin ? s'exclama Mirette, au comble de l'indignation.

– La bête a connu le crime de son maître, dit le procureur du roi en Cour d'Eglise, et la chaîne qui vous liait l'un à l'autre était le canal de votre complicité. Cette bête, d'apparence simiesque, était l'esprit diabolique attaché à votre chair coupable. C'était Belzébuth incarné sous le poil et la peau hideuse d'un babouin que vous promeniez en laisse. »

Valentin regarda le procureur du roi en Cour d'Eglise comme s'il eût compris son discours, et haussa les épaules.

Cependant, le tourmenteur-juré s'était approché de la bassine et remuait le liquide avec une palette en bois.

« Êtes-vous prêt, maître Charles ? » demanda le président.

L'huile ronronnait doucement ; une faible vapeur bleue s'éleva vers les voûtes, où des appels d'air, en forme d'étoile, avaient été ménagés. L'odeur âcre qui se précisait fit tousser le petit singe. Le tourmenteur-juré se redressa et dit :

« Je suis prêt.

– Remplissez donc votre office, et que la volonté de Dieu nous éclaire.

– C'est ça ! C'est ça ! nasilla la femme Cruche. Qu'il y barbote un peu dans la soupe !

– Silence, femme Cruche ! » dit le président.

Mirette poussa un gémissement parce que les aides du bourreau l'avaient empoigné rudement sous les aisselles et sous les cuisses. Le prêtre se signa. Le greffier trempa sa plume dans l'encrier de son écritoire. Le président retira sa toque et se boucha les oreilles avec les doigts.

« Allez ! » cria le tourmenteur-juré.

Les valets à braies de cuir traînèrent Mirette jusqu'à la bassine, le hissèrent à bout de bras, puis le lâchèrent soudain, et s'écartèrent d'un bond pour se garer des éclaboussures.

L'huile gicla jusqu'au plafond. D'un seul mouvement, les juges allongèrent le cou vers le supplicié.

Alexandre Mirette fit un atterrissage brutal au fond du récipient. Sa tête buta contre le rebord. Il crut s'évanouir, rassembla ses esprits et se prépara bravement à l'agonie. Cependant, les secondes passaient et il s'étonnait de ne rien sentir. Pas la moindre brûlure, pas la moindre bouffée de chaleur. Sa chair se détendait comme dans un bain d'aromate ? Il songea d'abord que l'huile n'était pas à a température voulue. Mais la fumée s'élevai de plus en plus épaisse autour de lui, et des bulles couraient à la surface du liquide. Il ramena les pieds sous son derrière et s'assit en tailleur dans la cuve. Tout à coup, une clameur lui secoua la tête. Le prêtre s'était levé et brandissait un petit crucifix d'argent :

« Il est innocent ! Il est innocent ! Délivrez-le ! »

Les juges, debout derrière la table, paraissaient frappés par la foudre céleste. La mâchoire décrochée, les yeux blancs, ils se signaient précipitamment. Le tourmenteur-juré, saisi de confusion, reculait à pas lents jusqu'au fond de la salle. Valentin piaillait. La femme Cruche s'égosillait :

« Mais puisque je vous dis qu'il est criminel ! Puisque je l'ai vu, de mes yeux vu, assommer le pauvre homme sous mes fenêtres ! »

Nul ne l'écoutait.

Le président se pencha vers le procureur du roi en Cour d'Eglise, lui parla longuement dans l'oreille, et on voyait bouger ses verrues comme de petites bêtes intelligentes. Ensuite, il se tourna vers le médecin et dit :

« Je vous prie de constater le miracle ou la supercherie.

– Miracle ! Miracle ! Hosanna ! » répétait le prêtre.

Le maître mire s'avança vers la bassine, tâta du plat de la main les épaules nues de Mirette, secoua

la tête d'un air grave, puis plongea son doigt dans l'huile et poussa un cri d'échaudé.

« L'huile brûle, et l'homme n'est pas brûlé, dit-il, et il secouait son index dans l'air, lamentablement.

– Greffier, inscrivez ces paroles, dit le président. Et vous, maître Charles, délivrez le sieur Alexandre Mirette, et donnez-lui tous les soins que réclame son état. »

En un clin d'œil, Alexandre Mirette fut repêché, lavé, séché, parfumé aux essences rares et habillé de vêtements fins. Les juges lui souriaient du haut de leurs robes rouges. Abasourdi de joie, il ne cherchait même plus à comprendre ce qui lui arrivait.

« Merci, messeigneurs, balbutiait-il, merci… »

Mais le procureur du roi en Cour d'Eglise, visiblement vexé de la tournure que prenaient les événements, intervint :

« Le présent miracle est-il un miracle de Dieu ou du Malin ? Bien fin qui saurait le dire ! Certaines pratiques de sorcellerie doivent être dépistées avec la dernière énergie. Je requiers une contre-épreuve.

– Accordé, dit le président.

– Je proteste ! Je proteste ! Il y a eu tricherie ! L'huile n'était pas bouillante ! vociférait la femme Cruche.

– On va vous la faire essayer à l'instant », dit le président.

Le visage de Dame Cruche se noua dans une grimace d'épouvante.

« Me mettre dans l'huile ? Moi ? Mais je suis innocente, monseigneur !

– À vous de le prouver. Qu'on la déshabille !

– Ne me touchez pas ! Je vous défends de me toucher ! J'ai soixante ans ! J'ai accouché toutes les grandes dames de la cité ! J'ai une fille mariée à un officier royal ! J'en appellerai au roi ! »

Débarrassé de ses vêtements, le corps apparut, grêle et jaune tel un paquet de glaise, avec un ventre plissé et des jambes sans mollets aux pieds sales.

« Lâchez-moi !… Lâchez-moi !… »

Elle ne put achever. Les bourreaux la soulevèrent comme une plume et la jetèrent dans le baquet. Un rugissement secoua les voûtes. Alexandre détourna la tête.

« Je préfère ne pas regarder, dit-il à un garde qui se tenait près de lui. Que se passe-t-il ?

– Elle est en train de frire comme une carpe !

– Ah ! dit Alexandre Mirette, c'est affreux ! »

IV

Où il est question d'une rencontre étrange qu'Alexandre Mirette fit au cabaret des Trois-Pommes et des suites qu'elle comporta

APRÈS le verdict, on renvoya Mirette, avec toutes sortes de vœux. On lui restitua la bourse confisquée. On lui rendit le petit singe Valentin. On lui donna même une modique somme d'argent pour le dédommager de ses tracas.

Dès le lendemain, Alexandre Mirette se précipita au cabaret des Trois-Pommes pour fêter joyeusement la clémence de Dieu. L'enseigne du cabaret des Trois-Pommes représentait, comme de juste, trois pommes superposées en pyramide instable.

La salle du rez-de-chaussée était vaste avec un plafond incurvé en quatre voûtes, dont les retombées s'appuyaient sur de forts piliers de bois brun. Les tables étaient longues et grossièrement équarries. Aux murs pendaient des brocs de métal blanc, des jambons difformes et des chaudrons de cuivre. Dans le fond de la pièce se dressaient des barriques poudreuses, aux robinets emmitouflés de torchons.

Tout un peuple de buveurs était avachi là, dans une rude odeur de vinasse. Les plus soûls dormaient, le nez dans leur coude. Les autres pinçaient les servantes au passage, jouaient aux cartes, chantaient, se disputaient pour tromper le temps.

« Salut, tout le monde ! » dit Mirette, en poussant un gaillard ivre mort pour se ménager une place à la première table.

Valentin s'installa sur ses genoux. Une fille de service s'approcha, la face enflammée, la bouche rouge, avec autour d'elle un bon parfum de sueur femelle.

« Du vin ! dit Mirette en lui appliquant une claque galante sur l'arrière-train.

– Il n'y a plus que du vin de Suresnes.

– Va pour le vin de Suresnes, bien qu'il me gratte le gosier comme de la chaux. »

Une porte s'ouvrit au fond de la taverne, découvrant une cheminée à manteau massif où brûlait un feu de tourbe. Il y avait là une succulente promesse de repas. Et Mirette se sentait un appétit à broyer les pierres.

En vérité, les émotions de la veille l'empêchaient de réfléchir encore à sa grâce. Il était stupide d'allégresse et d'espoir. Jamais la vie ne lui avait paru aussi désirable.

Il avala une lampée de vin et a joie se haussa d'un cran.

« Ecoutez ! Ecoutez tous ! hurla-t-il. Je suis heureux à en péter d'allégresse ! J'aurais dû être présentement pendu tout cuit, tout roussi, au gibet de notre bonne ville, et me voici parmi vous à boire et à chanter comme les autres jours ! Noël ! Noël ! Je suis sauvé ! »

L'ivrogne, qu'il avait repoussé pour s'asseoir, releva la tête, le considéra d'un œil liquide et éructa simplement :

« Plus tu parles, plus il y a de monde dans ma tête. »

À ce moment, une main pesa sur l'épaule de Mirette. Il sursauta, repris par la crainte de la police, et

empoigna le gourdin ferré qu'il avait déposé entre ses jambes. Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait debout devant lui. Il était vêtu d'une robe noire, flottante, et coiffé d'un bonnet de docteur. Son visage long et pâle était comme vidé de sang. Un nez triste pendait jusqu'à ses lèvres rasées. Il avait une grosse pierre bleue au doigt.

« Etes-vous bien le sieur Alexandre Mirette, qui fut soumis hier au jugement de Dieu et qui triompha miraculeusement de l'épreuve ? demanda-t-il.

– C'est moi ! dit Mirette avec une fierté hésitante.

– Eh bien, Mirette, lui dit l'étranger, je suis votre ami.

– Je ne vous connais pas.

– Qu'importe ! Je sais votre histoire, je crois en votre innocence, et j'aimerais être votre compagnon.

– Vous êtes un prêtre ?

– Non. Je suis un homme de grande curiosité et de grande lecture. Votre cas m'intéresse. Si vous le voulez bien, je vous offrirai bon gîte et bonne table, et vous me paierez en paroles…

– En paroles ?…

–Vous me parlerez de vous, de votre enfance, du premier appel qui vous vint de Dieu.

– Mais je n'ai rien à dire, s'exclama Mirette.

– Divine simplicité ! » reprit l'homme, et il joignit les mains en fermant à demi les paupières.

Valentin bondit sur la table et renifla les vêtements de l'inconnu.

« C'est votre petit singe ? dit l'autre. Il est charmant. Que vous seriez bien, chez moi ! Je vous initierais à mes travaux. Vous seriez mon collaborateur, mon ami, mon sujet… »

Mirette se grattait la nuque. L'offre était généreuse, mais les pièges du diable sont tapissés de roses.

« N'est-il pas triste de vivre sans ami ? reprit l'inconnu.

– C'est vrai, répondit Mirette.

– Votre bourse ne tardera pas à se vider si vous refusez mon aide, poursuivit l'autre.

– C'est aussi vrai, dit Mirette.

– Et que pouvez-vous craindre de moi, puisque Dieu vous protège ?

– C'est encore vrai », dit Mirette.

Il avait un peu bu. La tête lui tournait dans cette fumée, dans ce bruit houleux. Le visage de son interlocuteur reculait et tremblait, tout blême, comme un reflet dans l'eau. Les yeux de l'homme étaient du même bleu lumineux que la pierre qu'il portait au doigt. Tant de bonté intelligente, tant de calme réflexion brillaient dans ce regard que Mirette sentit un flux de tendresse lui noyer le cœur.

« Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il à l'inconnu.

– Maître Marcellin Taillade.

– Maître Marcellin Taillade, dit Mirette, je suis votre homme, car vous me plaisez.

V

Où il est prouvé que les liaisons de cabaret ne sont pas toujours des liaisons vulgaires et que la grâce de Dieu ne lâche pas ceux quelle a d'abord touchés

« FEMME, dit maître Marcellin Taillade, voici l'homme dont je vous ai parlé. »

Mirette regarda la gracieuse créature qui se tenait au seuil de la porte, et qui était aux ribaudes qu'il avait connues ce qu'est le vin hypocras à l'acide ripopée des tavernes. C'était une langoureuse et souple personne, de taille effilée et de gorge tendre. Ses cheveux, grésillants d'étincelles dorées, pendaient en tresses jusqu'à ses épaules. La chair pâle de son visage était moelleuse à souhait. Ses lèvres vermeilles brillaient comme des cerises trempées dans un sirop. Et ses yeux couleur de noisette étaient voilés de longs cils discrets.

L'épouse de maître Taillade, qui s'appelait Dame Blanche, était vêtue d'une robe de riche drap bleu, rehaussée d'hermine, et coupée en carré à la fraîche naissance des seins. Une ceinture tressée de fils d'argent portait le trousseau de clefs et la bourse de soie violette. Des bagues de rubis et de topaze chargeaient de feux ses mains délicates. Elle dit :

« Soyez le bienvenu dans notre maison, sire. » Mirette, foudroyé, ne sut que répondre. « Il meurt de faim, dit maître Taillade. Le souper est-il prêt ?

– Oui, sire », murmura-t-elle avec une révérence.

Et elle s'effaça pour laisser passer les deux hommes dans la salle à manger. La pièce, assez vaste, au sol tapissé de paille de seigle, était meublée d'une grande table de chêne et de bancs recouverts de banquiers d'étoffe écarlate. Dans un coin, le buffet, à plusieurs degrés, offrait un appareil de vaisselles d'étain, de languiers, de hanaps, d'aiguières et de drageoirs. Le plafond était barré de grosses solives peintes au tanné. Et il y avait au mur des rosettes de métal jaune. Ce luxe éblouit Mirette, au point qu'il n'osa parler de tout le repas. Cependant, maître Taillade le soignait avec mille prévenances amicales :

« Que dites-vous de ce vin ? Ma femme l'a pris ce matin au port de Bourgogne… Goûtez de ce flan farci de fromage mou et d'œuf frais… Votre petit singe est royalement traité aux cuisines. Tout est pour le mieux. Nous parlerons plus tard… nous avons tant de choses à nous dire ! »

Lorsqu'on servit les oublies, les gaufres et les rissoles du dessert, Mirette, lesté par les alcools, brûlé par les épices, ballonné par les pâtisseries, se sentit gagné par une béatitude voisine de l'abrutissement.

Une lampe à huile pendait du plafond au bout d'une longue crémaillère, et sa lumière donnait aux visages une apparence de cire vierge. On entendait tinter vaguement des plats et des fioles dans la cuisine proche. L'air sentait le musc et le gingembre.

« Mon hôte, dit maître Taillade, si j'ai attendu la fin du repas pour vous entretenir de mes projets, c'est qu'un corps repu libère l'esprit vers les rêveries intelligentes. »

Dame Blanche fit mine de se lever.

« Restez, ma mie, dit maître Taillade. Vous pouvez m'entendre. Ce soir est un soir de fête. Nous avons auprès de nous un homme que la grâce de Dieu a défendu contre la malice des éléments. La

science nous enseigne que l'huile bouillante brûle à mort celui qui d'aventure s'y plonge. Et voici que, par miracle, les lois de la Nature ont reculé devant l'ordre du Seigneur.

– N'avez-vous vraiment rien senti ? demanda Blanche, avec une charmante curiosité de fillette.

– Rien, dit Mirette. Ni morsures de feu, ni picotements, ni vapeurs excessives…

– Et comment étaient habillés les juges ? Est-il vrai que M. le procureur du roi en Cour d'Eglise a l'air d'un vieux hibou et qu'il porte des bagues si grosses qu'on pourrait se mirer dans leurs pierres ?

– Dame Blanche ! dit maître Taillade avec une expression de sévérité affectueuse.

– Et le bourreau ? Comment était le bourreau ?

– Il n'est pas question de cela, trancha maître Taillade qui s'impatientait. Depuis le temps que j'étudie les problèmes de la prédestination, je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné d'accueillir sous mon toit un homme dont l'innocence a triomphé publiquement de la plus terrible des épreuves. »

Alexandre Mirette s'amusait de bon cœur, parce qu'il avait trop bu et que Dame Blanche était diablement plaisante.

« Mais je ne suis pas innocent ! dit-il dans un éclat de rire.

– Vous n'êtes pas innocent ? Ah ! Curieuse âme de miraculé ! La clémence du Ciel le comble à un point tel qu'il ne s'en trouve pas digne. Etant homme, et chargé du péché originel par son ancêtre Adam, il ne trouve pas en lui la pureté supérieure, totale, angélique seule susceptible de mériter l'attention spéciale de Dieu.

– Le croyez-vous vraiment ? demanda Mirette ébranlé.

– Si je le crois ? Vous jugez votre innocence avec un esprit mortel. Le Très-Haut la juge dans Son entendement ineffable. Vous êtes, à Ses yeux, une créature d'élite. Il vous a distingué pour des vertus que vous ne distinguez pas vous-même. Il vous a choisi dans Son cœur pour votre cœur. Me comprenez-vous, Blanche ? Vous parlez à un homme que la lumière de Dieu a touché au bord de la disgrâce ? »

Mirette, quelque peu gêné, baissa modestement la tête.

« Vous vous abusez, maître Taillade, dit-il par politesse.

– Non, déclara maître Taillade, et la passion allumait ses prunelles candides. Non, je ne m'abuse pas. Si je vous ai convié sous mon toit, avec votre petit singe, c'est que je connais le prix de votre mystère. J'étudierai votre miracle. J'aurai sous les yeux un être exceptionnel, qui porte en lui le principe céleste, sans même le savoir. Chacun de nous est fait de ciel et de terre. *Cœli cum terra homo unio est*. D'analyse en analyse, je suis arrivé à la conviction que ces deux éléments réunis permettent de créer l'homme. Je pourrai créer un homme, lorsque j'aurai déterminé les proportions du mélange ! …

– N'y a-t-il pas un moyen plus simple, mon ami ? demanda Blanche timidement.

– Ah ! s'écria maître Taillade, capter la matière du ciel, l'enfermer dans un vase secret avec de la bonne terre, prononcer la formule et voir naître un homme !… Vous viendrez dans mon cabinet. Vous suivrez mes recherches. Vous êtes près de Dieu. Je suis près des hommes. Notre amitié portera des fruits admirables. Maître Mirette ! Maître Mirette, je suis heureux ! »

Il s'était dressé, pâle comme un cadavre.

Mirette se leva aussi. Jamais il n'aurait cru qu'un être aussi pondéré et savant que maître Taillade pût se livrer à de pareils transports. Responsable de cette exaltation, il se reprochait de ne l'avoir pas encore partagée.

« Il est heureux à cause de moi ! Il m'admire ! Ah ! L'honnête homme ! songeait-il. Mais peut-être suis-je en effet admirable ? Un fait est certain : Dieu m'a tendu sa dextre pour me sortir de la misère où je languissais comme un pourceau. Il m'a sauvé d'une mort que je méritais, il m'a donné l'estime d'un être que je ne mérite pas. Il m'a mystérieusement attiré dans son sein. Je suis dans le sein de Dieu ! »

Parvenu à ce point de ses déductions, Mirette redressa l'échiné et s'appuya une claque sur la cuisse.

« Moi aussi, je suis heureux, maître Taillade, dit-il avec une résolution subite. Je crois que nous ferons de la bonne besogne. Vous n'êtes pas un homme ordinaire, et je ne crois pas l'être non plus. Bien que je ne sois pas instruit par l'esprit…

– Vous avez la science du cœur, acheva Taillade.

– Exactement. Donc, topons là. Et je boirai bien encore un peu de votre vin, pour arroser le plaisir que j'éprouve à vous connaître. »

Dame Blanche battit des mains.

Une servante apporta les chopines de vin demandées. Mirette lui cligna de l'œil par habitude et vida son pot. Après quoi, l'existence lui parut encore plus légère. Il réclama Valentin, qui s'était endormi dans la cuisine, et voulut à tout prix que le petit singe montrât ses tours à la compagnie :

Montre, montre, Valentin,

Comment font les dames putains…

Blanche roucoulait de joie. Maître Taillade se caressait la mâchoire d'une main pensive.

« Si jeune, si gai et chargé d'un si grave message ! » murmurait-il.

Lorsque le petit singe eut épuisé toutes les ressources de son art, on s'aperçut qu'il était l'heure de se coucher et Dame Blanche conduisit Alexandre Mirette et Valentin à leur chambre.

Toute la nuit, Alexandre Mirette rêva que Dame Blanche, vêtue d'un tablier et de braies de cuir, le baignait dans une cuve d'huile.

VI

Alexandre Mirette prend goût à sa nouvelle existence pour la grande joie de maître Taillade et pour le grand dommage de Dame Blanche

DÈS le lendemain matin, à sept heures, maître Taillade appela Alexandre Mirette dans son cabinet pour commencer l'éducation scientifique et mystique du jeune homme. Ce cabinet était un réduit obscur, encombré d'alambics, de cornues et de matras. Au centre, se trouvait une longue table chargée de parchemins à signets de soie verte et rouge, de gros volumes de cuir noir à tranches barbues, de sébiles pleines de terre et de gobelets de cristal, où tremblaient des liquides bleus comme des flaques de ciel.

« Vous voici chez moi, chez-vous, chez nous, dit maître Taillade. Voici les livres où j'ai puisé tout ce que je sais de la vie. Voici les vaisseaux que j'emploie pour mes expériences. Voici la terre dans cette assiette de métal, et voici, dans ce verre, ce que j'appellerai l'essence céleste. Je ne suis qu'au début de mes recherches, mais vous m'aiderez. Au reste, il faut que je vous rassure. Ce n'est pas dans les écrits d'Amauri de Bène ou de David de Dinant, ou chez les savants hébreux que je puise ma science. La Bible seule doit me guider. Tout ce que l'homme découvre en partant de la Bible est saint. Tout ce que l'homme découvre en partant des grimoires hérétiques est l'œuvre du diable.

Bien, concéda Mirette. Et que dit-elle, la Bible ?

– Elle m'approuve, dit maître Taillade, superbe. Ouvrons la Genèse ? *L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre… Il souffla dans ses narines un souffle de vie.* Autrement dit, l'homme est une forme de terre animée par le souffle céleste. Terre et ciel ! Et que lit-on dans l'Apocalypse ? *Je suis le premier, et le dernier et le vivant,* dit la vision. Or, cette vision a une tête aux cheveux blancs comme la laine, comme la neige, comme les nuages. Ses pieds sont *semblables à de l'airain ardent, comme s'il eût été embrasé dans une fournaise,* affirme le texte saint. Donc, les pieds sont dans la fournaise de la terre, et la tête est dans les nuages du ciel. Et cet homme, ce *vivant*, est le *premier*, c'est-à-dire le ciel, et le *dernier*, c'est-à-dire la terre. Ciel et terre !

– Je n'y avais jamais pensé », dit Mirette, qui était véritablement surpris par cette dialectique agile.

Il rappelait à lui ses vieux souvenirs théologiques et regrettait presque d'avoir négligé la rue de Fouarre aux doctes palabres, pour courir les filles et boire le mauvais vin.

« Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! clama maître Taillade. *À celui qui vaincra, je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le Paradis de Dieu.*

– L'arbre de vie ! s'écria Mirette. Un arbre a ses racines dans la terre et ses branches dans le ciel. Terre et ciel !…

– *Optime ! Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux* ? demande saint Jean. Moi ! Moi ! Nous ! »

Ils s'embrassèrent et s'assirent, côte à côte, devant la table, pour compulser des ouvrages récents d'alchimie et de théologie appliquée.

À la fin de cette journée studieuse, Alexandre Mirette avait le front lourd, les genoux engourdis et la langue sèche comme une feuille d'ortie. Les textes de la Bible, les formules d'alchimie, les

citations latines et grecques flottaient entre les parois de son crâne, comme des brindilles mortes à la surface d'un étang. Il était très fier de cette initiation massive, et quelque peu inquiet aussi, à la pensée que, chaque jour, désormais, il lui faudrait s'installer dans ce repaire bourré de livres et de fioles, où la basse de maître Taillade éveillait des résonances sépulcrales. Mais sa fierté l'emportait sur son inquiétude.

Maître Taillade disait de lui :

« Quand il saura ce que je sais, il en saura déjà plus que moi !

– Je ne puis le croire », disait Dame Blanche d'un air émerveillé.

En attendant d'accéder à la science de maître Taillade, Alexandre Mirette prenait de l'embonpoint, des manières choisies et une forte conscience de ses qualités morales. Les révélations de son hôte et ses propres lectures théologiques ne laissaient plus de doutes en lui sur le sens profond de son aventure. Choisi par Dieu, préservé par Dieu, il était un être d'exception et devait se comporter comme tel. Il s'efforça donc de châtier son langage. Il interdit à Valentin les contorsions obscènes qu'il lui avait jadis enseignées. Il remplaça la détestable litanie :

Montre, montre, Valentin,

Comment font les dames putains,

par une chansonnette aux paroles pudiques :

Montre, montre, Valentin,

Comment fait le bon sacristain,

Lorsqu'il sonne chaque matin

L'angélus aux cloches d'airain…

Cependant, malgré les retouches du texte, Valentin refusa énergiquement de modifier les gestes et les grimaces dont il avait coutume d'accompagner les couplets grivois de son maître. Et Mirette, outré par cette parodie honteuse, dut se résigner à ne plus faire appel au talent de son compagnon. Dame Blanche le regrettait et soupirait parfois :

« Si nous faisions venir Valentin pour nous esbaudir un peu de ses façons et cabrioles ?

– Non, disait Mirette. Lorsqu'on s'occupe de grandes choses, il n'est pas bon de prendre ses distractions en de petites folies. »

Et il le croyait vraiment.

Souvent aussi, il contemplait le ciel d'un air extasié, par la fenêtre de la salle, et disait :

« Le ciel est trop grand pour les hommes !

– Regardez, ma mie, notre hôte est en liaison directe avec le Très-Haut, murmurait Taillade. Que sentez-vous, maître Mirette ?

– Un grand vide, maître Taillade.

– Qu'avez-vous senti lorsque Dieu vous a sauvé des mains de votre bourreau ?

– Le même vide !

– Ah ! Mon ami ! Que vous m'enrichissez par vos paroles ! »

Mirette éprouvait fréquemment des tristesses sans cause, des oppressions veloutées, des soifs mystiques, des éblouissements vertigineux et des lourdeurs d'estomac. Il se plaignait d'une voix sourde :

« Mystère ! Mystère ! Tout est mystère en nous et hors de nous ! »

Il négligeait de raser sa barbe. Il ne coupait plus ses ongles. Il pria maître Taillade de lui acheter une robe grise d'étudiant, un chaperon à longue cornette et des souliers courts, cet accoutrement s'harmonisant au mieux avec ses pensées moroses. Le dimanche, il accompagnait Dame Blanche et maître Taillade à la messe. Les gens du quartier savaient son histoire par les domestiques et s'écartaient de lui, au passage, avec un respect craintif. Il entendit une mère qui disait à sa fillette :

« Regarde, regarde, c'est le monsieur à qui Notre-Seigneur a donné une peau tellement dure que les tourmenteurs mêmes n'ont pas su le brûler ! »

Et une autre menaçait son gredin de fils : « Attends un peu, galopin, si tu continues à me tirer les jupes, je te donnerai à maître Mirette, et il te fera frire à l'huile, comme la pauvre dame Cruche qui racontait des mensonges ! »

À l'église, Mirette priait avec des naines concentrées. Il soupirait en baissant les paupières, se tenait la racine du nez à deux doigts et remuait les lèvres à petit bruit de source.

Tout au long du service, il sentait les regards de ses voisins attachés à ses gestes, et il en concevait une juste satisfaction. Parfois, Dame Blanche le poussait du coude :

« Une jeune femme, toute en soie et en bijoux, ne vous quitte pas des yeux. – Qu'importe ! disait Mirette.

– Un officier royal parle de vous dans mon dos.

– Ne lui donnez pas le plaisir d'entendre que nous parlons de lui. »

Ces réponses ne satisfaisaient guère Dame Blanche, qui commençait à trouver que Mirette n'était plus aussi drôle que lors de son arrivée à la maison. Elle accusait son mari de cette transformation malheureuse. Maître Taillade était, certes, un homme de grand savoir et de noble probité, mais l'ennui ruisselait de lui comme l'eau d'une fontaine publique. Il avait gagné Mirette à sa cause. Il avait tué toute ardeur, toute gentillesse, toute effronterie chez son disciple.

Elle se consolait de cette désillusion en gavant le petit singe de friandises coûteuses. Lui, du moins, n'avait pas changé !

Un jour qu'elle s'amusait avec Valentin, maître Taillade vint la voir et lui annonça qu'il serait obligé de s'absenter pour quelque temps. On lui avait signalé qu'un manuscrit, indispensable à ses recherches, se trouvait entre les mains d'un libraire de Blois. Il était urgent qu'il fît ce voyage et Mirette avait proposé de l'accompagner.

« Je resterai donc seule ! dit Dame Blanche.

– Non, dit Taillade. Malgré l'offre généreuse de notre ami, je l'ai prié de demeurer sur place pour continuer les travaux en mon absence. Nous sommes frères. Nous nous remplaçons. Et, à mon retour, peut-être toucherons-nous au but ! »

VII

Où le lecteur, plus heureux que maître Taillade, trouvera le récit détaillé des faits et gestes d'Alexandre Mirette et de Dame Blanche en l'absence de l'honorable savant

APRÈS le départ de maître Taillade, Alexandre Mirette descendit au laboratoire et reprit la lecture d'un vieux grimoire qui traitait des homoncules à travers les âges. Les premières heures de son travail lui semblèrent joyeuses et fécondes. L'homoncule, d'après l'auteur de l'ouvrage, pouvait être tiré de la semence de certaine fleur, transplantée en sept terres différentes. Ce qui, dès l'abord, paraissait vraisemblable. Alexandre Mirette rêva un instant à cette création artificielle de l'homme. Puis la question le lassa. Il regarda par la fenêtre ouverte sur un petit jardin à verdure chétive. De la vigne vierge tremblait sur le mur d'en face. Un rayon de soleil dorait les flaques de purin dans les ornières. On entendait chanter des oiseaux aux voix acides.

Au-dessus du laboratoire, Dame Blanche allait et venait dans la cuisine. Elle devait avoir le visage tout chauffé par le feu. Charmante Dame Blanche ! Dommage qu'Alexandre ne l'eût pas connue avant son initiation aux arcanes de maître Taillade ! Qu'il l'eût donc bien entourée, poursuivie et forcée, du temps qu'il était libre et peu sérieux ! Qu'il l'eût rendue heureuse, elle qui n'avait jamais subi que les enlacements réfléchis de son époux ! Mais il se ressaisit aussitôt.

« Folles songeries, Alexandre ! se dit-il. Ton élévation présente t'interdit de caresser, même en rêve, des sujets d'une aussi criminelle douceur. Tu es un être supérieur, et les êtres supérieurs se signalent d'abord par l'abstinence. Revenons à la génération des homoncules. »

Et il se courba, de nouveau, sur les manuscrits dont les majuscules étaient comme des vermisseaux tronçonnés. Mais il avait beau s'efforcer de suivre la pensée de l'auteur, son attention se relâchait et flottait au gré d'une fantaisie dangereuse. Très vite, il fut obligé de reconnaître qu'en l'absence de maître Taillade son travail l'ennuyait. Il se dressa, gonfla d'air sa poitrine robuste et donna un coup de poing sur la table. Un désir fou lui venait soudain de flâner dans les rues.

« Après tout, s'écria-t-il, je suis bien sot de m'user le fessier au bois de cette chaise et les yeux aux figures de ce grimoire, alors que naître Taillade n'est plus là pour me surveiller ! » Comme un écolier en vacances, il écarta les livres du revers de la main, dégrafa son col, retroussa ses manches et sortit du laboratoire en fredonnant.

La cuisine surchauffée sentait la soupe et le clou de girofle. Au fond de l'immense cheminée, une crémaillère supportait la marmite où mijotait le brouet. Des chaudrons l'entouraient sur leurs trépieds de fer noir. Un happe-lopin s'affairait auprès du feu.

Debout devant l'armoire aux épices, Dame Blanche vérifiait ses réserves et murmurait pour elle-même :

« Une balle d'amande, un reste de gingembre, une livre de cannelle, deux livres de graines de paradis, quelque poivre fin, des clous de girofle, du safran, quatre pains de sucre…

– Ah ! Dame Blanche, dit Mirette en s'approchant d'elle, que vous êtes charmante à vous occuper ainsi de vos petites richesses !

– Chacun son alchimie, dit-elle avec un sourire mélancolique.

– Je Réfère la vôtre à la nôtre », dit Mirette en riant.

Elle le regarda gaiement :

« Voulez-vous bien ne pas vous moquer de moi et retourner à vos gros livres farcis de vers à papier ! Vous n'avez pas besoin d'autre nourriture. »

Mirette hocha la tête, comme pour chasser un essaim de mouches.

« Ah ! Dame Blanche, dit-il, je suis las de ces études. Peut-être n'étais-je pas fait pour connaître Dieu par la science, mais par l'innocence !

– Je le crois, dit-elle, avec une conviction hâtive. Et puis, il vous faut prendre l'air. Pourquoi ne viendriez-vous pas au marché avec moi, demain matin ? »

Alexandre Mirette, heureux de l'aubaine, feignit cependant quelque hésitation :

« Mes travaux… Je crois être sur le point de découvrir une solution au problème qui nous tourmente…

– Raison de plus !

– Nous en reparlerons au souper, voulez-vous ? »

Ils n'en parlèrent pas au souper, mais échangèrent mille propos légers et inutiles. Alexandre Mirette se détendait comme un homme gelé devant une bûche flambante. Le canard à la dodine rouge, qui était accompagné de pain rôti, trempé dans le vin et frotté avec de la muscade, du sel, du sucre et de la cannelle, lui réjouissait les entrailles. Et cette jeune femme, au visage doux comme de la crème, occupait tous ses regards. Il avait oublié les homoncules, les sept terres et l'essence céleste. Il ne pensait qu'à boire, manger et amuser son hôtesse. Il lui raconta ses fredaines d'écolier, la farce qu'il avait jouée à certain prêtre en lui présentant Valentin comme son fils pour le baptême, et d'autres histoires plaisantes ou scandaleuses qui faisaient rire Dame Blanche, au point qu'elle en portait ses deux mains à hauteur de la gorgerette.

« Par moments, lui dit-elle, il me semble que vous êtes vraiment un envoyé de Dieu et, à d'autres, que vous êtes un homme comme les autres !

– Et quand m'aimez-vous mieux, Dame Blanche ?

– Lorsque vous êtes un homme comme les autres, dit-elle en baissant les yeux.

– Cornes de bœuf et tripes de grenouilles, je le demeurerai ! s'écria Mirette, qui avait le sang à la tête. Çà, qu'on fasse venir Valentin ! »

Et comme une servante apportait le petit singe, il entama le vieux refrain qu'il avait jadis condamné :

Montre, montre, Valentin,

Comment font les dames putains…

Lorsque le petit singe eut achevé sa danse, Alexandre Mirette s'approcha de Dame Blanche et lui prit les mains. Il lui sembla tenir entre ses paumes deux oiseaux étouffés et tièdes.

« Dame Blanche, dit-il, je serai avec vous demain et aussi souvent que vous le voudrez. »

VIII

Où les événements se précipitent dans un sens que le lecteur a peut-être su deviner

LES rues étaient encombrées de charrettes estropiées, de vieux tonneaux et de tas de fumier juteux. Des commères, assises sur les trappes de leur cave, bavardaient entre elles et saluaient les passants d'un sourire approprié à la condition sociale de chacun.

Dame Blanche marchait à côté d'Alexandre Mirette et inspectait les étalages d'un œil critique. On s'arrêta chez le talmelier pour acheter un gros pain doubleau de deux deniers, puis à la grande boucherie, proche du Châtelet, dont les tables ployaient sous le poids des viandes de porc, de bœuf et de mouton. Le poulailler vendit à Dame Blanche quelques canards aux plumages lustrés et l'apothicaire de l'anis, du fenouil, du diaprun, de la gomme adragante qui rafraîchit et de l'ellébore qui facilite la digestion. Les marchands criaient leurs marchandises. Les commères se bousculaient autour des tréteaux, comme des fourmis sur la tête d'un lapin crevé. L'air sentait la venaison, le vin, les suées intimes et les épices. Alexandre Mirette humait cette odeur de mangeaille à pleins poumons. Et une joyeuse sauvagerie se réveillait en lui à l'aspect de ce peuple de femelles actives et bavardes. C'était comme un besoin de violences et de rapines, le besoin de redevenir lui-même, d'endosser le vêtement de ses vieux défauts. Une bouquetière piaillait d'une voix aigre : « J'ai jonchère de jagliau ! Herbe fraîche ! J'ai jonchère de jagliau ! » Sa robe déchirée bâillait sur la rotondité laiteuse de ses seins. Sa bouche saignait de jeunesse et de santé. Alexandre Mirette se passa la langue sur les lèvres. Un vendeur d'oubliés avait déposé par terre son panier de friandises couvert d'un linge blanc. Un geste à faire, et Mirette aurait pu empocher quelques rissoles. À quoi bon, puisqu'on les lui offrirait ce soir ? Une tarte perdait ses confitures à la devanture d'un pâtissier. Le marchand tournait le dos à Mirette. Mais, encore une fois, le larcin était inutile, puisque Dame Blanche achèterait le gâteau contre monnaie sonnante, s'il le lui demandait. Quelqu'un murmura derrière lui :

« C'est Mirette, le miraculé ! »

Alexandre fut fâché de cette épithète. S'ils avaient su, les imbéciles, quelles pensées troubles mijotaient en lui ! Les doigts lui démangeaient de chiper quelque volaille, la langue lui brûlait de crier quelque ronde ordure à la face de ces matrones. La voix de Blanche le fit sursauter.

« Que dites-vous de ce gâteau, maître Mirette ? »

Il regarda ce visage calme, et aussitôt ses résolutions faiblirent, un ennui doucereux se coula dans ses veines. Il ne se sentait pas le courage de causer la moindre peine à une aussi gracieuse créature. Il soupira et répondit que le gâteau lui paraissait fort appétissant.

Mais, sur le chemin du retour, une colère sourde lui vint de son mensonge. Tout le monde en était responsable : Dieu, les juges, maître Taillade et Dame Blanche surtout. Lorsqu'ils furent rentrés, il refusa de rester auprès d'elle et descendit au laboratoire. Dame Blanche monta dans sa chambre.

Installé devant ses paperasses jaunies, Mirette s'efforça de réfléchir une dernière fois aux homoncules, mais la pensée de Dame Blanche l'obsédait. Un défilé d'images adorables se déroulait dans sa tête. Les prunelles dorées de Dame Blanche, ses lèvres lisses et roses, l'attache tendre de son cou, la naissance succulente de sa gorge, son parfum musqué, le bruissement intime de sa robe… Il se leva d'un bond, gravit l'escalier de bois et arriva devant la porte de Dame Blanche, anxieux, méchant,

la bouche ouverte. D'un geste brusque, il poussa le battant.

La jeune femme, qui était assise près de la fenêtre, le front gentiment penché sur un ouvrage de tapisserie, poussa un petit cri peureux et porta une main à son cœur. « Vous m'avez effrayée, maître Mirette ! » Il fit un pas.

« Que vous avez l'air étrange ! reprit-elle. Vous êtes tout blanc et vos yeux sont si grands, si terribles ! Etes-vous malade ? Avez-vous eu quelque révélation ? Dieu vous a-t-il parlé ? » Mirette souffrait de la voir aussi agréablement stupide. Elle était là, comme une proie palpitante, et tout en elle, de son visage puéril jusqu'à ses souliers fins, appelait la ruée, le rapt, la violence. Elle n'était née que pour cette minute. D'une voix rauque, il prononça :

« Dame Blanche, je vous aime comme un enragé !

– Que dites-vous, seigneur ? Mais mon mari… mais…

– Votre mari n'existe pas. Il y a moi. Il n'y a que moi ! »

Il l'avait saisie aux épaules. Elle renversait au-dessous de lui sa face craintive aux grands yeux huilés, aux lèvres ouvertes sur une ombre rose comme le fond d'une fleur. Son souffle frappait Mirette au visage. Il serra ce corps sans défense, comme s'il eût voulu l'attacher à son propre corps.

« Laissez-moi », gémit-elle.

Il ricana :

« Ne suis-je pas l'envoyé de Dieu ?

– Si ! Si ! » balbutia-t-elle, dans une sorte d'extase épouvantée.

Et comme il lui baisait la bouche, elle prit le parti de s'évanouir.

Nullement décontenancé, Mirette porta la jeune femme jusqu'au grand lit qui les attendait au fond de la chambre.

*

Tandis qu'il se rhabillait, il entendit des pas lourds qui gravissaient l'escalier et la porte s'ouvrit d'une volée. Mais personne ne parut. Le chambranle encadrait un grand vide hostile, un grand silence fâché. Et le vent jouait avec les rideaux, près de la fenêtre ouverte. Mirette, trempé de sueur, se signa et quitta la pièce, sans un regard pour Dame Blanche, qui, cependant, avait déjà repris connaissance.

*

Alexandre Mirette se renversa dans son fauteuil, envoya ses deux pieds sur les paperasses de la table et se cura l'oreille d'un petit doigt irrité et vibrant. Le plaisir effervescent qu'il venait de prendre en compagnie de Dame Blanche lui laissait au cœur plus de dépit que de joie. Il avait l'impression curieuse de n'avoir pas obtenu ce qu'il avait cherché, alors que Dame Blanche s'était pliée à toutes ses volontés.

Que lui fallait-il de plus ? De quoi pouvait-il encore se plaindre ? Il ferma les yeux et s'endormit, mécontent de lui-même et de Dieu.

IX

Où maître Taillade reconnaît avoir été doublement trompé

LES sursauts de vertu des femmes sont parfois plus redoutables que leurs concessions furtives à la perversité. Lorsque maître Taillade revint de son voyage, Dame Blanche, qui avait passé la nuit en prières, lui avoua qu'elle l'avait trompé. Maître Taillade reçut ces révélations d'un visage impassible.

« Dame Blanche, vous êtes une enfant », lui dit-il.

Et il alla trouver Alexandre Mirette qui s'était réfugié, pour la sieste, dans le laboratoire.

Le jeune homme, réveillé en sursaut par le bruit de la porte, se dressa, regarda le savant et comprit aussitôt qu'il n'y avait plus de secret entre eux.

« Je sais tout, dit maître Taillade.

– Bien, dit Mirette. Dans ce cas, je vais chercher mon singe et quitter votre demeure en vous remerciant d'une hospitalité que j'ai désirée trop complète. »

Maître Taillade secoua la tête et eut le sourire d'un supplicié bienheureux.

« Non, maître Mirette, dit-il, vous ne partirez pas.

– Je vous ai trompé !

– Je me suis trompé moi-même. »

Cette réplique sibylline surprit Alexandre Mirette.

« Comment donc ? » demanda-t-il.

Maître Taillade se laissa descendre sur un escabeau, avec la majesté d'un aigle qui revient à son nid de roches, croisa les bras, fronça les sourcils et parla d'une voix caverneuse :

« Maître Mirette, j'ai commis l'erreur impardonnable d'avoir mal interprété votre cas. La turpitude qui vient de m'être révélée me découvre soudain la couleur exacte de votre âme. Vous n'êtes pas blanc, mais noir.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Je commence à croire que vous avez vraiment tué cet infortuné bourgeois pour lui voler sa bourse, et que vous avez mérité l'huile bouillante et la potence.

– Mais le jugement de Dieu ? s'écria Mirette.

– Dieu ne vous a pas jugé.

– Pourtant, l'huile bouillante…

– L'huile bouillante a épargné votre carcasse, mais est-ce par la volonté de Dieu ? »

Le visage de maître Taillade avait une pâleur d'hostie. Il dressa un doigt décharné et proclama soudain :

« Seigneur, je comprends enfin ! Si vous n'avez pas puni Alexandre Mirette comme il le méritait, comme il le mérite, c'est que Vous avez omis de le punir. Il n'a pas bénéficié de Votre grâce, mais de Votre oubli. Il n'a pas été choisi, mais négligé. Il n'a pas été absous, mais ignoré. Il n'est pas en Vous, mais hors de Vous !

– Quoi ? Quoi ?

– Rappelez vos études latines, Alexandre Mirette. Comment dit-on « j'ignore » en latin ?

– *Ignoro.*

– Et « je pardonne » ?

– Admirez la similitude de ces deux mois. Vous avez cru être pardonné, vous êtes ignoré ! Vous êtes pour Dieu comme si vous n'étiez pas. Vous n'avez même plus la possibilité de lui désobéir. »

Frappé par cette nouvelle interprétation de son miracle, Alexandre Mirette demeurait pantelant, perdu, comme un enfant pris en faute.

« Que faut-il donc faire ?

– Confiez-vous à moi, dit maître Taillade, vous m'avez trahi, mais je vous sauverai. J'étudierai votre âme, je l'entourerai de lectures salvatrices, je la préserverai des tentations coupables, je la décanterai, je la purifierai, comme cette eau céleste qui brille dans les fioles de ma table, et vous mériterez un jour le miracle que vous auriez dû mériter plus tôt ! »

Sur ces mots, il se leva et gagna la porte avec une démarche d'archange.

Alexandre Mirette, demeuré seul, réfléchit aux paroles de son bienfaiteur et, tandis qu'il réfléchissait, une grande terreur montait en lui. Il comprenait enfin le sens précis de son aventure. La vérité était dans son cœur, comme une détonation : « Vous êtes pour Dieu comme si vous n'étiez pas. »

Eh oui, dans cette fourmilière immense, que Dieu dominait de son regard, il s'était fourvoyé, insecte misérable. Ses frères vivaient de leurs tâches, de leurs joies, de leurs peines quotidiennes et lui, il s'était retranché de leur communauté. Entre eux et lui, il y avait tout l'abîme qui sépare le chaos de la terre. Il errait sur un rivage où Dieu ne l'apercevait plus. Et il appelait au secours, du fond de sa solitude. Mais, pour redevenir un homme, il fallait qu'il endossât de nouveau les habitudes des hommes, leurs responsabilités, leurs faiblesse . Pour redevenir un homme, il fallait que Dieu le traitât comme tel, qu'il le punît à la mesure de son crime. Le châtiment qu'il avait redouté jadis, il le désirait aujourd'hui comme une délivrance.

Au-dessus de lui, il entendit un bruit de claques et les sanglots du happe-lopin. « Il a commis une faute, songea Mirette, et on l'a châtié. Il pleure. Mais, dans cinq minutes, le malheur sera oublié. Et pourquoi ? Parce qu'il aura payé sa dette ! Et moi… moi… voilà ce qu'il me faudrait ! Cette gifle de Dieu ! Ce cri de Dieu ! Ces larmes ! Et puis la conscience paisible d'être en règle avec le ciel et la terre. Dame Blanche ! Dame Blanche ! Je ne vous aime donc pas ! Ce n'est pas la satisfaction de mes appétits que je poursuivais sur votre corps, mais l'espoir d'être châtié ! Ce n'est pas vous que je désirais, mais la colère céleste. Et si je vous ai quittée furieux et las, c'est que j'ai bien senti, de ma peau jusqu'à mes entrailles, que Dieu avait ignoré cette infamie comme les autres ! » Mirette éleva ses deux bras au ciel et hurla : « Dieu ! Dieu ! Reprenez-moi dans le champ terrible de votre regard, dans l'odeur forestière de vôtre approche ! Je crie vers vous ! Je brandis mes poings vers vous ! Que faut-il donc que je fasse pour qu'à la surface de cette terre minuscule vous aperceviez le moucheron noir qui réclame votre attention et que vous le combliez d'une chiquenaude. J'attends ! J'attends !

Descendez sur moi ! Frappez-moi ! Si vous me frappez, c'est que vous avez retrouvé ma trace, si vous me secouez dans la tempête de votre colère, c'est que vous me jugez digne d'être corrigé par vous ! »

Sur ces paroles, Mirette revint au fauteuil et se mit à sangloter, le nez dans son coude, le dos rond. Et, comme il pleurait, le sommeil descendit sur lui et il fit un rêve.

Il était dans une rue bordée de riches étalages. Un marchand de drap faisait ruisseler des pièces d'étoffe dorée sous le nez de quatre matrones en extase. Et ces étoffes dorées étaient comme des fleuves de métal en fusion, toutes chaudes, pétillantes, giclantes, fusantes, à en blesser les yeux. Mirette, fasciné, s'approcha du marchand, tendit le doigt et toucha un coin de l'étoffe. Et voici qu'à l'endroit où il avait touché l'étoffe, une tache se forma, s'étendit, usa le tissu comme une lèpre.

« Le voilà, le voleur ! » cria le marchand.

À ce cri, de toutes les maisons jaillit un peuple de femelles. Elles étaient à demi nues et tenaient des pierres à la main.

« Frappez ! » cria le vendeur.

Et une pluie de cailloux s'abattit sur Mirette. Mais les projectiles qui frappaient Mirette laissaient en lui des plaies profondes, sonores, délicieuses. C'était comme si on eût déchiqueté la gangue noire qui l'emprisonnait. Chaque trou s'ouvrait sur une étoile de lumière, sur une fraîcheur d'espace, sur une musique céleste. Et son corps s'allégeait. Et il montait à travers des nappes de vapeurs, il pleurait de gratitude et de joie.

« Maître Mirette ! Maître Mirette ! Il est l'heure de déjeuner. »

Il se réveilla. Maître Taillade était devant lui, souriant et calme, au point que Mirette douta de son aventure.

« Pourquoi souriez-vous ? demanda Mirette.

– Parce que tout est vécu, perdu, oublié. Parce que notre amitié recommence… »

Des larmes engluaient les paupières de Mirette. Son cœur battait vite et fort dans sa poitrine. Comme le savant ouvrait ses bras drapés de noir, le jeune homme s'approcha de lui et lui baisa l'épaule, dévotement.

X

Où l'on voit Alexandre Mirette, emporté par une logique néfaste, mettre le comble à son ingratitude dans l'espoir de mériter la colère de Dieu

DAME BLANCHE avait beaucoup pleuré en avouant sa faute. Lorsque son mari l'eut quittée pour descendre confesser Mirette, elle avait redouté qu'une bataille n'opposât les deux hommes. Les mains jointes, les lèvres rapides, elle avait prié Dieu d'éclairer leur esprit et de limiter leur discorde à quelques imprécations latines.

« Alors ? » demanda-t-elle, lorsqu'elle vit reparaître son époux dans l'encadrement de la porte.

Taillade lui pinça la joue entre deux doigts et dit :

« Je vous remercie de m'avoir parlé avec tant de franchis î j'excuse votre entraînement qui est le fruit d'une jeunesse mal bridée.

– Quand partira-t-il ?

– Jamais. Il restera parmi nous et vous le traiterez comme si rien ne s'était passé… »

Une joie honteuse embrasait la jeune femme.

Elle balbutia :

« Il est vrai que j'étais presque évanouie…

– Il ne vous en sera que plus facile d'oublier votre égarement.

– Mais, tout de même… le revoir… lui parler…

– Ce sera votre pénitence », dit Taillade.

Et il lui déposa sur le front un baiser dur et froid comme une pièce de monnaie.

À dater de cet instant, Dame Blanche retrouva le sourire et la voix fluide des beaux jours. Elle songeait bien encore au plaisir furieux qu'elle avait goûté dans les bras de Mirette ; elle regrettait bien encore la puissance de cette étreinte, l'habileté consommée de ces caresses ; mais la satisfaction d'être une femme pardonnée, et par conséquent honnête, l'aidait à combattre l'évocation d'un si tendre déduit. Ne pouvant plus aimer Alexandre Minette comme une maîtresse reconnaissante, elle résolut de l'aimer avec la charité d'une sœur. Elle lui prodigua ses plats préférés, lui acheta, en cachette, une petite bourse de peau richement ouvragée, lui tailla ses plumes et entreprit un travail de tapisserie à son intention. Cependant, Alexandre Mirette semblait indifférent aux témoignages de cette affection angélique.

Un jour qu'il avait refusé de manger la galimafrée spécialement accommodée pour lui et qui sentait bon le mouton cuit, le verjus et le gingembre blanc, Dame Blanche avait appelé le jeune homme dans sa chambre et lui avait dit sur un ton de gentil reproche :

« Vous êtes bien morose, maître Mirette ! Quelle âme sensible est donc la vôtre ! L'approche et le recul de Dieu se lisent sur votre visage !

– Dieu ne m'a jamais approché.

– Ne blasphémez pas ! Songez à votre miracle !

– Il n’y a pas eu de miracle, mais oubli de sa part !

– Enfantillage ! s’exclama Dame Blanche.

– Vérité ! Terrible vérité ! rugit Mirette. Je suis oublié par Dieu. Je n’existe pas au regard de Dieu. Je ne suis plus un homme. Entre vous et moi, il n’y a de commun qu’un certain volume de chair. Mais nos âmes sont séparées par un abîme que rien ne comblera !

– Vous déraisonnez ! Il faut vous saigner !

– Le sang ne viendrait pas ! Je suis hors de ta création ! Et je resterai hors de la création, tant que Dieu ne m’aura pas châtié ! »

Il la quitta sur ces mots et descendit au laboratoire, où maître Taillade l’attendait, debout, le visage austère, une fiole de liquide à la main.

« Voici une nouvelle essence céleste », dit le savant.

Alexandre Mirette partit d’un éclat de rire haineux :

« Vous songez à créer des hommes et vous ne savez même pas ce que c’est que l’homme. Que suis-je, maître Taillade ? Où suis-je ? À qui dois-je me soumettre ? »

Un tourment affreux le possédait. On eût dit le flux et le reflux d’une lourde marée dans son cœur, un balancement, un vertige d’agonie.

« Qu’est-ce que j’ai ? Qu’est-ce que j’ai ? gémit-il encore.

– Vous êtes étouffé par la terre, dit maître Taillade. Dans le mélange de ciel et de terre qui vous compose, le ciel est une goutte infime que la terre boit avidement. Il faut rétablir l’équilibre de ces éléments.

– Comment ?

– La patience et l’étude vous élèveront l’âme. Pour l’instant, buvez cette liqueur céleste. »

Et il lui tendit la fiole du bout des doigts. Alexandre Mirette huma cette eau fraîche au parfum de citronnelle, ferma les yeux et l’avala d’un trait. Puis, ils se mirent au travail. Mais les discours du savant ni le verre d’essence céleste n’avaient guéri Mirette. Et, tandis qu’il écrivait sous la dictée de Taillade, avec de la belle encre rouge de cinabre sur un fort parchemin bien poncé, il sentait la colère l’envahir jusqu’à faire trembler la longue plume de cygne dans sa main.

*

Le lendemain Alexandre Mirette rejoignit Taillade dans la cuisine où le savant conversait avec Dame Blanche. La servante et le happe-lupin surveillaient la marmite. À la vue de maître Taillade, si paisiblement occupé à régler quelque question domestique, Alexandre Mirette sentit le moment venu de tenter la grande aventure. Cet homme l’avait non seulement recueilli, logé, nourri, instruit, mais avait poussé la complaisance jusqu’à lui laisser prendre sa femme. Un garçon honnête, ou simplement bien élevé, eût tenu à payer une amitié aussi exceptionnelle d’une gratitude sans fin. Toute autre attitude ne pouvait que provoquer la colère de Dieu. Bon ! Alexandre Mirette se pencha sur la table de cuisine, choisit un fort coutelas à découper les viandes, le fit gaiement miroiter au soleil et s’approcha de son bienfaiteur. Le savant tourna vers lui son-visage hâve aux yeux doux comme le ciel et dit :

« Alors, mon ami, êtes-vous remis de vos inquiétudes ? – Non, dit Mirette, mais je le serai bientôt. » Et il lui planta le couteau dans la poitrine. Maître Taillade eut un regard de reproche affectueux pour le jeune homme. Puis, les coins de sa bouche s’affaissèrent. Son menton trembla. Et tout son corps se renversa, d’un bloc, en arrière.

« Je l’ai tué ! hurla Mirette. Je suis un assassin ! Arrêtez-moi ! Arrêtez-moi donc ! »

Mais, comme il s’écartait du cadavre, il s’aperçut que la cuisine était vide. Dame Blanche, la servante, le happe lopin avaient disparu par enchantement.

« Où êtes-vous ? Venez ! Venez ! Venez ! » Mais personne ne vint. Mirette ouvrit la porte, se précipita dans la salle à manger, puis dans la chambre de Dame Blanche et n’y trouva qu’un petit chat somnolant sur un coussin de cuir. Cependant, un pas lourd faisait craquer les marches de l’escalier. Haletant, suant, épouvanté, Alexandre Mirette ouvrit la fenêtre et cria : « Au secours ! J’ai tué maître Taillade !... » Puis il descendit dans la rue. Un groupe tumultueux entourait quelques soldats à quinze pas de la maison. Mirette les rejoignit. Au centre du cercle, entre deux sergents, se tenait un pauvre porteur d’eau qui tenait encore sa courge en travers de l’épaule, et qui pleurait à gros bouillon.

« Ecoutez-moi tous ! glapit Mirette. Je viens de tuer mon bienfaiteur ! »

Mais un prêtre lui mit la main sur le bras. « Vous êtes un saint homme, Alexandre Mirette, dit-il. Pourtant, Dieu ne veut pas de votre sacrifice. Ce porteur d’eau vient d’avouer qu’il a lâchement assassiné votre bienfaiteur pour lui voler son argent… »

Alexandre Mirette chancela et s’appuya de l’épaule au mur. Ses idées éclataient en gerbes d’étincelles. Le sol flottait sous les semelles de ses chaussures.

« Dieu ne veut pas de votre sacrifice… Dieu ne veut pas de votre sacrifice… »

Il s’enfuit, plié en deux, comme un homme blessé au cœur. Valentin courait derrière lui. Et les gens du quartier se signaient sur leur passage.

XI

Nouvelles aventures de notre triste héros

À DATER de ce jour, une existence nouvelle commença pour Alexandre Mirette, dans un grand désordre d'âme et de corps. Il avait fui la ville après ce dernier crime, dont Dieu ne voulait pas le reconnaître coupable. Il errait par les routes, avec son petit singe, se nourrissait de glands et de légumes volés dans les champs, dormait dans les fossés, évitait les villages. Ces hommes vêtus de toile, qu'il apercevait dans les prés, lui paraissaient de plus en plus n'avoir rien de commun avec lui. Il les considérait d'un œil stupide, comme des animaux d'une espèce particulière qu'il ne pouvait comprendre et qui ne le comprendraient jamais. Quand il en voyait deux, cheminant côte à côte, il se prenait à les envier parce qu'ils parlaient et riaient de bon cœur, parce qu'ils étaient d'une même race, parce qu'ils étaient soumis à des lois connues et que la lumière de Dieu était sur leur visage. Tout était simple, commode, habituel pour ceux-là. Ils n'étaient jamais seuls. Ils n'étaient jamais libres. Ils étaient pris en compte par Dieu.

Mirette n'en pouvait plus de solitude et d'ennui. Le monde s'arrêtait aux limites de son corps. Il n'avait d'autre ami que lui-même, d'autre Dieu que lui-même. Et il étouffait en lui-même, comme dans une cellule privée d'air et de clarté. Il lui arrivait de tomber à genoux, la nuit, dans les labours, et de lever la tête vers le ciel opaque, où il y avait un rond pâle et usé à la place où la lune avait coutume d'apparaître. Dans l'énorme silence, il appelait sur lui les malédictions de toute la nature.

Un jour, épuisé par ses prières nocturnes, Alexandre Mirette aperçut des paysans qui se hâtaient de rentrer chez eux, le corps ployé sous de grosses hottes de choux.

Ils s'approchèrent de lui. Il voulut fuir. Mais l'un d'eux l'interpella gaiement :

« Aidez-nous à traîner notre charge, étranger. Notre maître vous en saura gré et vous offrira bonne table et bon toit pour la nuit. »

Mirette regarda les vilains avec une curiosité avide.

Ils étaient vêtus de surcottes de gros bureau, tombant à mi-jambe, et portaient un chapeau clabaud garni d'une Notre-Dame de plomb. À leur ceinture pendaient une escarcelle de peau de chèvre et un coutelas sans gaine à manche de bois. La sueur coulait sur leur face grise. Ils soufflaient leur fatigue à pleine bouche. Mirette voulut leur crier de passer leur chemin, mais se ravisa et garda le silence. N'était-ce pas la Providence qui poussait vers lui ces hommes simples et lui enjoignait de les accompagner ? Peut-être trouverait-il, dans leur pauvre demeure, cette tranquillité d'esprit, cette paix miraculeuse qu'il n'avait pas su trouver dans la fastueuse maison de son bienfaiteur ? Il se leva et dit :

« Donnez-moi une hotte. Je la porterai. Debout, Valentin.

– Grand merci », dirent les paysans. En route, ils lui demandèrent d'où il venait, où il allait, et quel était son métier sur terre.

« Je viens de loin, dit Mirette, je vais loin et je n'ai d'autre métier que d'aller et de venir et d'attendre la mort. »

Il faisait clair encore lorsqu'ils arrivèrent devant une maison perdue en pleine terre, avec des murs en torchis à soubassement de cailloux. Le bouillon blanc et la joubarbe hérissaient le vieux toit de

chaume et, devant la porte, il y avait un tas de fumier jaune d'où coulaient des filets de purin. Des poules picoraient sur le seuil. De la grange voisine, venait le lent mugissement des bœufs.

« Nous sommes en retard. Entrons. »

Ils pénétrèrent dans une pièce basse, au sol de terre battue et aux vitres de verre grossier. Une dizaine de personnes étaient assises autour de la grande table et des plats circulaient de main en main, accompagnés de propos joyeux.

« Vous voilà donc enfin, paresseux ! dit le vieillard qui présidait la tablée. Posez vos fardeaux et installez-vous. Mais quel est cet étranger qui vous accompagne ?

– Il nous a aidés à porter notre charge, maître.

– Qu'il soit le bienvenu ! dit le vieillard. Voici ma femme, et voici les vignerons, le bouvier, le berger et la servante de laiterie. Asseyez-vous parmi nous. »

La servante poussa devant Mirette un fort tranchoir de pain bis, coupé en rond, et tapissé de lard violet et de choux fumants. Le bouvier lui tendit une cruche de petit-lait. Le berger jeta quelques noix à Valentin qui le remercia d'une grimace.

À ce moment précis, une inspiration diabolique secoua Mirette. Il décrocha la fronde qui pendait à sa ceinture, visa, tira, et la pierre partit en sifflant. Le vieillard, frappé à la tempe, piqua du nez dans une écuelle de châtaignes.

« Arrêtez-moi donc, à présent ! » hurla Mirette.

Mais il n'y avait plus avec lui, dans la salle, qu'un vieillard à la tête trouée. Un pas lourd s'éloignait dans la campagne.

Mirette demeura un instant immobile au centre de cette maison, où les objets mêmes paraissaient morts de saisissement. Les bourrées agonisaient dans l'âtre à crépitements étouffés. Les derniers reflets d'une lampe à huile s'allongeaient sur les planches de la hutte à sel, de la table et des bancs de chêne poli. Des chapelets de jambons noircis et de viandes salées pendaient dans la cheminée centrale. Le rouet dormait devant la fenêtre. Et seul, cloué au mur, un Christ en bois brun bénissait le cadavre de ses deux grands bras mal taillés.

Mirette poussa un juron et sortit sur la route que balayait le vent.

Le lendemain, il arrivait dans un hameau aux maisons décorées de feuillages et de fleurs coupées. Des musettes, des flûtes et des hautbois jouaient pour un mariage. Au centre du village, le cortège se formait déjà, dans un affairement joyeux. La jeune fille, pâle et blonde, portait une coiffe de broderie blanche et une belle livrée rouge au corsage garni de rubans. Le garçon, trapu, cramoisi, stupide, avait la tête enfoncée dans un chapeau rond orné d'églantines. Derrière eux, piétinait toute la clique des parents et des amis vêtus de leurs habits de fête.

Mirette s'arrêta en bordure du chemin, prit son coutelas à la ceinture, l'éleva à hauteur de l'œil et le lança d'une main ferme.

Il y eut un cri, une rumeur d'ailes heurtées, d'envol furieux.

La fiancée gisait, un couteau dans le cœur, au milieu de la route. Mais le village était vide et seul un pas lourd faisait trembler l'horizon.

Alexandre Mirette commit encore beaucoup de crimes à la ronde, mais les témoins disparaissaient toujours lorsqu'il les suppliait de le saisir et de le dénoncer. Il était devenu méconnaissable. Maigre, jaune, le cheveu long, l'œil enragé, il poursuivait sa route, sans but et sans espoir.

Il revint à Paris pour assister à l'exécution d'un faux-monnayeur. Un petit matin frileux

engourdissait encore les flèches, les cheminées et les pignons de la capitale. Quelques commères grelottantes se pressaient autour de la potence. Des soldats les maintenaient de leurs piques baissées. Le condamné, un homme rondouillard et tremblant, roulait des yeux effarés et balbutiait des prières. Le vent jouait avec les pans de sa chemise blanche. Deux bourreaux le hissèrent sur une échelle, lui passèrent la corde au cou et, soudain, on vit le corps se balancer, jambes raides, épaules tombées, comme une enseigne à la devanture d'un poissonnier. Mirette regardait au-dessus de lui la plante usée de ces deux pieds, ces genoux gonflés sous l'étoffe, cette face convulsée d'où la langue pendait déjà. Et il enviait l'agonie du misérable.

Celui-là, du moins, connaissait le poids de Dieu sur ses épaules !

Le soir même, Alexandre Mirette passa devant la maison de maître Taillade. Une femme en deuil était à la fenêtre. Mirette regarda longuement Dame Blanche qui ne le reconnut pas. Puis, il poursuivit son chemin et quitta la ville. Il y revint à plusieurs reprises et, par un hasard étrange, son arrivée coïncidait toujours avec l'annonce d'une exécution.

Il vit une maquerelle tournée au pilori, puis brûlée. Il vit un voleur mis en échelle pendant six heures sur la place, puis marqué au fer chaud à la fleur de lys et banni de la ville, au son des cloches. Il vit un furieux, l'oreille coupée, les membres écartelés et le cou garni d'un collier de poussins morts. Il vit un brigand blasphémateur, la luette tranchée et le corps rompu à vif sur le rouet. Il vit même une truie pendue par les pieds de derrière et le ventre ouvert pour avoir mangé de la chair humaine. Ce spectacle le révolta.

« On pend des cochons ! cria-t-il. Et moi, on refuse de me pendre ! Vaudrais-je moins qu'un pourceau ? Serais-je moins criminel qu'une bête ? »

Etonnés par ces propos, les voisins de Mirette le prirent pour un fou et s'écartèrent de lui en murmurant des paroles de miséricorde.

XII

Où le lecteur apprend dans quelles circonstances nous faillîmes perdre notre ami

À QUELQUE temps de là, désespérant d'obtenir le châtiment qu'il attendait de Dieu, Alexandre Mirette résolut de mettre fin à ses jours. Il choisit, dans un petit trois, un arbre aux rameaux solides, grimpa haut dans les feuilles, fixa une corde de chanvre à une branche grosse comme une cuisse de veau et glissa son cou dans le nœud coulant. À trois mètres au-dessous de lui, il voyait le sol piqué de fleurs modestes et Valentin, assis sur son derrière, qui le regardait avec curiosité. Puisque Dieu ne venait pas à lui, c'est lui qui irait à Dieu. Il se lança dans le vide.

Un craquement accompagna son essor, et il tomba, pesamment, au pied de l'arbre. La branche s'était cassée et pendait avec sa grande blessure au-dessus de lui. Valentin battait. des pattes et jetait des petits cris de joie en se dandinant d'une jambe sur l'autre. Mirette, abasourdi, se mit à sangloter et à mordre ses poings.

Comme le soir tombait, il se retrouva assis au centre de la clairière. La forêt l'entourait d'une rumeur de marée. Par un grand trou de feuillage, il apercevait le ciel mauve où des alouettes se vissaient d'un coup d'aile. Une étoile brilla comme une pointe de diamant. Une bête fila dans l'herbe endormie. Puis, tous les bruits s'éteignirent, étirés jusqu'au silence, et il n'y eut plus qu'un chuchotement mystérieux de rêve et de maléfice. Et Mirette songeait.

« Hélas ! Le Christ même a succombé comme un homme. Les clous sont entrés dans sa chair comme dans une chair d'homme, et ses muscles se sont tordus comme des muscles d'homme, et son sang a coulé comme le sang des hommes, et aucun miracle n'est descendu sur lui pour le sauver de la potence où il souffrait entre deux larrons. Or, voici que les lois de la nature, qui ont triomphé du Christ, reculent devant moi, Alexandre Mirette. Je suis plus fort que le Christ. Je suis à l'opposé du Christ, je suis le diable, un diable… Mais que faire quand on est un diable ? Il y a sûrement une hiérarchie dans le mal comme dans le bien. Il y a un maître-diable dont je dépends. Il m'accueillera. Il me conseillera. Je ne serai plus seul ! Ah ! Sentir à nouveau qu'il y a quelqu'un de plus grand que moi ! Le monde du Christ me refuse ! Le monde de Satan me consolera ! Joie ! Joie ! Je ne suis plus libre ! Joie ! Joie ! J'appartiens à un autre que moi-même ! »

Pour la première fois, depuis des jours innombrables, il se sentit heureux. Une vigueur nouvelle chauffait ses membres las. Il appela Valentin et le serra contre son cœur :

« Valentin, mon ami, tout est simple pour nous, à présent. Nous cherchions la lumière et nous relevons des ténèbres. Nous allions vers Dieu, tandis que les puissances noires nous appelaient à elles. Au prochain sabbat, on nous reconnaîtra, on nous enseignera notre rôle, on nous dira le nom de nos amis, et la vie sera si belle que nous ne regretterons plus les douceurs de Dame Blanche ! »

Aussitôt, Mirette traça une croix sur le sol et cracha sept fois autour d'elle.

Valentin, égayé par cette cérémonie, dansa une gigue hideuse autour de la sainte marque, puis tous deux se mirent en route, car on était un jeudi et la forêt maudite se trouvait loin encore.

*

Le samedi du sabbat, ils arrivèrent à l'orée de la forêt maudite. Des chants étranges guidaient leurs pas. Ils approchèrent bientôt d'une clairière où brûlait un feu. Des hommes, des femmes, à demi nus et

coiffés de mitres à banderoles, bondissaient et se roulaient autour du bûcher. Les flammes révélaient des épaules osseuses, des poitrines flasques, des fessiers velus. Des ombres gigantesques se tordaient derrière ces silhouettes de chair rose. Un bouc bêlait dans un coin. Un grand gaillard, peinturluré en rouge, clamait en claquant des mains :

Tout ce qui glisse, rampe, grimpe Est à nous !

Tout ce qui miaule, piaille, grince Est à nous !

Tout ce qui pique, taille, pince Est à nous !

« Voilà nos frères ! dit Mirette au petit singe terrifié. Allons vers eux. »

Lorsqu'il apparut dans le cercle, tous les damnés se figèrent dans leur pose, comme frappés de mort.

« Je suis votre ami, dit Mirette. J'ai fait le mal. J'appartiens à l'enfer. Acceptez-moi dans votre compagnie. »

Mais, à peine eut-il achevé ces paroles, qu'une vague de fumée déferla sur lui. Lorsque le vent l'eut dissipée en flocons, la clairière était vide et un pas lourd s'éloignait dans la nuit.

Mirette se laissa tomber sur un tronc d'arbre et prit sa tête dans ses mains.

Ni Dieu ni le diable ne voulaient donc de sa carcasse exténuée et de son âme malade ! Il n'était ni à l'un ni à l'autre ! Il se trouvait au-delà du mal ! Le diable, lui, faisait partie de la création. Dieu avait construit l'univers avec de la terre, de l'air, de l'eau, de la chair et il avait jeté l'esprit malin dans son creuset. Il avait eu besoin de Satan, comme d'un soubassement à l'architecture du monde. Il n'avait pas eu besoin de Mirette !

Ce sentiment de liberté absolue était effrayant. La liberté absolue, c'est le chaos. Rien ne dépend de rien. Tout peut engendrer tout.

« Ah ! Valentin ! gémit-il, nous voici chassés du paradis et de l'enfer et plus misérables que les baudets, bien que notre puissance égale celle de Dieu et du diable ! »

Et Valentin se mit à pleurer de petites larmes de singe, car il devinait la détresse de son maître et ne savait comment la soulager.

Comme le jour se levait, ils reprirent leur marche.

XIII

Où il est parlé de l'étonnant voyage d'Alexandre Mirette à travers les pays et les siècles et de son grand tourment

Il marchait, et la route se dévidait sous ses pieds comme une étoffe tirée à l'aune. Les arbres, les villages, les villes venaient à lui et il les dépassait à lentes enjambées indifférentes.

Ses semelles s'usaient aux cailloux des chemins, ses vêtements aux ronces des taillis, son visage au froid des aubes aigrelettes. Il dormait peu, mangeait mal, et fuyait à l'approche des hommes. Un jour, suivi de Valentin, il arriva à une mer d'un bleu dense, et, sur le rivage, se balançaient des palmiers indolents, et il y avait des fruits d'or dans les arbres. Le lendemain, ses pieds crissaient dans une neige épaisse, et une bise aiguisée secouait autour de lui des buissons aux aigrettes de sel. Et le surlendemain, il gravissait une montagne aux roches rouges, entourée d'aigles planeurs, et, tout en bas, la vallée était verte, serrée, comme prête à faire gicler les pépins jaunes de ses maisons, les veines bleues de ses rivières, la chair faisandée de ses labours. Et le quatrième jour, il cheminait, ployé en deux, dans le poudroiement glorieux d'un désert et, de place en place, il y avait des carcasses de chameaux, qui tendaient vers le ciel les tenailles ouvertes et blanches de leurs côtes. Et le cinquième jour, une forêt tropicale ouvrait à son avance ses entrailles d'arbres difformes, de fougères vénéneuses, de lianes velues et de marais vivants. Et Alexandre Mirette comprit que l'espace n'existait pas pour lui. Et il poursuivit sa marche à travers un monde moins rapide que lui. Il vit les demeures hausser leurs étages, ravaler leurs ventres, déployer leurs toits comme des ailes couveuses. Les rues firent craquer le rempart étroit des maisons et se vêtirent de pierres maladroites. Les hommes, les femmes arborèrent des habits d'une coupe étrange et des coiffures aux grâces saisissantes. Des perruques blanches apparurent, et des chapeaux en forme de frégate, et puis en forme de cornet, et puis en forme d'écuelle, et puis sans forme du tout. Les hommes se promenaient vêtus de pantalons jusqu'à la cheville et leur cravate bouffait dans leur plastron comme de la crème fouettée. Du sol, montèrent des tours de pierre rose qui crachaient de la fumée. Des lumières éblouissantes brillèrent en pleine nuit dans des boules de verre fin. Et Alexandre Mirette comprit que le temps n'existait plus pour lui.

Il traversait les siècles avec son petit singe sur le dos. Il gagnait de vitesse le cours régulier des années. Sa barbe blanche traînait sur son ventre et ses cheveux lui descendaient jusqu'aux omoplates. Et, au centre de tout ce poil, il y avait un carré de visage recuit, durci, tanné, avec un nez tendu et luisant comme de la corne et des prunelles tristes, dont le regard venait d'un autre âge, d'un autre monde à jamais perdus.

Certain dimanche, Alexandre Mirette, saisi d'une inspiration nouvelle, suivit la foule des paysans qui se rendaient à la messe. Il entra dans une petite église campagnarde, bourrée de monde. La clarté du ciel, assourdie par les vitraux, glissait de biais sur le crâne penché des hommes. L'autel resplendissait de pâtes dorées et blanches. À gauche, se dressait un Christ immense aux chairs de plâtre jaune, Sa tête retombait sur son épaule. Sa bouche s'ouvrait sur une haleine de mort. Sa poitrine, durement cerclé de côtes, surplombait la cavité étirée du ventre, et les jambes étaient repliées jusqu'à faire saillir les genoux brillants. Alexandre Mirette regardait ce Christ avec une sorte de colère jalouse. Soudain il éclata.

« Que veux-tu de moi ? hurla-t-il, et les vitraux vibrèrent à sa voix. Que veux-tu de moi, crucifié ? Pourquoi me refuses-tu la souffrance et la mort ? Toi, Dieu de justice et de pardon, pourquoi ne me juges-tu pas, pourquoi ne me pardonnes-tu pas ? Existes-tu seulement ? Je te défie en combat singulier. Pour me prouver ta présence au-dessus de moi, ouvre les oreilles et les yeux de tes ouailles, arme leurs bras débiles, lance-les contre moi et qu'ils me crucifient comme ils t'ont crucifié ! S'ils ne bougent pas, s'ils tremblent de crainte à ma seule parole, c'est que le ciel est vide et que tu n'es qu'une invention absurde du cerveau humain.

Alors, tout est mensonge depuis le début des siècles ! Alors, tout ce que nous savons de toi est faux, grotesque et dangereux ! Alors, il faut brûler tes temples, piétiner tes images, et cracher sur les livres saints ! Ecoute-moi ! Je t'injurie comme un charretier son rival ! Je te méprise et je te hais si tu existes, et je ris de nous si tu n'existes pas ! Réponds ! Prouve-moi ta rapidité ! Châtie-moi ! Mais châtie-moi donc ! »

Il se tut. Autour de lui, les paysans continuaient de prier, et on eût dit qu'ils n'avaient rien entendu. Mirette leva son regard vers le Christ. Et il vit, très distinctement, la tête couronnée d'épines remuer de droite à gauche, lentement, par trois fois. Alors, frappé de terreur, il comprit que son châtiment serait de n'être jamais châtié.

Il sortit de l'église et reprit sa course qui ne le menait nulle part.

XIV

… et dernier

À PRÉSENT encore, on peut voir, à la foire à la ferraille, le dimanche, vers quatre heures de l'après-midi, un vieillard étrange qui a une face sèche, des yeux mélancoliques et une barbe blanche tachée de vert. Son dos est voûté. Ses membres sont couverts de haillons sordides. Il porte un petit singe grisonnant et chétif sur l'épaule. Et, à sa ceinture, pend une bassine de cuivre. Il s'arrête au bord du trottoir. Il tape du poing le fond sonore de la bassine. Les passants s'attroupent. Alors, le singe saute à terre et cabriole, et grimace, tandis que le vieillard psalmodie d'une voix usée et grinçante, comme le râle d'un essieu mal graissé :

Montre, montre, Valentin,

Comment font les dames putains,

Qui travaillent soir et matin

De la cuissette et du tétin.

Ensuite, il remplit la bassine d'huile et la fait chauffer jusqu'à ébullition sur une lampe de forme archaïque.

« Quelle touche ! disent les badauds. Il a l'air d'un corbeau déplumé ! »

Mais, déjà, l'homme se déchausse et plonge son pied dans l'huile bouillante, sans pousser un cri.

« Approchez, gentils damoiseaux et gracieuses damoiselles, dit-il. Esbaudissez-vous aux jeux de votre serviteur qui a la chair si dure qu'oncques elle ne fut brûlée par les feux des hommes ; et les feux de maître Satan même ne sauraient chatouiller ce cuir ! »

Et, vraiment, le gros pied sale qu'il retire de l'huile, tout bosselé, tout luisant, ne porte pas trace de brûlure. II s'essuie les orteils avec un torchon, enfile son vieux soulier à semelle feuilletée et ramasse les sous qu'on lui jette par charité.

Autour de lui, les gens se dispersent en hochant la tête :

« Tu penses bien qu'il ne trempe pas son pied dans de l'huile bouillante ! Ce doit être un mélange inoffensif, un produit chimique, une blague… »

Une fois seul, l'inconnu range son attirail et siffle son petit singe qui lui saute prestement sur le dos. Puis il s'éloigne en boitant et disparaît au tournant de la rue.

LE PUY SAINT-CLAIR

À JEAN-PAUL
In memoriam.

CHAPITRE PREMIER

L'enterrement

MESSIEURS les pénitents gris, pieds nus, vêtus de bure et ceinturés de cordes, descendaient la rue à lentes enjambées. Des cierges de cire jaune brûlaient à hauteur de leur capuchon pointu, sans visage. Leurs amples manches tragiques glissaient le long de leurs poignets osseux. Derrière eux, les confrères à6 l'Assomption Notre-Dame, de Notre-Dame du Chapitre et de Saint-Jacques le Grand s'avançaient, deux par deux, la tête basse et les doigts croisés sur le ventre. Un pénitent blanc, habillé d'un sac de toile fine, tenait une croix d'or et de pierreries dont la base reposait sur une écharpe de cuir. Les enfants de chœur lui emboîtaient le pas dans un murmure feuillu de prières. Et le cercueil suivait, drapé d'étoffes violettes et soutaché de tresses d'argent. Quatre hommes le portaient à coin d'épaule, et la boîte funèbre tanguait au gré de leur démarche, comme une barque lâchée à contre-flot. Enfin, venaient les dignitaires du Chapitre, le premier consul et les seconds consuls de Tulle, les prêtres communalistes, les observant, les cordeliers, les parents, les confrèresses et les confrères de Saint-Crépin, de Notre-Dame des Grâces, de Saint-Côme, de Saint-Damien et de Notre-Dame de la Visitation, les syndics professionnels et des notables aux bedaines solides.

Les commères, assises sur le pas de leur porte, nommaient tous ces hauts personnages à leurs enfants, et s'exclamaient sur leur grand air de fête.

« Vois-tu, le long maigre, raide comme un *Merloudan* ? C'est M. Eyrolles, le second consul.

– Celui-ci, qui a des verrues au menton et un beau chapeau à médailles, c'est M. le syndic des cordeliers…

– Et voici Lamarsaude, le tailleur de pierre : le fiancé de la pauvre Catherine Eyrolles que le Bon Dieu a rappelée à lui ! Qu'il a donc la mine triste, Seigneur Jésus ! et que sa taille est bien prise ! »

François Lamarsaude se détourna et jeta un regard haineux à la matrone qui le désignait du doigt. Il ne voulait pas être plaint. Cette petite Catherine Eyrolles, que l'on promenait en cortège solennel à travers les rues, il ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais aimée. Il regrettait même de l'avoir rencontrée, cinq ans plus tôt, au *tour de la Lunade* et de s'être amusé ce sa candeur. Il se rappelait encore ce cortège mystérieux et grave qui, d'année en année, célébrait le miracle de Tulle, sauvé de la peste, en 1348, par l'intervention radieuse de saint Jean. Il revoyait cette forêt de cierges, d'écussons et de bannières saintes, cette foule murmurante de pénitents à aubes blanches, la statue en bois de saint Jean, parée de pourpre royale, de fleurs et d'épis de blé. Il entendait la sonnerie pleine des cloches, la pétarade des fusées et le chant des flûtes, des fifres et des hautbois dans les tourelles du clocher et sur les remparts de la ville. Une banderole était tirée entre deux piquets : « Année 1580 ». Le lendemain, les feux de joie embrasaient la cité, et la jeunesse dansait au bord des flammes.

Lamarsaude avait saisi la main de cette jeune fille solitaire qui ne souriait pas et le dévisageait avec une pudeur affamée. D'un geste, il l'avait attirée dans la sarabande. Et ils s'étaient mis à rire tous deux, sans se connaître, parce que les bûches craquaient sec et que la nuit était si haute au-dessus de leur front.

Ils s'étaient revus à l'église, aux processions, aux fêtes patronales. Très vite, la rumeur publique les avait commodément fiancés. En vérité, si Lamarsaude avait accepté l'idée de ce mariage, c'est qu'un

jeune tailleur de pierre ne peut rien espérer de l'avenir tant qu'il n'a pas pris soin de se concilier les grâces d'un protecteur riche et considéré. Et le sage Hippolyte Eyrolles, second consul et premier drapier de la ville, était un homme d'utile compagnie.

Certes, le vieillard, qui espérait un parti magistral pour Catherine, avait résisté d'abord aux exigences romanesques de son enfant. Mais une fille unique a le droit d'être folle et quelque peu gâtée.

Après de nombreuses scènes de larmes, de pâmoisons, de supplications et de rêveries maladives, la mâtine avait obtenu que son bien-aimé fût reçu dans la maison patriarcale du quartier de l'Alverge.

Dès ce jour, Lamarsaude avait cru son avenir assuré, son talent promis à toutes sortes de triomphes et son corps destiné aux soins bourgeois, aux vêtements choisis et aux caresses honnêtes. Hélas ! Un mois ne s'était pas écoulé depuis l'événement, et voici qu'il suivait le cortège funèbre de sa fiancée, morte de « langueurs frissonnantes », aux approches de l'hiver.

Des larmes de rage brûlaient ses paupières. « Avoir tant espéré, tant pris patience pour en arriver là ! » Il n'était même pas le gendre malheureux d'Eyrolles, son successeur par la grâce des contrats, son compagnon légal dans l'infortune ! Il n'était rien ! Il songea brusquement à l'argent qu'il avait sottement dépensé pour s'acheter des habits neufs et un chapeau à plume effilée, aux heures qu'il avait gâchées en visites papelardes, en babillages, en projets amoureux et en compliments. N'avait-il pas poussé l'imprévoyance jusqu'à rompre avec la grande Thérèse ? L'imbécile !

Il haussa les épaules et poussa un soupir de bûcheron.

« Du courage, mon pauvre ! » murmura son voisin.

Décidément, personne ne comprenait les raisons profondes de son chagrin ! Personne n'admettait qu'il prît le deuil furieux de ses ambitions et non le deuil conventionnel de ses fiançailles.

Pauvre Catherine ! Cet enterrement grandiose ne convenait guère à sa modestie. Etait-ce bien cette fillette effacée et chétive que les quatre porteurs promenaient à travers la ville, dans un excès de pompe digne d'un guerrier tué sur la brèche ou d'une catin morte sur son tas d'or ?

La queue du cortège avait à peine quitté la maison natale de Catherine et piétinait encore sur la pente de l'Alverge, que la tête s'engageait déjà sur le pont Choisinet. Au tournant de la rue, Lamarsaude découvrit la ville, toute de pierre grise, de brume et de fumée. Prise entre la Solane et la Corrèze, elle se dressait au bord de l'eau, défendue par ses maisons fortes, à galeries de bois et meurtrières. Les toits d'ardoise et de tuile montaient en vagues d'écaillés rapiécées jusqu'à la flèche de l'église Saint-Martin. Les cloches folles sonnaient inlassablement et des oiseaux volaient de clocher en clocher, frappés d'une panique gracieuse.

Derrière l'Enclos de Tulle, les faubourgs s'étiraient jusqu'au cimetière du Puy Saint-Clair, hissé à dos de colline, engagé en plein ciel, avec sa chevelure pathétique de cyprès. Le cimetière communal était dans la ville même ; cependant Catherine avait exigé d'être enterrée au Puy Saint-Clair. Ce Puy Saint-Clair, que de fois Lamarsaude l'avait-il contemplé, avec sa fiancée, par les fenêtres de la vieille maison de l'Alverge ! Que de fois, ils avaient admiré la fuite épaisse des nuages au-dessus de ce coteau funèbre ! Les soirs d'orage, il semblait que le cimetière attire la foudre, l'attention spéciale de Dieu. Il était le point d'appui de tout un ciel visité de lueurs livides, déchiqueté de crevasses soufrées, actif, querelleur, musclé, furieux. Tout le ciel tournait sur ce pivot de verdure galeuse. Tout le ciel aboutissait à ce coin de terre sanctifié par la vieille chapelle et par les tombes neuves. La seule vue de ce mamelon expliquait la légende des bœufs qui traînaient les reliques de saint Clair et s'abattirent au sommet, touchés de fatigue et de grâce.

« Je les connais, ces bœufs, disait Catissou. Ce sont les hommes et les femmes de notre pays qui

gravissent la colline et s'y arrêtent pour mourir dans la lumière du ciel. Toute la ville paraît *attendre*, au pied de la colline, d'être admise un jour dans ses flancs. Toute la ville ne semble vivre que pour cette colline de mort ! »

Et elle se signait avec ravissement.

Le cortège dépassa le pont Choisinet, défila devant le Théologal sévère, devant la chapelle Saint-Julien, devant le cimetière communal plein à craquer, et s'arrêta sur le parvis de l'église Saint-Martin, toute secouée de cloches et de chants.

La cérémonie funèbre fut longue, ennuyeuse et solennelle à souhait. Après l'office, la procession se reforma en bon ordre et s'engagea dans la rue Riche, qui grimpe à pente raide vers la colline des morts. Evadé du tremblement infini des cierges, du regard calme des vitraux, du parfum fané de l'encens, Lamarsaude aspira l'air de la rue avec volupté.

Il aimait ce quartier du vieux Tulle, aux maisons trapues, habitées, humaines. Les murs jaunes étaient divisés en triangles par une charpente apparente en bois brun. Des colonnettes graciles, en granit sculpté, encadraient des portails de chêne à heurtoir et à clous de bronze. Sur le ciel, les lucarnes à longues toitures ouvraient leurs becs affamés et pointus. Et, d'une fenêtre à l'autre, des linges sordides pendaient comme des pavillons de bienvenue.

La lente avance du cortège repoussait, de droite et de gauche, une écume de marmaille croûteuse, de chiens pelés, de ménagères décoiffées et de volailles criardes.

Deux petits ânes gris descendaient la côte et le gamin, doré et sale, qui les conduisait les rangea le long de la muraille et se planta les doigts dans le nez. Le marteau d'un maréchal-ferrant cassait l'air. Une dentellière chantait, assise à la croisée.

« Viens voir ! Viens voir ! » hurla un voix enrouée.

Et une lourde porte s'ouvrit sur trois faces de vieilles, soudées l'une à l'autre par l'attention.

« Lamarsaude !… C'est le fiancé !… Lamarsaude !… »

François Lamarsaude gravissait la pente comme un calvaire. Ces paroles, ces regards, l'écorchaient au passage. De rage, il décocha un coup de pied au porc gras et rose qui voulait lui barrer la route. Devant lui, la toque plissée de M^me^ Tintignac se dandinait tel un bouchon au gré des flots. Ce balancement lugubre agaçait François comme une moquerie, comme une injure personnelle. Le défilé approchait de la porte fortifiée de Chanac. Et la grande Thérèse habitait là, dans une antique maison à façade ocreuse et à galeries de bois. Sûrement, elle serait à sa fenêtre. Elle le verrait. Elle éclaterait de rire à son passage. Mais non, la galerie était vide. C'était donc qu'il n'intéressait plus cette putain succulente. Il n'intéressait plus personne. Son passé ne comptait plus. Il était mort avec cette morte qu'il n'aimait pas.

« Ho ! gémit M^me^ Tintignac. Quelle idée de se faire enterrer si haut !

– Comme si on n'avait pas pu la laisser à Saint-Julien, comme tout le monde ! souffla sa voisine.

– On dit qu'Hippolyte Eyrolles est tellement chagrin qu'il compte abandonner sa charge !

– Allons donc ! Ce n'est là qu'une passe pour se faire encore élire l'an prochain !… »

« L'an prochain ! Où serai-je ? Que ferai-je, l'an prochain ? » songea Lamarsaude. Si le vieil Eyrolles avait seulement pensé à lui commander le tombeau de Catherine ! Il eût travaillé comme une brute à ce pieux chef-d'œuvre. Il eût étonné le monde par la finesse et la puissance de son art. Il eût gagné de haute lutte la renommée et l'aisance. Mais les personnes bien nées ne commandaient leurs gisants qu'au père Gibiat, l'imagier du Pont de la Barrière. Ce gros bougre-là faisait une clientèle d'enfer et vous traitait tous les défunts à la même enseigne. Le corps raide, les mains croisées et les

pieds joints. Fussiez-vous prince où tapissier, vous étiez condamnés à cette pose de souche oubliée ! Allons ! Le dénommé François Lamarsaude n'avait pas de chance et nul ne connaîtrait la mesure exacte de son talent. Il essuya du revers de la main son visage dur et suant.

« Il pleure », chuchota quelqu'un dans son dos.

Une pluie chiche glissait en rideau sur l'horizon morne. À la porte du cimetière, le cortège se disloqua en groupes bavards, tandis que le gardien tirait les lourdes portes de fer.

Lamarsaude se trouva seul. Les invités le fuyaient parce qu'ils le croyaient triste. Il regarda, derrière lui, la rue qui plongeait dans la ville, coupant à vif la carapace pouilleuse des maisons. Et le long de ces deux tranches fraîches, des faces curieuses passaient aux fenêtres, comme des têtes de vermisseaux dérangés.

« François ! »

Il tressaillit et se retourna. Hippolyte Eyrolles était devant lui, grand, maigre, avec un visage de cuir. Une barbe blanche, taillée en pointe, lui prenait les joues et le menton. Des sourcils blancs pendaient en touffe sur ses prunelles noires.

« François, dit-il, vous aimiez Catherine. C'est donc à vous d'en perpétuer la mémoire par la prière et par le ciseau. »

Lamarsaude, le souffle coupé, les jambes désossées, regarda ce vieillard tranquille qui lui serrait les mains. Il lui semblait que ; par ces mains, par ces yeux, une noblesse et une audace forte le pénétraient. Son cœur battait à longs coups secs dans sa poitrine.

« Comment vous remercier ? balbutia-t-il. – Vous le savez mieux que moi. » La cloche du cloître tinta, pure, lente, et d'autres cloches lui répondirent dans la ville. Le cortège se reforma. Et, déjà, les grands cierges des pénitents entraient dans l'ombre définitive des cyprès et des ifs mortuaires. François suivit la toque branlante de M^{me} Tintignac. Et il redressait la taille avec fierté.

CHAPITRE II

L'œuvre

CHAQUE jour, depuis trois semaines, le marteau du tailleur de pierre sonnait le réveil matinal du quartier. Dès six heures, Lamarsaude était au travail, sous l'auvent de tuiles, dans la petite cour intérieure d'une maison ventrue du faubourg de la Barrière. Derrière lui, s'ouvrait la boutique encombrée d'outils hors d'usage, de rouleaux de papier, et de masses de grès promises à toutes les formes de l'inspiration. Le sol était recouvert d'une épaisse couche de poudre blanche. L'air sentait la pierre humide et l'huile rance. Mais, installé sous l'auvent, Lamarsaude apercevait, devant lui, par-dessus une palissade souillée de lierre, la montée immense du ciel où passaient des nuages puissants et las. Et il ne voulait pas d'autre horizon à sa tâche.

L'œuvre, encore ébauchée, reposait sur de forts tréteaux. C'était un bloc de grès, d'un beige pâle, d'où se détachait déjà le profil du haut-relief cerné à grands coups de ciseau. Le corps de Catherine, étendu, sortait de la pierre, incertain, abandonné et lourd. La tête renversée, le menton haut, les mains jointes sur la poitrine, rappelaient les gisants cérémonieux de Gibiat. Mais, derrière cette attitude officielle de la mort, une autre silhouette, à peine effleurée, à peine saisie, se dessinait dans un modelé de rêve. Et c'était Catherine debout, les bras ouverts, comme frappée par une annonce ineffable. Deux anges à genoux l'encadraient et tournaient vers elle des faces de pierre douce.

Lamarsaude se releva et but une gorgée d'eau à la gourde qui était sur l'établi. La poussière blanche desséchait sa gorge et brûlait ses veux. Mais une fièvre d'extase le possédait depuis le début de sa tâche. Les jours et les nuits se confondaient dans une égale pensée. Debout dans son atelier, assis à table avec sa mère, couché sur son grabat, il sentait dans ses mains le poids léger des outils, il entendait le martèlement précis de la masse, il voyait, paupières closes, l'œuvre achevée, robuste et plus vivante que la vie. Il travaillait.

Il n'avait pas osé s'attaquer encore au visage de Catissou. Mille souvenirs lui revenaient de ces traits indécis, aux pommettes fortes, aux lèvres boudeuses d'enfant. Des piles de dessins s'amoncelaient sur le sol. Mais toutes ces esquisses évoquaient une Catherine sévère, dure et, pour tout dire, méconnaissable. Rageusement, Lamarsaude rappelait la figure de Catherine, éclairée par les feux de joie. Elle souriait alors, avec une grâce heureuse et gênée.

« Je veux ce sourire ! s'écria Lamarsaude. Je veux que cette morte ait le sourire de Catissou vivante. Gibiat en sera quitte pour une fièvre chaude ! Les bourgeois s'indigneront à en craquer leur pourpoint. Mais ma morte sourira à la mort comme elle souriait à la vie ! »

Et il se rapprocha de son œuvre, empoigna la masse et serra les dents. Le ciseau suivit la ligne courbe du front. Lamarsaude éprouvait une joie tremblante à la seule pensée que ce choc précis du fer contre la pierre donnait naissance à un profil gracieux, précieux, fragile, vulnérable. Il tapait le grès à pleine masse, comme un bourreau sa victime, et la beauté s'éveillait à chaque coup. Catissou frappée, offensée, se dégageait d'une existence minérale, remontait à la vie, offrait au jour la coupe exacte de son nez, de son cou délicat. Son masque traversait des épaisseurs de matière morte, crevait la nappe de l'oubli, s'annonçait, s'imposait, triomphait du temps et de l'espace. Elle était là. Et cette figure allait sourire, comme jadis. Et ce miracle serait le miracle de Lamarsaude.

L'orgueil, la joie, lui tournaient la tête. Il avait envie de hurler et ses jambes vibraient de fatigue.

Le ciseau attaqua la bouche. À coups peureux, le tranchant taillait, coupait dans ces lèvres qui étaient déjà de chair vivante. Et Lamarsaude eut peur soudain, comme s'il eût commis un mystérieux sacrilège, comme s'il eût porté la main sur des restes chers. Il se signa :

« Mon Dieu ! Faites que mon œuvre soit belle ! »

Le moindre glissement de l'outil et tout serait à reprendre. Il frissonna et passa une paume brulante sur son front. Devant lui, le ciel était garni d'un gris mince. Des nuages roulaient, drainant des nasses de vapeur. Il y avait des gestes allongés et rampants, des éboulements majestueux, des fusions moelleuses, dans cet espace de brume. On ne voyait pas le Puy Saint-Clair. Mais Lamarsaude l'imaginait sous ce plafond de nuées mobiles. Entre deux cyprès ténébreux, il évoquait la terre remuée, la surface, la forme exacte de ce corps. À cette place d'ombre et de paix, il voyait enfin son œuvre, ce défi de pierre, cet hommage de patience et de passion.

Il toucha d'un doigt rapide le visage du haut-relief, et son cœur battit si fort dans sa poitrine qu'il en fut lui-même étonné. Il n'avait jamais rien éprouvé de semblable en caressant les cheveux, la nuque de Catissou.

« Je suis fou ! Je suis fou ! » grogna-t-il.

Il recula, plissa les yeux pour mieux juger son œuvre et faillit tomber à genoux d'admiration. Etait-ce bien cette main rude, engourdie, était-ce bien ce bout de fer poudreux, cette masse émoussée, qui avaient fait cela ? Etait-ce bien lui l'auteur de cette merveille inquiétante ? Il frémit, comme s'il n'eût pas été seul, comme si une autre intelligence que la sienne avait guidé son bras. Il se retourna, comme pour chercher derrière son dos un maître. Mais il ne vit que la boutique sombre et poussiéreuse où un vieux chat roux et noir jouait avec un rouleau de papier. Il était seul, seul avec ses outils primitifs, ce ciel, cette pierre. Il était seul, et cette œuvre était son œuvre, incontestablement.

À présent, il se sentait aimé, soutenu, porté par une attention bienveillante. Il lui semblait que toute entreprise ne pouvait que lui réussir. Un vin de triomphe le grisait gaiement. Il saisit la pierre à bras le corps, baisa ce visage froid et rugueux. Il n'avait pas aimé Catissou comme il aimait cette femme insensible et inachevée, que son ciseau rendait plus belle à chaque blessure. Une tendresse infinie lui venait pour cette morte qui était bien Catissou, mais une Catissou étrange, éternelle, glorieuse. Catissou n'avait jamais été telle qu'il la souhaitait. Que de fois il s'était surpris à critiquer mentalement le dessin trop renflé de sa bouche, la coupe trop bridée de ses yeux. Celle-ci avait la bouche renflée de Catissou, et les yeux bridés de Catissou, mais ces légers défauts étaient secrètement devenus les traits les plus charmants de son visage. Ce qui déplaisait à Lamarsaude dans le profil de chair, l'exaltait dans le profil de pierre. Oui, c'était bien cela : le passage de la chair à la pierre haussait son affection jusqu'à l'amour.

« Est-ce le diable qui me tourmente ? » Il rit et se remit à la tâche. Il refusa de manger ce jour-là, pour mieux poursuivre son travail. Il tailla jusqu'au soir, le dos rompu, la main en sang, l'œil enragé. Il ne voyait rien autour de lui, mais son cœur, niais son corps, absorbaient l'atelier sordide, le ciel assombri, la rumeur sourde de la ville. Son âme se dilatait à la mesure du monde, englobait le monde, était le monde et vivait de sa pulsation.

« Je suis grand ! Je suis un génie ! » Les premières étoiles brillèrent au ciel et il travaillait encore. Des gosses piaillaient dans la rue. Du premier étage, une ménagère vida un seau d'eau dans la cour. Les cloches nocturnes sonnèrent.

« Viens, François ! »> lui cria sa mère. Il secoua la tête. Il faisait presque nuit, mais son œuvre l'éclairait. Il était emporté par le mouvement. Il ne pouvait plus s'arrêter de frapper, de polir la pierre. Enfin, les bruits de la ville se turent, et François, épuisé, se laissa tomber sur le sol. Il voulait dormir

auprès de cette femme admirable qu'il avait faite avec ses mains. Il ferma les yeux. Et, dans ses oreilles bourdonnantes, il entendait encore le martèlement minutieux de la masse, comme si un autre eût travaillé pour lui, pendant qu'il s'abandonnait au sommeil. Pris de crainte, il rouvrit les paupières. Une lune plate écartait les nuages aux franges rousses et bleues. Un rayon blanc glissa sur le haut-relief, et le visage de Catissou apparut soudain, précis et calme, avec le sourire adorable d'un ange.

L'air était frais. On entendait le grondement familier de la Corrèze. Les nuages effacèrent la lune. Une gratitude infinie affaiblissait Lamarsaude. Et il pleura doucement.

CHAPITRE III

Les huguenots

LE 1ER octobre 1585, le tombeau de Catherine Eyrolles fut solennellement érigé dans l'enceinte du Puy Saint-Clair, en présence du Chapitre, des consuls de la ville et des proches parents de la défunte. Et il n'y avait personne qui ne se récriât sur les proportions admirables de l'œuvre, la finesse coulante du modelé et l'expression mystérieuse de ce visage de morte au sourire bienheureux. Très vite, le bruit se répandit dans l'Enclos et dans les faubourgs de Tulle que François Lamarsaude avait, d'un seul coup, dépassé, en habileté et en conscience professionnelle, les tailleurs de pierre les plus solidement réputés de la région.

Le vieux Gibiat voulut bien complimenter son jeune confrère. Et quelques riches abbayes des environs passèrent à Lamarsaude des commandes de gisants, de piétas et de crucifixions.

Lamarsaude connut une période d'allégresse effrénée. Il s'acheta un pourpoint vert émeraude, à col montant, orné de dentelles et de galons d'or, de petites culottes bouffantes, bourrées de crin, à bandes alternées de velours jaune et de satin rouille, et des bas jaunes en tricot d'estame. Une courte cape lui couvrait les épaules, et une toque noire, à plume aiguë, coiffait ses cheveux fortement parfumés. Il ne regardait plus les filles de son quartier, songeait à déménager dans un hôtel particulier de l'Enclos et ne désespérait pas d'obtenir la main de quelque jeune et jolie héritière. Souvent, il se rendait au Puy Saint-Clair, non pour prier sur la tombe de sa fiancée, mais pour admirer commodément le haut-relief qui la représentait. Et ces contemplations solitaires le comblaient de ravissement et de fierté. Il aimait son œuvre, et il s'aimait dans son œuvre, chaque jour davantage. Son sentiment tournait à l'obsession, à la maladie, au vice. Il en vint à regretter de n'avoir pas gardé le haut-relief dans son atelier. Il eût voulu n'en être jamais séparé, le tenir toujours à portée de ses yeux, de sa main.

Un jour qu'il s'était rendu à Chameyrat pour prendre commande d'une sainte Vierge, Lamarsaude fut arrêté par une troupe de paysans affolés qui discutaient et gesticulaient au bord de la route. Il s'approcha d'un groupe que haranguait un grand gaillard à la figure lisse, souillée de sueur et de poussière. Ses vêtements étaient en loques. Une plaque de sang caillé marquait le coin de sa bouche.

« Que se passe-t-il ? demanda Lamarsaude.

– Les huguenots, monseigneur ! Le vicomte de Turenne a levé une armée de dix mille malandrins. Ils sont armés à fendre les pierres. C'est La Maurie, Prévost de Charbonnières, François de La Rochefoucauld, Pierre de Chouppes qui les commandent. Et ils descendent sur Tulle.

– Sur Tulle ?

– Oui. J'étais à Sainte-Féréole lorsqu'ils y sont arrivés. Ils ont taillé, brûlé, volé tout ce qui leur tombait sous la main. J'ai pu m'échapper par la grâce de saint Roch. Mais la femme, les enfants, les vaches, tout est resté là-bas.

Une rumeur d'indignation souleva l'assistance :

« Les coquins » grondait un vieillard en brandissant sa fourche édentée, je les étriperai pièce par pièce !

– Laisse donc » vieil imbécile ! Il vaut mieux fuir que de les affronter ?

– Fuir ? Où ça ?

– À Tulle.

– Ils y seront avant que tu sois arrivé ! »

Une femme » entourée d'une marmaille morveuse, se lamentait à longs sanglots :

« Ho ! Ho ! Ils vont-me tuer mes petits ! Ils vont tous nous prendre ! Et mon mari qui s'est cassé la jambe avant-hier !

– Ne vous alarmez pas » dit Lamarsaude. Tulle va lever une milice. On les repoussera, comme en septembre dernier, au faubourg de La Barrière.

– Dieu veuille vous entendre et saint Jean » te doux protecteur, mais ce sont des canailles dangereuses.»

Une voix s'éleva dans la foule :

« Ordre à tous les hommes jeunes et de santé robuste de se présenter sur la place où il leur sera *donné* armes et instructions. »

Lamarsaude avisa un cheval qui broutait l'herbe au bord de la route, lui posa la main au col, bondit en selle et tapa les flancs de la bête à pleins talons.

« Mon cheval ! Au voleur ! Au traître ! »

Une pierre siffla aux oreilles du fuyard, mais, bientôt, les clameurs se turent et Lamarsaude, mettant son cheval au trot, réfléchit paisiblement à la grande nouvelle. Les huguenots revenaient à la charge, après l'échec du 6 septembre. Sans doute, le maire et les consuls de Tulle allaient-ils organiser la résistance. On se battrait dans les faubourgs. Ce serait la famine, la défaite, peut-être… La mort de Catherine Eyrolles avait failli ruiner la carrière de Lamarsaude. Par chance, le désastre avait tourné en triomphe. Allait-il perdre cet avantage par la faute absurde d'une querelle de clans ? Non, il ne voulait pas s'attarder à cette idée misérable. Tulle serait victorieuse, comme il avait été victorieux. Il se sentait aimé de Dieu, et ses compagnons, sa ville, son pays, bénéficieraient de cet amour unique. Tout ce qui le touchait, semblait choisi par Dieu pour un avenir de facilité et de gloire. Tout ce qui le touchait était sauvé d'avance. Lorsqu'il parvint à Tulle, Lamarsaude fut tout surpris d'apprendre que des messagers l'avaient gagné de vitesse. Les consuls délibéraient depuis cinq heures. On avait placé le capitaine Jehan de la Capelle, Antoine Melon, le grand Brivazac, le sieur de Bort, d'autres encore, à la tête de la milice et de la garnison. On avait sommé le receveur des tailles royales de livrer tout l'or de ses coffres pour les besoins de la guerre. On parlait de plus de deux mille écus.

Dans les rues, les gens allaient, venaient, s'assemblaient avec des mines affairées. Les ménagères assiégeaient les échoppes des boulangers, des bouchers et les chais de vins et bourraient leurs paniers de victuailles fraîches en prévision d'un siège prolongé. Sur la place des Ouïes, des inconnus, à pourpoint déchiré, expliquaient à la population les qualités exactes de l'armée de Turenne :

« Ses arquebusiers ne valent pas un pet ! Ils ont des mousquets tellement lourds qu'ils ne peuvent pas les hisser sur leurs fourchettes. Les crosses sont mal cambrées. Et leur poudre est de si pauvre qualité qu'elle porte bien à vingt pas !

– Leurs morions ne tiennent pas un coup de bonne pique !

– Ils sont peureux comme des lapins ! »

Au pont Choisinet, la populace écharpait un gros gaillard gémissant qui avait déclaré :

Je préfère qu'on ouvre les portes de Tulle que mon propre ventre. »

Des piquiers défilaient, trois par trois, dans un grand tintement de fer. Leurs corselets à brassard,

leurs morions damasquinés étincelaient à la lumière pauvre du ciel. C'étaient de beaux hommes. Un officier à barbe blonde es conduisait. La foule applaudit à leur passage :

« Vivent les piquiers de Tulle ! Vive Jehan de la Capelle ! Aux truies les huguenots ! »

Lamarsaude courut à la maison du second consul. La femme d'Hippolyte Eyrolles n'avait pas vu son mari de la journée. François se rendit ensuite à la Barrière, et trouva sa mère en larmes, dans l'atelier :

« Qu'allons-nous devenir, François ? – Nous les repousserons. Nous avons de l'or, de bons chefs et du courage à revendre ! » Les cloches de la cathédrale sonnaient à battant perdu. La porte de l'atelier s'ouvrit en coup de vent. Un gamin passa la tête et hurla : « Lamarsaude, on distribue des armes à la Tour de La Motte ! »

– *Gros fagots ! Seiche bourrée ! Chicorée ! Chicorée !*

C'était la marchande aveugle du quartier qui poussait sa brouette à travers la ville.

Lamarsaude, le cœur lourd, les tempes douloureuses, prit congé de sa mère :

« Je vais aux nouvelles. Je reviendrai bientôt. »

Au pont de l'Escurol, il rencontra un corroyeur de ses amis qui ployait sous le poids d'une arquebuse énorme.

« Les corroyeurs de la Solane vont former une compagnie ! » cria l'homme.

Et il le dépassa en chantant.

Les portes de la ville étaient encore ouvertes, mais des groupes de soldats en armes les gardaient.

Lamarsaude s'accouda au parapet de pierre et regarda la foule peureuse qui descendait la pente de l'Alverge. Des paysans poussaient devant eux les bourriques écrasées de balluchons et de caisses, des moutons bêlants, des vaches lourdes et graves. Des familles entières se hâtaient, l'homme en tête, la femme et les gosses éparpillés dans un sillage de cris. Le cortège se divisa pour déboucher à la fois sur le pont Choisinet et sur le pont de l'Escurol. Les gardes croisèrent leurs hallebardes devant les fugitifs atterrés :

« Retournez chez-vous. Ordre de la municipalité. Les portes resteront ouvertes jusqu'à imminence du péril.

– Retourner chez nous ? hurla une vieille femme, dont la tête passait hors d'une limousine en lambeaux : j'ai eu trop de peine à descendre ! On campera sur le pont !

– Ils sont tout près ! De la Tour de l'Alverge on voit les cavaliers qui avancent !

– Ce sont nos cavaliers de reconnaissance.

– Ils n'ont pas les couleurs de la ville !

– Place ! Place ! »

Un cheval fonça durement dans la populace. L'homme qui le montait était vêtu d'une armure légère et secouait au-dessus de sa tête une écharpe violette.

Un paysan saisit la bête à pleines brides, et se laissa traîner jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât, piaffante et soufflante :

« Où sont-ils, monseigneur ?

– À deux jours de marche, imbécile ! Il est encore trop tôt de trembler pour ta carcasse ! »

Et le cavalier, fouettant son cheval, passa en trombe sous le porche de l'Escurol.

Les réfugiés se concertaient, par petits groupes lamentables :

« On rentre ?

– On reste ?

– Il sera toujours temps de redescendre…

– Il paraît qu'ils arriveront par Naves. La défense du côté de l'Alverge est trop dure pour eux.

– Qui t'a dit ça, face de carême ?

– Le cordonnier du premier consul. »

Il y eut un remous profond dans la masse qui bourrait le pont et débordait sur le parapet de pierre. Des pourceaux piaillaient. Des femmes s'égosillaient en patois. Puis, le troupeau, docile, reflua vers l'autre rive, s'étira, s'éparpilla le long des routes et aux portes des maisons abandonnées. Quelques traînards demeuraient encore sur le pont. Comme le soir tombait, ils s'étendirent de part et d'autre de la chaussée, roulés dans des couvertures, la tête sur leur balluchon. Lamarsaude rentra dans la ville, où régnait une agitation nerveuse. Des marchands barricadaient leurs échoppes. Des bourgeois, assis sur le pas de leur porte, fourbissaient de vieux estocs ébréchés, des salades de cuivre rouge. Une foule de femmes se pressait sur le parvis de la cathédrale. La voix des chœurs se mêlait au tintamarre des armes que des commis municipaux triaient sur la place des Ouïes. Des torches circulaient dans les rues sombres, et des visages de feu, diaboliques et sévères, les suivaient. Lamarsaude s'engagea dans la rue Riche, passa les Portes Chanac et parvint, essoufflé, à la grille du Puy Saint-Clair.

Le cimetière était vide. Une lueur de phosphore venait du ciel. Le haut-relief rayonnait d'une beauté nouvelle. Lamarsaude se félicita de voir que l'œuvre *vieillissait* bien. Elle prenait, avec le temps, une finesse et une discrétion de grand style. Lui-même mourrait un jour, et ce bloc de pierre demeurerait ferme et gracieux à sa place actuelle. Des guerres, des famines, des émeutes, des massacres passeraient en torrents le long de ces flancs ouvragés. Mais le grès tiendrait bon à l'attaque des siècles et des hommes. Et ce tombeau solitaire transmettrait aux générations futures le nom de la jeune morte et de celui qui l'avait rendue immortelle.

Lamarsaude rêva d'un avenir lointain, où des inconnus, aux vêtements étranges, aux visages de brume, parleraient de lui dans une langue incompréhensible. Une tristesse et un orgueil immenses le dominaient. Il avait arrêté le temps. Il avait marqué son passage sur la terre. Seul, de toute cette ville qui grouillait à ses pieds, il existait en face de l'éternité des années. Qui se rappellerait encore, dans trois cents ans, le nom de ces consuls arrogants, de ces chanoines confortables, de ces capitaines gonflés de suffisance ? Ils disparaîtraient tous dans l'éclat d'un seul nom : LAMARSAUDE.

« Lamarsaude ! Lamarsaude ! » répéta-t-il.

Le vertige le prit, comme s'il se fût trouvé sur un roc au-dessus de la mer. Il ferma les yeux, aspira l'air nocturne à pleins poumons, puis, comme les cloches sonnaient le couvre-feu, à pas lents, il redescendit vers la ville.

CHAPITRE IV

L'escarmouche du 30 octobre

LE matin du 30 octobre 1585, L'avant-garde de l'armée de Turenne s'établit à la Croix de Bar, sur le plateau de Lespinat qui dominait la ville. Lamarsaude avait logé sa mère chez son cousin, Léonard Counil, maître tanneur dans la rue Riche. Lui-même, embrigadé sous les ordres d'un dizainier, était monté aux remparts avancés de Tulle, près de la porte du Fouret. Un chemin de ronde doublait la palissade de bois, renforcée de place en place par des tours de torchis et de poutres. En face, au sommet de la colline, on apercevait le campement des huguenots, leurs tentes rondes, les feux insolents de leur bivouac. Tous les citoyens valides de Tulle avaient été réquisitionnés, armés et distribués en dizaines. Lamarsaude se trouvait en compagnie d'un cordonnier, nommé Aulaire, dit « naz nègre », qui était bossu, ivre, et prétendait tuer son homme à cinq cents pas d'un coup de fronde, et du vieux Gibiat, qui, sombre, grave, la main gauche à la barbe et la main droite au cœur, déclamait des vers de *L'Iliade.*

« C'est dans les grandies heures que les grandes œuvres sont vraiment grandes ! » disait-il.

Lamarsaude songea au tombeau de Catherine et eut peur soudain. Si les huguenots pillaient, saccageaient le cimetière ?

« Lamarsaude ! cria le dizainier, regarde les nôtres qui débouchent en plein champ. »

Un détachement de trois cents hommes, peut-être, s'étirait en ligne mince le long des remparts. Au centre, les piquiers ; à droite, à gauche, les arquebusiers au casque retroussé, aux arquebuses pointées vers le sol. Trois officiers tenaient la tête. Et leurs voix se perdaient dans l'espace.

« En avant ! »

Comme une frange tirée de biais, le front des soldats trembla, se déforma, saisi d'une vie subite. Ils avançaient au pas de course, le torse raide et l'étendard de la ville, à l'écusson de trois rocs d'or sur fond de gueules, était déployé devant eux. Les huguenots dévalaient la pente à leur rencontre. Des mèches flambèrent. Des coups de feu claquèrent sec dans le long silence des champs. Puis, ce fut le choc, la fusion de ces deux masses de fer, et on n'entendit plus qu'une sourde rumeur de voix et de métaux heurtés. La fumée montait autour de cette mêlée qui paraissait inoffensive, parce qu'on ne distinguait pas le visage des combattants.

Cependant, un fort contingent de cavaliers huguenots contournait le groupe et dévalait vers la porte défensive du Fouret.

« À nous, bougres ! » cria Aulaire.

Lamarsaude épaula son arquebuse, Gibiat, qui n'avait qu'un gros mousquet incommode, l'appuya aux pieux de la palissade, et Aulaire arma sa fronde en sifflotant. Les cavaliers arrivaient ventre à terre.

« Visez la bourguignotte ! » cria le dizainier.

Lamarsaude fixait à grands yeux ronds cette chevauchée compacte, cette ruée d'hommes et de chevaux, cette fureur de cris et de gestes.

Les corselets étaient astiqués comme pour une parade. Les grosses bottes souples serraient le flanc des bêtes. Les huguenots étaient si près, déjà, qu'il paraissait absurde de ne pas tirer en pleine masse.

« À quatre cents pas, feu. » Une détonation, une secousse atroce ébranlèrent Lamarsaude. Le coup de feu était parti hors de sa volonté. Son épaule lui faisait mal. La fumée l'enveloppait d'un lourd nuage bleu. Il sentit la main de Gibiat sur sa nuque. Une voix hurla : « Chargez. »

Et, machinalement, Lamarsaude arracha une capsule à son baudrier. De nouveau, ce fut la secousse, le bruit, la fumée de la mousquetade. La vapeur âcre se dissipa. Il y avait une dizaine de corps étendus au pied des remparts. Des chevaux fuyaient, les étriers ballants, dans la campagne. Les huguenots reculaient, se rangeaient en ligne, et un officier caracolait autour d'eux, les cernait, les formait, comme un chien de berger son troupeau.

« Pas mal, les drôles ! glapit le dizainier. – Pendant que vous tiriez deux coups d'arquebuse, j'ai descendu quatre lurons avec ma fronde, disait Aulaire. Celui-ci, celui-ci, celui-ci et celui-ci ! »

Lamarsaude regarda Gibiat. Le visage du vieux tailleur de pierre était noir de poudre et il paraissait infiniment triste et fatigué. Lamarsaude eut pitié de cet homme qu'il méprisait jadis.

« Qu'avez-vous, Gibiat ? demanda-t-il.

– Je trouve cela si bête, si bête ! » murmura Gibiat.

Et il se mit en devoir de recharger son mousquet.

Quelques cavaliers avaient mis pied à terre et rampaient vers la porte du Fouret. Lorsqu'ils furent arrivés au mur, une pistolétade nourrie éclata au-dessus de leur tête. Lamarsaude, le torse avancé hors des remparts, vit de grands gaillards tourner sur eux-mêmes, ouvrir les bras et s'affaisser lentement sur le sol. Une poutre bascula de la tour du Fouret sur les assaillants. Les huguenots détalaient à toutes jambes.

Les cloches sonnèrent. Le pas de la garde montante retentit dans le couloir du Fouret. Des cris de joie venaient de la rue des Feuillants, où les femmes donnaient à boire aux défenseurs de la ville.

« La première attaque est repoussée. Ils se replient sur Naves, cria un officier.

– Appeler ça une attaque ! grogna le dizainier. Une escarmouche, voilà tout ! On n'a même pas donné le canon ! »

Lamarsaude dévala l'escalier de bois, encombré de capsules vides et de torchons brûlés. Il était médiocrement satisfait de lui. Il n'avait éprouvé aucune peur, aucune joie remarquable à tuer ces hommes qui étaient les ennemis de Dieu. Les paroles du vieux Gibiat étaient encore dans ses oreilles : « Je trouve cela si bête, si bête ! » Il se hâta de rejoindre sa mère qui l'attendait chez Léonard Counil.

*

L'atelier de Counil était plein de monde. Des parents, des amis, des confrères, habitant les faubourgs, étaient venus se réfugier là et attendaient, debout, entre les cuves rouillées et les bancs à racler les cuirs.

Vingt douzaines de peaux de mouton et de chèvre étaient mises au confit dans la pièce. Des cuirs jaunes, préparés à l'huile, séchaient sur des tréteaux. Ces trophées dégageaient une odeur forte qui donnait envie de tousser. « Voici notre héros ! » clama Counil. C'était un gaillard plein de sang, au ventre ballonné et aux pattes brunes. Lamarsaude haussa les épaules, serra des mains et embrassa tendrement sa mère, qui était en larmes et se signait à tout propos.

« Je prends le guet au troisième tour, François, dit Counil. Tu peux aller te reposer sur mon lit. La place sera chaude quand je reviendrai. »

La mère de Lamarsaude accompagna son fils dans la chambre patronale du premier étage, occupée par un grand lit à la duchesse, aux rideaux verts en étoffe du pays. Une lumière d'absinthe rayonnait de cette couche, noyait toute la pièce, vernissait les battants de chêne de la garde-robe et les flancs des

vases d'étain. À travers les fenêtres aux vitraux noueux, on entendait la rumeur houleuse de la rue. Un bruit de pas, de sabots de chevaux, de ferraille remuée. Une voix criait :

« Ils m'ont réquisitionné mes mules ! J'en appellerai à l'officier de justice ! »

« Tu es fatigué, mon petit ! Tu n'as pas eu trop peur ? À chaque coup de feu, je me signais et j'appelais sur toi la grâce de saint Clair. » François sentit sa gorge se serrer à la vue de cette vieille femme, toute menue, toute ridée, aux paupières rouges. Supporterait-elle les privations de ce nouveau siège qui menaçait d'être sérieux ?

« Laisse-moi, mère, je vais me reposer. »

Elle sortit à petits pas trottinants de souris. Demeuré seul, Lamarsaude se laissa tomber de tout son poids sur la couche et fourra son visage dans les draps rugueux.

Quelqu'un chantait dans la rue :

Vivo lo Borieiro, maïre !

Vivo lo Borieiro !

Son de bous tunaires ;

Maire !

Son de bous tunaires !

Il sourit à ce refrain de joie, qu'il avait entonné jadis avec ses amis de la Barrière, friands de femmes et de vin. Qu'il était loin ce passé paillard et insouciant ! Demain, il faudrait monter la garde au petit matin de pluie et de brume. Il faudrait se battre. Il serait blessé, tué peut-être…

Vivo lo Borieiro, maire /…

Lamarsaude comprit qu'il ne pourrait pas dormir de la nuit, se leva, ouvrit la fenêtre. La lune luisait dans le ciel à travers des épaisseurs bleuâtres, comme une pièce de monnaie tombée au fond de l'eau. Des bandes de soldats en armes campaient dans la rue. Un feu de bois brûlait sur le pavé. À la lueur des flammes, le visage de ces hommes apparaissait rouge, sec, balafré d'ombres volontaires. Des manteaux de ténèbres dansaient derrière eux sur les murs violemment éclairés des maisons, - Lamarsaude quitta la chambre et descendit l'escalier pour se mêler à leur bande bruyante.

CHAPITRE V

La bataille de Tulle

Au petit jour, le gros de l'armée de Turenne, sous le commandement de La Maurie et de La Rochefoucauld, porta son effort contre la Barussie, alors que Chouppes donnait l'assaut à la Barrière, Daleu au Trech et Charbonnières à l'Alverge. La ville de Tulle était attaquée sur tous ses faubourgs. Lamarsaude fut désigné, avec sa dizaine, pour la défense de la Barussie.

Un chemin de ronde couronnait le fort portail à piquants de fer. L'escalier du cimetière montait à vingt pas derrière l'enceinte. Lamarsaude se sentait mystérieusement rassuré par la présence toute proche de son œuvre. Quelques marches à gravir, la grille à pousser, le court sentier à suivre, et il serait dans le calme de la mort et de la beauté ! François essayait de participer en esprit à cette paix de pierre, d'ombre et de silence, à cette indifférence puissante de la matière. Il voulait être grave et tranquille comme son œuvre. Mais le spectacle qui s'offrait à ses yeux interdisait toute réflexion.

Les assaillants, plus nombreux que la veille, étaient déployés en éventail à quatre cents pas de la porte et tiraillaient à coups espacés sur la garde civique des remparts. Tout près de Lamarsaude, un gamin de vingt ans s'écroula, sans un cri, atteint par une balle dans la joue. Le sang coulait sur ce visage blanc aux boucles noires, mouillées. Mais personne n'avait le temps de soigner ce blessé gracile. Les hommes de La Maurie avançaient en rangs serrés, malgré l'arquebusade qui devenait de minute en minute plus intense. Deux fantassins ennemis poussaient une brouette chargée de barriques de poudre ; sans doute espéraient-ils faire sauter la porte.

Aulaire, le « naz nègre », arma sa fronde :

« Un… touché… Deux… touché… À qui le tour ? »

Les deux hommes s'étaient affaissés l'un après l'autre, comme des pantins fauchés.

Derrière la porte, les bourgeois dressaient en hâte une barricade de charrettes, de tables, de tonneaux et de pierres. Lamarsaude aperçut le vieil Hippolyte Eyrolles qui, debout sur une borne, excitait l'ardeur de ses administrés.

François dévala l'escalier de la tour pour lui serrer la main.

« Aurons-nous assez de munitions, monsieur Eyrolles ?

– Non. Mais il y a des pierres, des piques, des haches et nos poitrines. ».

Les yeux du vieillard étincelaient de colère et de fierté. Son visage était luisant, ferme et dur, comme un masque de bronze :

« Allez… on vous attend sur les remparts. »

Lamarsaude rejoignit son poste, au moment précis où les huguenots, parvenus au pied de la muraille, dressaient leurs échelles contre la galerie de bois. Deux montants s'appliquèrent d'une claque à la poutre du bord. François les empoigna et voulut repousser l'échelle. Mais il était trop tard. Un casque, une tête barbue surgirent devant lui, un bras émergea de l'abîme, brandissant une hallebarde. François para le coup avec la crosse de son arquebuse. L'homme perdit l'équilibre, se redressa, hurla un juron écorché. Déjà, Lamarsaude était sur lui et le frappait du poing en pleine face. Le huguenot ouvrit les bras et se renversa lentement dans le vide. La chute fut épouvantable, lente,

vertigineuse, et le corps s'écrasa au sol, sans un cri. À droite, à gauche de Lamarsaude, les bourgeois repoussaient les échelles à coups de talon, à coups de massue. Cependant, les huguenots passaient sur les cadavres des leurs, lançaient des nœuds coulants au sommet des pieux, se hissaient à la force des poignets le long des cordes lisses. Aulaire, le visage tordu d'impatience et de joie, s'efforçait d'entailler un filin à la hache. Le chanvre grinçait, s'effilochait autour de la blessure. Le cordonnier assena le dernier coup à l'instant précis où son adversaire s'agrippait à pleins doigts au parapet de la galerie. Le fer trancha net les deux poignets du soldat qui s'effondra en tournant sur lui-même. Et Aulaire brandit au-dessus de sa tête deux affreux tronçons de viande, deux mains crispées d'où le sang dégoulinait sur son pourpoint noir :

« Vive saint Jean ! »

En réponse à son cri de triomphe, une détonation sourde ébranla tout le chemin de ronde.

« La porte a sauté ! hurla Gibiat.

– Descendez, criait Hippolyte Eyrolles, sinon vous êtes pris à revers ! »

Les dizainiers couvraient la retraite de leurs hommes. Un à un, les défenseurs se replièrent derrière la seconde barricade, où des gamins leur apportaient des munitions et des cruches d'eau.

« Tiens, je suis derrière la charrette du curé, blaguait le cordonnier. C'est pas du solide ! Nous sommes perdus ! »

Un premier peloton de huguenots franchit le portail déchiqueté et s'élança à l'assaut de la barricade. Mais leurs pieds s'effondraient dans cet enchevêtrement de roues, de pieux, de pierres et de herses démantelées. Et, tandis qu'ils se débattaient comme des renards pris au piège, les Tullistes tiraient à bout portant dans le tas.

Lamarsaude, debout sur un tabouret, l'arquebuse posée en travers d'une vieille caisse, visait méthodiquement. Soudain, dans le portail entouré de fumée, encombré de poutres, traversé de lueurs de fer, il aperçut La Maurie, l'épée au poing, qui appelait à lui un nouveau peloton d'assaillants.

« Il me le faut, celui-ci ! » grogna Lamarsaude.

Et il chercha une cartouche à son baudrier. Mais le baudrier était vide.

« Des munitions ! cria le jeune homme.

– Il n'y a plus de munitions, dit Gibiat.

– C'est à la pierre et à la dague qu'on les aura ! ricanait Aulaire. J'ai toujours dit que c'était plus propre et plus sûr… »

Quelle ardeur méchante enflammait ce petit cordonnier bossu, à la clientèle incertaine et au talent discutable. Il semblait qu'il n'eût jamais vécu que pour le carnage, le risque et l'effort.

« Tu tailles mieux les hommes que le cuir, naz nègre ! » lui cria Lamarsaude.

Aulaire frottait l'une contre l'autre ses mains saignantes de boucher et rigolait, la tête penchée, le regard malin :

« J'ai jamais eu tant de chalands à servir ! Je me rattrape ! Apporte-moi des cailloux, petit. »

Ce disant, il empoigna une pierre énorme, la souleva, en geignant, au-dessus de sa tête, monta péniblement jusqu'au sommet de la barricade et lâcha son poids sur les assaillants.

« Garez-vous, gagnous puants ! C'est Aulaire qui tape ! » hurlait-il.

Une nouvelle vague de huguenots s'approchait du barrage, ordonnée sur une profondeur de cinq rangs. Les hommes étaient armés de hallebardes, de piques et d'espadons.

« Ils n’ont pas plus de munitions que nous ! La vie est belle ! glapit Aulaire.

– Tout le monde à la barricade, ordonna un dizainier.

– Ils sont trois fois plus nombreux que nous », geignait un gamin blême de frousse.

Le vieil Eyrolles se tourna vers lui et le souffleta de sa main gantée.

Dans une clameur forcenée, les huguenots fonçaient sur l’obstacle, escaladaient les tonneaux, cherchaient le corps à corps avec les quelques défenseurs plantés au sommet de la barricade. Lamarsaude vit un gaillard redoutable, à la face fendue de cicatrices, aux prunelles démentes, se lever devant lui, le dominer, l’écraser de sa masse et de son regard. L’épée de l’homme étincela dans l’air et claqua sec contre la rondache que lui présentait Lamarsaude. Les deux adversaires étaient trop près pour se porter de nouveaux coups. Le huguenot se dégagea d’une poussée de l’épaule, recula d’un pas, et, de nouveau, la lame fondit sur François, nette et fine comme l’éclair. François se laissa tomber de tout son poids en arrière pour éviter l’attaque. Emporté par son élan, le soudard bascula en avant, s’effondra sur le corps de son ennemi, et tous deux roulèrent au pied de la barricade. Lamarsaude voulut se relever, mais les défenseurs, débordés, le piétinaient sans égards.

Epuisé, blessé, la bouche pleine de poussière âcre, Lamarsaude appela :

« Aulaire !… Gibiat !… »

Gibiat se précipita vers lui pour le relever, mais s’arrêta, comme pour réfléchir, secoua la tête et s’affaissa mollement sur les genoux. Une flèche vibrante s’était plantée dans sa gorge. Il vomissait un sang noir et ses yeux se retournaient lentement.

Quant à Aulaire, il avait empoigné un huguenot à plein col et l’étranglait des deux mains avec des hennissements d’allégresse. Des pierres volaient de droite et de gauche. Le gros du détachement ennemi avait franchi la barricade, et les soldats sautaient, tout armés, tout braillants, dans la mêlée. Il n’était plus question de se relever, pour Lamarsaude. Il était pris dans une forêt de jambes actives, bousculé, écrasé, roulé, frappé par des sabots, par des bottes, par des pieds nus. Il était au sous-sol de la bataille. Il ne distinguait pas les assiégés des assaillants. Le ciel n’existait plus derrière cette masse de corps, de bras, d’armes et de cris. Le ciel avait disparu. Le monde avait disparu. Il n’y avait plus sur toute la terre que ce heurt sauvage et cette souffrance à la tête et dans les reins.

Un pied pesant s’appuya sur le ventre de Lamarsaude. François hurla de douleur, mordit l’homme au talon, reçut un coup de gourdin sur la nuque et sentit que toute la mêlée tournait autour de lui, s’effondrait sur lui, comme un pan de mur.

Lorsqu’il reprit connaissance, les Tullistes battaient en retraite, poursuivis par les huguenots. Les soldats de La Maurie s’arrêtèrent à la rue du Fournivoulet, devant le jardin de Fenis, où une nouvelle barricade avait été dressée en toute hâte.

Le sol était jonché de cadavres aux pauses de sommeil. Tout près de Lamarsaude, le huguenot qui l’avait attaqué, étendu sur le sol, se réveillait de son évanouissement avec des grognements de pourceau. Lamarsaude prit une dague qui traînait à côté de lui, et, tranquillement, stupidement, la planta de tout son poids dans la poitrine de l’inconnu. Le corps énorme tressaillit, les genoux ramenés au ventre, la tête soulevée. Et François reçut en plein cœur un long regard d’incompréhension et de tristesse.

« Que c’est bête tout cela… que c’est bête ! » répétait-il.

Ses dents claquaient. Ses lèvres étaient brûlantes. Il lécha les blessures vives de ses mains.

À sa droite, montaient les marches du cimetière. Il se traîna jusqu’à l’escalier, tandis que des cavaliers huguenots arrivaient au trot pour renforcer les troupes campées devant la troisième

barricade.

À présent, Lamarsaude se trouvait loin de ses amis qui avaient été repoussés jusqu'aux portes mêmes de l'Enclos. Il était séparé d'eux par les détachements de La Maurie. Il était dans les lignes ennemies, seul, fatigué, affamé, désarmé. Allait-on remarquer sa présence, l'enchaîner, le tuer, le mettre à la torture ? Tout cela paraissait avoir singulièrement perdu de son importance. Cet homme, étendu sur les marches du cimetière, ce n'était pas Lamarsaude, mais un étranger, mais un inconnu. Lamarsaude n'aurait jamais osé tuer un de ses semblables, n'aurait pas su se défendre, n'aurait pas pu être blessé, n'aurait pas dû être abandonné de ses proches, les vêtements en lambeaux et le corps meurtri. Lamarsaude était loin. Lamarsaude continuait de vivre dans l'opulence et la joie.

« Je ne suis pas Lamarsaude ! Non, non… », soupira-t-il.

Des nausées lui venaient à la bouche. Il but avidement l'air glacé du soir. Puis, il leva les yeux et vit le ciel plus vaste qu'il ne l'avait jamais vu, et si proche, si amical, si intelligent, qu'il eut envie de le remercier de sa présence. Les bruits de la bataille avaient cessé. Les deux armées demeuraient sur leurs positions. Les râles des blessés devenaient plus déchirants à mesure que l'ombre s'alourdissait sur la vil !... Des chariots, traînés par des bœufs, descendaient la pente de la Barussie. Ils étaient chargés de vivres pour les huguenots. Des porteurs de torches les précédaient à pas lents. Au bout de la rue, les feux de campements s'allumèrent, battirent de l'aile, contre le mur des maisons désertes.

Des cloches sonnèrent. Lamarsaude reconnut les voix familières de Salveterre, du Couvre-feu, de Saint-Laud et de Notre-Dame, qui avaient bercé tous les instants graves de sa vie. Il lui sembla qu'elles l'appelaient de loin, ces cloches, qu'elles annonçaient sa présence à toute la ville, que toute la ville allait accourir vers lui. Mais le silence revint tel un drap qu'on rabat sur la face d'un mort. Lamarsaude ferma les, yeux et s'endormit d'un sommeil de brute.

CHAPITRE VI

Le cimetière

Au milieu de la nuit, une détonation dense, bête, réveilla Lamarsaude. Le canon. Il savait que Turenne disposait de deux pièces d'artillerie qui tiraient des boulets gros comme des œufs. Mais où étaient-elles ? Quel objectif visaient-elles ? Un craquement sourd lui fit tourner la tête. Un projectile égaré venait de tomber sur le cimetière. Une seconde détonation. Une troisième. Sans doute cherchait-on à démolir l'une des portes de l'Enclos ? Soudain, une lueur rouge sauta dans la nuit, s'allongea, s'effilocha en flammes sauvages. Les maisons de la Solane flambaient comme de la paille. Dans les ténèbres épaisses, on distinguait des poutrelles incandescentes, des toits de braise, des fenêtres de fumée. Le tocsin sonnait à tout rompre. Des éboulements d'étincelles fatiguaient les yeux. Une main se posa sur l'épaule de Lamarsaude. Il tressaillit :

« Aulaire ! »

Le bossu avait franchi les lignes ennemies pour apporter des vivres à son compagnon.

« Taisez-vous, grogna-t-il. On vous croyait mort. J'ai voulu m'en rendre compte par moi-même. Alors, j'ai franchi les barricades, j'ai rampé à travers leur camp, et me voici ! »

Lamarsaude, ivre de gratitude et de joie, empoigna le bonhomme et l'embrassa sur les deux joues en riant :

« Quel bougre ! Quel bougre, tu fais, naz nègre !

– Vous êtes blessé ?

– Un peu secoué par ma chute. Mais c'est tout. Demain, j'aurai le bras libre et le jarret vigoureux. Que sont devenus les nôtres ?

– Hélas ! Si nous avens dû nous replier jusqu'à l'Enclos, c'est par la félonie de Donnereaux de Salavert. Ceux de Trech sont venus vous rejoindre, pour n'être pas pris à revers. Beulaygues a été tué à la porte du Fouret. Le grand Brivazac est blessé. Il a ordonné d'incendier les quartiers laissés à l'ennemi. Plus de trente maisons brûlent sur la Solane, neuf boutiques, un pressoir…

– Et l'Alverge ?

– Un affidé de Donnereaux l'a fait tomber aux mains de Charbonnières. Mais nous tenons au pont Choisinet. Antoine Melon est tué. Son corps, percé de coups d'épées et de pertuisanes, a été jeté par les huguenots dans la Corrèze. On dit qu'en tombant il a fait le signe de la croix.

– Le Trech, la Barussie, l'Alverge… Nous sommes perdus !

– Mais non ! L'Enclos tiendra ferme ! Tous les faubourgs se sont réfugiés là. La place des Ouïes est pleine de monde. Les malades, les enfants, les femmes, les vieillards… Tout cela prie, se lamente, hurle à la mort, et les consuls ne peuvent plus passer sans qu'on s'agrippe à leur robe et qu'on leur demande du pain ! »

Ils se turent. L'incendie cernait toute la ville d'une aurore jaune, dansante. Aulaire tira deux tourtous de sa besace et les présenta au jeune homme.

« Mangez. Vous boirez à ma gourde. Et puis, je vous ramènerai parmi les nôtres !… »

Comme Lamarsaude portait la gourde à ses lèvres sèches, il remarqua deux formes humaines qui rampaient dans la direction du cimetière, entre les cadavres abandonnés et les débris de la barricade.

« Couchez-vous, chuchota Aulaire. Ce sont des huguenots.

– Ils nous ont vus ?

– Non.

– Que veulent-ils alors ?

– Je n'en sais rien. Toute la nuit, ils ont pillé les maisons, les boutiques… Il y a une chapelle au Puy Saint-Clair… »

Lamarsaude serra les mâchoires et chercha des doigts la dague qu'il avait déposée à côté de lui, sur les marches :

« Il ne faut pas qu'ils entrent dans le cimetière, naz nègre…

– Et pourquoi ?

– Ils vont tout saccager, tout brûler…

– Ce n'est pas les morts qui s'en plaindront ! »

Arrivés au pied de l'escalier, les deux huguenots se redressèrent.

« Tu es prêt ? murmura Lamarsaude. Je prends celui de gauche. »

Les huguenots portaient de grands sacs en travers de l'épaule. Ils les déposèrent pour souffler un instant. D'un bond, Lamarsaude atteignit le soldat de gauche et le frappa de sa dague, au juger, dans la figure, dans le cou.

L'homme leva un bras pour se protéger. Un liquide chaud giclait au visage de François. Lamarsaude s'écarta pour laisser le corps s'effondrer mollement sur les dalles. Près de lui, Aulaire essuyait tranquillement sa hache avec des touffes d'herbe cueillies entre les pierres.

« Vous en avez mis du temps ! grogna-t-il. Voyez, le mien a été plus sage. Il s'est laissé faire comme un enfant. »

Lamarsaude tremblait de tous ses membres :

« Et si quelqu'un était entré à mon insu dans le cimetière ! Et si les renégats avaient défiguré mon œuvre à coups de pierres, comme ils l'ont fait dans les abbayes de la région ! Suis-moi, Aulaire. J'ai besoin de voir pour être tranquille. »

La grille du cimetière était fermée. Aulaire et Lamarsaude escaladèrent ce frêle obstacle et retombèrent d'un bond souple dans le jardin.

« Voici l'allée… »

La route tournait dans la nuit, comme une vapeur. De grands arbres montaient, très haut, très droit, au bord du chemin, tels des boucliers de ténèbres. À droite, à gauche, on devinait le geste immobile d'une croix, la pâleur rectangulaire d'une pierre tombale, le sommeil hiératique d'un gisant. Le silence avait une valeur spéciale sur cette colline de mort. Il annonçait le repos définitif, les yeux clos, les membres raides, les lèvres soudées. La notion du temps disparaissait dans ce refuge de tous les temps. Les générations entassées, sans ordre, sous cette terre grasse, narguaient l'Histoire. Elles disaient le néant de toute chair humaine, de tout génie humain qui n'a pas pu s'inscrire sur la pierre, le parchemin ou la toile durables. Elles disaient la défaite des êtres devant la matière inerte. Elles disaient la victoire de la chose sur l'homme, de l'art sur la vie, de l'expression sur la pensée.

Rien ne compte que l'œuvre, l'idée faite grès ou marbre ou granit. Les huguenots assiègent une

ville appelée Tulle, massacrent les bourgeois, brûlent les maisons, pillent les boutiques. Des soldats meurent, le ventre ouvert. Des enfants affamés mangent les rognures de légumes qui traînent dans les ruisseaux. Un homme, nommé Gibiat, a été tué d'un trait d'arbalète. La mère d'un certain Lamarsaude sera peut-être poignardée. Hippolyte Eyrolles risque le gibet. Quelle importance doit-on attacher à cette convulsion infime de l'écorce terrestre ? Quelle place occupera cet événement dans l'Histoire du monde ? Qui s'en souviendra ? Qui le racontera dans un siècle ou deux ?

Non, la ville, la bataille, les parents, la nuit de feu, rien n'existe. Il n'y a que l'œuvre. Et, si Lamarsaude a mis l'épée au poing, c'est pour protéger cette œuvre.

« Aulaire ! s'écria-t-il, je ne t'accompagnerai pas auprès des nôtres. Je resterai à la porte du cimetière…

– Pour défendre les morts ?

– Je me moque bien des morts. Je me moque bien de Catherine. Mais je ne veux pas qu'on touche à mon œuvre. J'ai taillé cette pierre pour qu'elle nargue l'injure des temps. Je la préserverai de l'injure des hommes. »

Aulaire secoua la tête :

« Une pierre n'est jamais qu'une pierre !

– Et un cordonnier n'est jamais qu'un imbécile ! Tu ne peux pas comprendre. Cette pierre, c'est moi, c'est ce qu'il y a de plus vivant, de meilleur en moi, c'est ce qu'il y a en moi de digne, d'unique, de surhumain, d'éternel !… C'est moi que je défendrai en défendant cette pierre !…

– Vous seriez tout de même plus utile à la porte Chanac !

– La porte Chanac n'a qu'un temps, ma mère n'a qu'un temps, mes amis n'ont qu'un temps, mon œuvre est faite pour atteindre la limite des âges. »

Une exaltation irritée le possédait. Il gesticulait et sa voix sonnait solennellement dans le silence funèbre.

« L'as-tu vu, seulement, le haut-relief, naz nègre ?

– Non.

– Alors, marche sur mes traces, et tais-toi !

– Mais il fait noir.

– Le tombeau rayonne et repousse la nuit… Nous approchons… Encore quelques pas… On tourne dans ce sentier… Et, entre ces deux cyprès mortuaires… »

Il s'arrêta, la tête avancée, les bras ballants, comme s'il avait reçu un trait en pleine poitrine.

L'air reculait dans sa bouche haletante. Sa gorge refusait le cri. Son cœur défaillait, comme au bord d'un gouffre. Il tomba sur la terre boueuse à deux genoux. Devant lui, au plus dense de l'ombre, il devinait la forme du haut-relief.

Un boulet avait écrasé la pierre tombale. La face de Catherine était rabotée, aplatie, rasée en motte informe. Un des bras de la jeune femme était brisé. Et une large faille divisait l'attitude recueillie des anges.

Lamarsaude toucha de la main ces blessures irréparables, promena ses doigts tremblants sur ces plaies de grès, et, comprenant le désastre, laboura son visage à pleines griffes/comme un possédé.

Une erreur de tir, l'imbécillité d'un canon-mer novice, un ordre mal interprété, et son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre d'une époque, d'un race, d'un monde, était là, devant lui, mutilé, misérable, grotesque. Toute chance de survie s'abîmait avec ce haut-relief fracassé. Cette tombe, faite pour durer

aussi longtemps que le monde des hommes, était détruite avant qu'il fût mort lui-même. Il avait misé tout son génie sur une poignée de sable. Il avait perdu ce qui lui était plus précieux que le pain, que l'air, que la vie. Il n'existait plus au regard de l'éternité. Il ne valait pas plus au regard de l'éternité que le cordonnier Aulaire ou que le corroyeur Léonard Counil !

Sa douleur était si forte qu'il ne parvenait pas encore à pleurer. Il étouffait. Le sang battait comme un fouet à ses tempes. Et il entendait son cœur sonner dans sa poitrine à grands coups maladroits.

Aulaire, debout, près de lui, se grattait la tête d'un air consterné :

« Dommage ! »

Lamarsaude frémit à l'idée qu'Aulaire n'avait pas vu son haut-relief avant le désastre. Mais combien d'autres ne l'avaient pas vu, ne le verraient pas ? L'immensité de son infortune fascinait le jeune homme. Il se sentait trop faible pour en mesurer les dernières conséquences. Il se jugeait indigne d'un pareil châtiment.

« J'avais fait une œuvre surhumaine, songea-t-il soudain, et Dieu, par jalousie, a brisé la pierre à peine sortie de mes mains. »

Oui, Dieu, Dieu, qui l'avait aidé dans sa tâche, s'était offensé, brusquement, de cette œuvre trop belle, de cet art trop parfait, comme d'une atteinte à son propre génie. Il avait craint d'être dépassé par sa créature. Ce n'était pas le canon des huguenots, c'était la foudre céleste qui avait pulvérisé les formes idéales de ce tombeau.

Une dernière fois, Lamarsaude avança la main vers son œuvre. Ses doigts touchaient les vestiges informes de ce visage merveilleux, s'attardaient à ce moignon de grès dur qui fut un poignet souple et poli, glissaient dans les plaies rugueuses du haut-relief. Il n'eût pas été surpris de sentir la chaleur du sang au creux de ses paumes et d'entendre le râle d'une voix féminine.

« Pauvre Mademoiselle Catherine, gémit Aulaire. La voilà morte en chair et en pierre ! »

Catherine ? Lamarsaude l'avait oubliée ! Elle n'était que le prétexte de l'œuvre. Elle ne comptait pas. Pauvre gamine déifiée par l'art. Il eût préféré savoir sa tombe saccagée et que le haut-relief demeurât intact sous la garde austère des cyprès.

« J'aurais mieux aimé mourir moi-même que de savoir mon œuvre détruite, dit-il. J'envie le sort du vieux Gibiat !

– Allons ! Allons ! s'exclama le cordonnier. Vous valez tout de même plus qu'un bout de pierre.

– Je ne le crois pas, dit Lamarsaude. Je valais ce que valait cette pierre. À présent, je ne vaux plus rien ! »

Et, soudain, il éclata en sanglots, les poings portés à la bouche, le dos rond.

Aulaire le releva, l'entraîna vers l'allée centrale, et lui présenta les mains en berceau pour lui permettre d'escalader la grille du cimetière.

Lorsqu'ils furent à nouveau sur l'escalier du Puy Saint-Clair, le cordonnier poussa un soupir de soulagement :

« C'est égal, je suis tout de même plus a l'aise chez les vivants que chez tes morts. À présent que vous n'avez rien de mieux à défendre, venez donc vous battre pour la peau de vos concitoyens !

– Soit », dit Lamarsaude.

Mais ses jambes se dérobaient sous lui et il dut s'appuyer aux barreaux de la grille. Une lueur sale montait dans le ciel. Les toits des maisons se découpaient à plat sur le vide gris de l'aube. Les boutiques de la Solane flambaient toujours, au couchant. C'était l'heure où les blessés gémissent et où

les soldats relacent leurs baudriers avec des doigts engourdis de rêve. Un chien flairait le visage des morts sur la petite de la Barussie.

« En route ! » dit Aulaire.

Mais Lamarsaude ne bougeait pas. Tout à coup, il lui paraissait impossible de quitter cette place. Il était fait pour demeurer là, pour mourir là, devant cette porte, qui protégeait le sommeil des générations passées. D'autres défendaient les vivants. Il défendrait les morts. Il était aux remparts d'une ville mystérieuse qui n'avait que lui pour champion. Il était au seuil d'une patrie immense, dont les frontières se dissolvaient dans l'espace et dont les habitants avaient l'âge de la terre. Parmi cette foule invisible, Catissou l'attendait, l'admirait, l'aimait, et il sentait cet amour comme un manteau sur ses épaules lasses.

« Pars sans moi, Aulaire. Dis-leur que je suis en vie. Dis-leur que je combats aussi pour la défense de notre bonne ville. Dis-leur que Dieu est avec nous… »

La fièvre lui desséchait la bouche. Ses oreilles sonnaient. Jamais il n'aurait la force de se tenir debout, comme un archange, aux portes de la mort.

Aulaire le regardait avec des yeux ronds : « Vous êtes malade ? Votre visage est tout blanc ! Et vos prunelles sont brillantes à faire peur !

– Va-t-en, Aulaire. Laisse-moi seul. » Lorsque le cordonnier s'éloigna, Lamarsaude sentit une paix miraculeuse refluer en lui comme une vague. Il fit le signe de la croix, et, s'approchant d'un huguenot tué dans la mêlée, lui arracha des mains une épée longue et blanche à double tranchant acéré.

CHAPITRE VII

La Toussaint

AU matin du 1ER novembre, la bataille reprit sur les positions de la veille. Les rumeurs de la lutte s'affirmaient avec la lumière du jour. Lamarsaude, du haut de l'escalier, voyait les troupes de renfort s'acheminer par la Barussie vers les portes de Chanac.

Les huguenots n'étaient plus armés d'arquebuses, mais d'armes blanches, de frondes et d'arbalètes. Ils marchaient en bon ordre. Ils paraissaient bien nourris et dispos. Lorsque le gros du détachement eut dépassé le cimetière, un peloton d'officiers à cheval et de gendarmes s'arrêta devant les anciennes barricades. Les cavaliers mirent pied à terre et s'avancèrent vers la porte du Puy.

« Holà, drôle ! cria l'un d'eux à Lamarsaude. Est-ce toi le gardien des lieux ?

– Oui, dit Lamarsaude et il affermit l'épée dans son poing.

– Ouvre-nous les portes. Nous établirons notre poste au sommet de la colline. Nous monterons sur les morts pour mieux voir les vivants ! »

Celui qui parlait ainsi était un gros homme à la mâchoire sortie, au front bombé en flanc de cruche. Son nez s'épatait sur une moustache hirsute. Ses yeux étaient cruels. Il était vêtu d'une cuirasse dorée et d'un casque profond à visière basse.

« Je suis à vos ordres », dit Lamarsaude.

Et, comme l'officier s'approchait de lui, il souleva son épée et lui porta un coup d'estoc en pleine gorge. Aussitôt, ce fut la ruée. Avec un hurlement sauvage, les huguenots s'élancèrent vers les premières marches de l'escalier. Lamarsaude s'entoura d'un moulinet furieux. Sa lame cinglait les autres comme la foudre. Eblouissante, vivante, elle fauchait des moissons de fer, taillait, piquait, trouait la chair des visages et des mains, se multipliait, devenait innombrable, insaisissable, magique. Il semblait à Lamarsaude qu'elle frappait hors de sa volonté, qu'elle vibrait dans ses doigts d'une existence parfaitement indépendante. Ce n'était pas lui qui tenait en respect la horde sans cesse grossie des huguenots. Abandonné à ses propres moyens, il eût succombé dès les premières feintes. Il n'était pas seul. Des combattants invisibles formaient un front uni à ses côtés. Une armée de fantômes livrait bataille à l'armée des hommes. On eût dit que tous les morts du cimetière arrivaient à la rescousse. C'était la levée de tout un sous-sol stratifié, le soubresaut de tout un labyrinthe de mémoire, l'explosion de tout un édifice de passions endormies. Tout ce qui était couché sous la glaise se réclamait de la station verticale, et montait à travers la boue des siècles, et crevait la carapace du présent, et se dressait, formidable, dans l'air nourricier des hommes. Tout le passé englouti reprenait pied sur la terre ferme, avec l'alignement fameux de ses visages, le mascaret de ses mains brandies et l'appel de ses bouches pleines de nuit. Les premiers habitants de la ville, dont le nom même était perdu, voisinaient avec les défunts de la veille, dont la sépulture s'ornait encore de fleurs et de branchages verts. Les époques se heurtaient, d'une figure à l'autre, d'une robe à l'autre, d'un geste à l'autre. Les successions de spectres s'enchevêtraient dans un bouquet hirsute. Mais une même discipline les poussait vers François Lamarsaude. Ils étaient rangés là, près de lui, qui s'était juré de les défendre. Ils étaient là, évanescents et terribles, armés des armes de leur temps, forts des prouesses de leur temps. Ils le doublaient d'une forêt d'épées aériennes, de boucliers transparents, d'armures vaporeuses, de gestes définitifs. Lamarsaude était le chef de ce régiment d'ombres qui ne craignaient

pas les blessures et ne connaissaient pas la défaite.

« À moi, ceux de Tulle ! » cria-t-il d'une voix rauque.

Les cadavres s'amoncelaient à ses pieds. Les visages des assaillants montaient vers lui en vagues hideuses d'yeux, de sourcils et de barbes. Il ne les distinguait plus les uns des autres. Ils formaient une seule masse, un seul flot compact et toujours renouvelé.

Les piques, les fauchards, les pertuisanes, les hallebardes, les estocades, les fléaux d'armes, les bourlettes et les haches convergeaient vers lui, le cernaient de leurs tenailles féroces, l'emprisonnaient de leurs barreaux mouvants. Mais il était partout, à droite, à gauche, rompant le cercle, refoulant le danger, dominant cette marée de bras et de lames dressés. Il se sentait invulnérable et radieux. Il vivait dans un rêve désordonné où les heures ne comptaient plus, où la fatigue n'existait pas, où la mort était un mot vide de sens. Où était-il ? Etait-ce le matin, le soir ? Quelle serait l'issue de cet interminable carnage ? Une face carrée, emboîtée dans une salade de cuivre jaune, se haussait vers lui. Une pertuisane le menaçait. D'un geste profond, il trancha la hampe de bois, fendit le visage, le fer du casque et fit jaillir au sol les prunelles de l'infortuné. Et, derrière ce masque, un autre masque apparut, maigre, barbu, avec des sourcils épais et roux, comme des limaces. Et cette figure s'abîma comme l'autre dans un éclaboussement rouge, dans un râle profond. Et un autre visage surgit. Et un autre encore. Et l'épée éblouissante les repoussait dans un chaos d'armures froissées et de boucliers arrachés. L'œuvre de Lamarsaude était détruite, abandonnée. Il avait perdu l'objet de son orgueil et de sa foi. Mais une allégresse étrange le possédait. Comme s'il eût défendu un être vivant et bien aimé. Comme s'il eût défendu le corps chaud et flexible de Catissou. Comme s'il fût devenu digne, soudain, de cette passion qu'il n'avait pas encore méritée. Catissou se tenait derrière lui, parmi la cohorte innombrable des morts qui le secondaient. Elle était juste dans son dos, un peu à droite, la tête basse, les mains jointes, priant et souriant, comme sur le haut-relief. Il sentait le souffle léger de la jeune fille sur sa nuque. Il entendait une voix liquide à son oreille :

« Je t'aime, François. »

Ces paroles, qui le laissaient indifférent jadis, voici qu'elles soulevaient en lui une exaltation magnifique. Il était souple, grand, léger et beau, parce que Catissou lui avouait simplement son amour. Il était pardonné, parce qu'il lui était demeuré fidèle. Il était invincible parce qu'il se battait pour elle. Il était sauvé.

« Malheur à vous, renégats, cria-t-il. Je ne suis plus seul ! »

Et, dans un élan irrésistible, il se rua de plein corps dans la mêlée. Les assaillants, étonnés, reculaient pied à pied, et il descendait les marches d'un pas pesant et sûr, les écrasant de sa stature, les balayant de son regard, les pourfendant, les bousculant, les chassant comme un troupeau de cochons lamentables. Comme le soir tombait, il se retrouva seul au milieu de la rue jonchée de cadavres et de blessés. Son apothéose éclatait au ciel dans un prodige de nuages violets et de rayons pourpres. Le feu était dans le ciel et sur la ville. Comme à travers le brouillard d'un rêve, François vit le cordonnier Aulaire s'approcher de lui :

« Je reviens vous chercher, Lamarsaude. Les huguenots ont bouté le feu à la maison de Martin Bocal, le chirurgien du pont Choisinet. La porte pétaradée a été rompue à coups de hache. On se bat sur la place de l'Aubarède. Nos arquebusiers tiennent au couvent des Cordeliers contre Thouvenai. Le capitaine Jehan se défend comme un lion d'Afrique dans le château Saint-Pierre… Venez… Nous avons besoin de vous…

– *Je ne suis plus avec vous* », dit Lamarsaude.

Et il refusa de rien ajouter à ces paroles. Aulaire s'en fut en secouant la tête et en jurant que le

tailleur de pierre était devenu fou.

Lamarsaude revint à la grille du Puy Saint-Clair. La fièvre le dévorait. Il eût donné toute sa bourse pour un verre d'eau, mais il ne voulait pas s'éloigner de son poste. Il plaqua son épée à ses lèvres pour les rafraîchir au contact du fer. Mais un goût de sang lui vint à la bouche. Il ferma les veux, appuyé de l'épaule au rempart du cimetière. Et la nuit le prit, le calma, le berça jusqu'au sommeil tranquille. Et les heures passèrent sur lui. Et, le lendemain, au petit jour, il reprit la lutte contre un groupe nouveau de soudards. Sa force et son habileté en imposaient aux capitaines ennemis les plus féroces.

« Ce n'est pas un homme ! » disaient-ils,

Et ils avaient peur d'approcher de cet être surnaturel, campé sur ses jambes nerveuses, la taille fine, la tête haute, et avec tout le ciel du Puy Saint-Clair dans les yeux. Et, s'ils se risquaient à gravir les marches fatales, l'épée ardente les cinglait sur place comme le fouet de Dieu. Et les cadavres s'amoncelaient en cercle autour de l'escalier gluant de sang et de cervelle, poitrails ouverts, têtes tranchées, faces labourées par une griffe profonde. Et il en fut ainsi jusqu'au 6 novembre 1585, où la reddition de Tulle fut signée, parce que la ville était à bout de résistance et qu'il n'y avait plus de vivres dans les greniers.

Alors, Lamarsaude jeta son épée inutile, et, tête basse, au son funèbre des cloches qui sonnaient la capitulation, il entra dans le cimetière, car il n'y avait plus d'autre refuge pour lui que cet enclos de pierre et de silence.

CHAPITRE VIII

Le vrai miracle de Lamarsaude

LAMARSAUDE s'arrêta devant le haut-relief fracassé dans sa niche de feuillage noir. Il s'étendit sur le sol tapissé de branches mortes, de brindilles pourrissantes. Sa fatigue était infinie. Mais il ne souffrait plus à contempler son œuvre défaite. Une tristesse plus douce, plus humaine, lui tenait le cœur. Il songeait à Catherine qu'il avait perdue et mesurait enfin le prix véritable de son affection. Etait-il possible que son chagrin eût cheminé si longtemps dans les régions obscures de son âme avant de s'imposer à lui avec cet accent triomphal ? Etait-il possible qu'il se fût si longtemps leurré sur la valeur des sentiments qui l'unissaient à la jeune fille ? Etait-il possible qu'il eût fallu cette mort, cette bataille, la destruction de son œuvre, pour qu'il vît clair en lui ?

« Aveugle ! J'ai été aveugle ! » gémit-il. Et, comme un assoiffé, il revenait aux souvenirs aimables d'un autre temps. Il s'acharnait à évoquer les quelques heures passées en compagnie de Catissou, leurs promenades dans le pré de l'Hôpital, la contemplation du Puy Saint-Clair par les fenêtres de la maison de l'Alverge, les danses joyeuses de la Saint-Jean, et les récits du vieil Eyrolles, devant l'âtre familial, où brûlait un feu de chènevottes :

« Il y avait une fois, près de Tulle, un château, tout démantelé et mangé de bruyères, qu'on appelait le Château des Echelles… »

Visage de Catissou, affiné, décanté par l'absence. Regard d'eau pure. Sourire inachevé. Voix claire et douce, dont nul n'entendra plus la modulation prolongée. Tout ce trésor d'harmonies était englouti à quelques pieds sous la terre. Et un bloc de pierre éboulé rappelait seul encore son existence.

Catissou n'est plus. Le monde des choses a repris Catissou. Elle a donné sa grâce souple au mouvement sous-marin des feuillages, son haleine de fleur au vent léger du matin, son regard paisible au rayonnement des premières étoiles. Sa beauté tout entière est pulvérisée, vaporisée, sublimée dans le ciel d'un bleu sombre où traînent des crinières de nuages, dans le silence meurtri de la ville, dans le reflet métallique des cailloux sur la route, dans le sommeil pelotonné des coteaux. Catissou : pire avec la nuit. Catissou parle avec les murmures de l'herbe, marche avec le craquement tendre des branches, soupire avec la voix lente des ruisseaux. Catissou veille sur Lamarsaude. Elle est autour de lui, en lui. Elle est partout où il se trouve lui-même.

Ivre d'extase et de fatigue, Lamarsaude se laisse dériver au gré d'un sommeil tranquille. Le bourdonnement de ses oreilles s'apaise par saccades. L'ombre de ses paupières accueille des images décolorées. Et un rêve étrange vient à lui. Il est couché au pied du haut-relief détruit, et la nuit calme baigne son corps, comme l'eau d'une crique la barque amarrée à la côte. Peu à peu, une pâleur indécise s'allonge et s'affirme au-dessus de sa tête, use les ténèbres, écarte les branches noires sur un cœur de clarté lactescente et de rumeurs de source.

Et, dans cette flamme pâle, une forme féminine apparaît, vêtue de voiles bleus et blancs et couronnée de fleurs fraîches. Son visage est jeune, paisible. Son sourire frappe au cœur comme un chant de joie. Et, de ses mains, partent des rayons de vapeur dorée. La Sainte Vierge est là, droite et calme, comme dans une chapelle. Elle tient par la taille une jeune fille, qui se dérobe, confuse.

« Va… va », dit la Sainte Vierge d'une voix douce.

Et la jeune fille s’avance vers Lamarsaude, à la pointe de l’herbe, à la lisière du sol. Et cette jeune fille, c’est Catissou, heureuse et grave, Catissou palpitante, Catissou retrouvée. Elle s’arrête devant Lamarsaude et elle le regarde avec ses grands yeux limpides.

« Catissou ! » crie Lamarsaude.

L’écho joue avec cet appel de songe, interminablement.

« C’est moi, répond la jeune fille. Je ne pouvais pas revenir à toi jusqu’à ce jour, parce que ton œuvre m’écrasait. À présent, je suis délivrée de la pierre et de l’art. À présent, je suis vivante pour ton amour. »

Lamarsaude ouvrit les yeux, mais l’image demeurait devant lui, aussi belle, aussi précise et chaude que dans le rêve.

« Miracle ! » hurla-t-il.

Et les cloches de Tulle sonnèrent à pleine voix de cristal et de bronze, comme pour répondre à son cri de joie.

Juillet 1940.

LE MERVEILLEUX VOYAGE
DE
JACQUES MAZEYRAT

À ma femme.

CHAPITRE PREMIER

La figure de proue

C'ÉTAIT une belle femme, taillée dans le chêne sombre, avec des cheveux forts comme des reptiles tordus, des seins tournés en bombes lisses, un ventre de cuirasse, et une longue queue de sirène, qui s'enroulait à hauteur de l'eau. Le visage était calme et dense, et les grands yeux vides regardaient la mer. Cambrée au bord de l'infini, la figure de proue tirait tout le navire vers cet horizon tremblant de distance et de fumée. Tout le navire se ramassait derrière ses épaules puissantes, adhérait à ses reins cloués, vibrait de son impatience immobile.

Jacques Mazeyrat, accroupi sur une escarpolette, passait au goudron les hanches vigoureuses de la statue. Le capitaine du *Saint-Bruno,* maître Nicaise, avait voulu qu'on lui soignât sa figure de proue avant de reprendre la course. Et Jacques Mazeyrat, qui, cinq ans plus tôt, avait travaillé à radouber la carcasse ébréchée du vaisseau, avait été appelé à cette besogne de choix. Depuis trois jours, il grattait le bois piqué de vers, brûlé de sel, gluant d'algues, le frottait à la résine, au goudron, le retaillait au couteau, et il avait mis un peu de peinture dorée dans la coiffure épaisse de la femme. Rajeunie, raclée, lavée, la gaillarde faisait plaisir à voir. Mazeyrat la traitait avec une vénération attentive. Il respectait cette créature plantureuse, arquée à l'avant de la coque, et promise à l'aventure des marées et des vents. Le *Saint-Bruno* appareillait dans deux jours pour l'île Saint-Laurent et la mer Rouge. Dans deux jours, cette forme de chêne, qu'il tenait présentement sous ses mains, se lancerait à l'assaut des vagues, prendrait des gifles d'eau en pleine face, plongerait au creux des remous, émergerait, ruisselante d'écume, et la côte déclinerait derrière elle, rongée par le ciel avide, jusqu'à n'être plus bientôt qu'une vapeur. Et ce serait la pleine mer, et les nuits arrosées d'étoiles, et les matins mauves où tournent des oiseaux criards, et l'arrivée rasante des nuages, et la pluie, et la grêle, et le craquement des mâts, et l'appel des marins, et l'apaisement suffoqué dans des criques aux rivages de glaise. Et les pays viendraient vers la sirène, tous ces pays de chimères, d'épices et de gemmes dont Mazeyrat rêvait, le soir, devant les cartes coloriées de sa mappemonde. Les îles flottaient au gré des vaguelettes pointues. Des sauvages à coiffure de paille étaient debout sur le seuil de leurs cahutes rondes. Et, autour d'eux, il y avait des angelots qui soufflaient à se craquer les joues, des dauphins sauteurs, des caravelles roulées comme des coquillages, et des banderoles où s'incrustaient des noms aux consonances mélodieuses : « Ile, Antillia… Ile Madera… »

Oui, par-delà l'horizon, doux comme une plume couchée, il y avait toutes ces îles, et l'île O'Brasil, à l'ouest de l'Irlande, rendue inaccessible par la volonté spéciale de Dieu, et le Paradis des oiseaux, peuplé de rumeurs d'ailes et de chants célestes, et l'île des Délices, chaude et moelleuse, aux parfums sucrés, et les Indes…

Tout cela existait. Des hommes avaient vu tout cela. Et lui, Jacques Mazeyrat, robuste, aventureux et jeune, demeurerait à Dieppe, jusqu'à la vieillesse desséchée, jusqu'à la mort. Il ne connaîtrait du monde que sa boutique de charpentier, les promenades du dimanche et les sourires charmants de Véronique. Il gâcherait sa vie, enraciné dans son échoppe, dans sa ville, tandis que d'autres cueilleraient à son nez la gloire, la richesse et la joie fébrile du danger. Jacques Mazeyrat cracha petitement dans l'eau et reprit son ouvrage d'une main engourdie.

Le ciel était blême comme une nappe de lait glacé. Un vent aigre venait du large. Sur l'estacade de

bois du port de Dieppe, piétinait une foule épaisse de marins sans embarquement, de marchands ambulants et de bourgeois désœuvrés. Tous regardaient le trois-mâts, trapu, ventru, à la poupe surmontée d'un lourd château sculpté en forme de baille, et qui portait à la corne d'artimon une flamme blanche au nom de saint Bruno. Peut-être Véronique se trouvait-elle dans la cohue avec sa mère et parlait-elle du voyage lointain que devait tenter le navire, des pays fabuleux qu'il allait connaître et de la folie des hommes qui le montaient. Pauvre Véronique ! Que de larmes eût-elle versées dans le cou de sa mère si elle avait pu lire les projets audacieux de son fiancé ! Mazeyrat frémit à cette seule pensée et se signa trois fois en grelottant. Quand il reprit sa tâche, il lui sembla que la sirène lui souriait de ses lèvres de bois poli.

Son travail terminé, Jacques Mazeyrat s'agrippa des deux mains aux cordages de l'escarpolette et se hissa péniblement à bord du vaisseau. Une agitation nerveuse régnait sur le pont de la « flèque ». Les marins, accrochés dans le ciel, redressaient les gréements, paraient les drisses et les manœuvres, renforçaient les épissures des filins. Des canots apportaient à flanc de bateau le chargement que des fardiers déposaient au rivage. Quatre gaillards aux bras nus hissaient les poids à bout de câble, et la poulie grinçait à se fendre au-dessus de leur tête. D'autres entassaient à fond de cale et dans les entreponts les caisses de bois blanc, les barils souillés de vinasse, les fûts d'eau fraîche, les ballots gonflés de biscuits de mer et les sacs de verroterie. On avait embarqué déjà une centaine de poulets encagés, trois bœufs, deux vaches à lait, deux truies, un verrat, dix dindes, vingt moutons, trois veaux et trente-six pigeons. Cette basse-cour, comprimée dans les soutes du navire, explosait en mugissements innombrables.

Debout sur le château arrière, dominant la foule active de ses hommes, le capitaine Nicaise lançait des ordres et jurait comme un forcené. C'était un colosse au cou rond, à la face cuivrée de marmite, et au regard bleu. Il était vêtu d'une veste en peau de mouton et fumait une longue pipe à fourneau massif. Son avant-bras gauche ayant été tranché dans un abordage, il portait, fixé au moignon, une sorte de gourdin à pinces de fer, qui était à lui seul une arme redoutable.

« As-tu fini de bichonner la mignonne, Mazeyrat ? cria-t-il. Je la veux propre et ferme pour le voyage.

– Elle est prête, dit Mazeyrat, et j'ai peine à la laisser, tant elle est belle !

– Tu as de quoi te consoler en ville ! dit Nicaise. Je t'ai vu au port avec une pucelle jolie et souple comme une frégate. Espérons que tu seras le seul maître à bord ! »

Et Nicaise se mit à rire, la face fendue en plein travers sur une denture blanche de cannibale.

Le jeune homme souriait et hochait la tête :

« Oui, elle est jolie, dit-il, et je l'aime franc. Mais une femme vous tient au logis, et vous baille mille douceurs, et vous endort de mille paroles, et on s'aperçoit tout à coup qu'on est vieux et chenu avant que d'avoir pu mettre le nez au pignon de sa rue !

– Tu voudrais voyager ?

– Oui.

– Et la belle ?

– Elle m'attendrait.

– C'est le propre des belles, lorsqu'elles sont sages.

– Elle est sage.

– Alors tant pis pour elle », dit Nicaise.

Et il se rapprocha de Jacques en fermant à demi les yeux sur un regard étroit comme un tranchant

de lame :

« Toi, dit-il, tu me plais. L'équipage est fait jusqu'au dernier mousse. Mais on a toujours besoin d'une bonne hache à bord, que ce soit pour tailler le bois ou les carcasses de nos frères les Portugais. »

Il s'arrêta et leva en l'air son moignon à pince de métal :

« Bien entendu, reprit-il, je serai obligé de te demander un juste prix pour ton voyage, car je ne t'embarque pas en matelot, mais en passager… »

Mazeyrat baissa la tête d'un air de contrition respectueuse :

« Je n'ai pas grand-chose, soupira-t-il.

– Cela suffira », dit Nicaise, péremptoire.

Le cœur de Mazeyrat battait d'un espoir sauvage. Mais une dernière tristesse le retint :

« Il me faudra prévenir Véronique…

– Tais-toi malheureux !… Une femme prévenue en vaut deux. Et deux femmes valent une sorcière infernale. Elle te retiendrait à grands effets de larmes, de soupirs et de pâmoisons gracieuses. Je les connais. Lorsque j'ai voulu m'embarquer pour la première fois, ma promise a juré de se trancher la gorge !

– Et vous vous êtes embarqué quand même ?

– Oui.

– Et elle s'est tranché la gorge ?

– Non. Au dernier moment, elle a dit que je n'en valais pas la peine. Mais elle s'est faite maquerelle, par désespoir. Depuis, elle gagne gros et me garde une vraie reconnaissance.

– Je ne crois pas que Véronique…

– Toutes les femmes sont des Véroniques !… Et toutes les Véroniques sont des femmes !… C'est pourri de naissance et le Bon Dieu même ne reconnaît plus son ouvrage à les regarder. Allons, Jacques Mazeyrat, le *Saint-Bruno* appareillera dans deux jours. Noue ton balluchon et rejoins-nous en secret, si ton cœur est encore à l'aventure et si ta bourse n'est pas plate comme un galet ! Bonsoir ! »

Et Nicaise, tournant les talons, se dirigea vers un groupe de marins qui rafistolaient à grande hâte un sac de son déchiré.

« Mille millions de tonnerres ! hurlait-il. C'est votre tête que je leur donnerai en pâture à mes cochons, pour remplacer le son que vous versez au vent comme des bougres ! »

Demeuré seul sur le tillac, Jacques Mazeyrat sentit fondre l'enchantement qui l'avait tenu devant le capitaine. Il repassait en esprit les paroles qu'ils avaient échangées, quelques instants plus tôt, et s'étonnait de ses répliques, de sa voix et de sa décision. N'avait-il pas, lui, Jacques Mazeyrat, raillé l'aimable Véronique ainsi qu'il eût fait d'une fille ? N'avait-il pas accepté l'idée de la fuir sans lui dire adieu ? Il fallait vraiment qu'il eût été charmé par la figure de proue du *Saint-Bruno !* Dans un tendre effroi, il se rappela le sourire taillé de la statue, ce sourire tranquille, ironique, victorieux. C'était à la regarder qu'il avait pris ce désir furieux du grand large et ce mépris chagrin pour sa fiancée ! C'était à la regarder qu'il était devenu fou jusqu'à solliciter de Nicaise l'embarquement et le départ vers les îles inconnues ! C'était à la regarder qu'il s'était rendu étranger à lui-même, à son propre destin, à ses propres serments ! Car il avait juré à Véronique de l'épouser dans l'année. Et il sentait encore, contre la peau de son cou, cette médaille d'or mince, dont elle lui avait fait cadeau le jour proche de leurs accordailles. Une médaille ronde, frappée à l'image très fine de saint Jean.

En vérité, il fallait secouer ce délire et reprendre pied dans la vie honnête. Il ne partirait pas. Il

épouserait Véronique. Et ses derniers regrets s'useraient bien vite aux joies du foyer, du travail, et du lit conjugal. Ce soir même, il détruirait la mappemonde qui veillait, placardée au mur de sa chambre, comme une fenêtre ouverte sur l'infini.

« Ce soir même ! » dit-il à haute voix, avec une résolution fâchée.

L'eau claquait à petites tapes molles contre la coque du bateau. Le ciel s'imbibait d'ombre bleue. La mer montait dans les nuages. Et des feux s'allumaient sur la côte, au front des maisons et au débouché des ruelles sombres. Un marin bouscula Mazeyrat en riant :

« Tu restes ?

– Non ! Non ! » dit Mazeyrat.

Et il descendit sur le pont. Un canot l'attendait, amarré au flanc du navire. Il se laissa couler le long des agrès et prit les rames dans ses mains déchirées de froid. Mais, comme il > éloignait de la flèque, il ne put résister au désir de contourner la proue haute du *Saint-Bruno.* Et il regarda, une dernière fois, la sirène. Elle se tenait, hiératique et nue, au-dessus de l'eau noire. Elle attendait la nuit. Qu'elle devait être belle aux rayons glacés de la lune, debout à fleur de vague, doucement balancée, mystérieusement bercée par le roulis ! Qu'elle devait être puissante aux heures du sommeil humain, pendant ses veilles solitaires, entre le ciel et les flots étendus face à face ! Nul ne savait l'expression de son visage nocturne ! Peut-être s'animait-elle alors, de ses lèvres dures à ses yeux aveugles ? Peut-être haussait-elle son cou lisse et vigoureux ? Peut-être chantait-elle d'une voix profonde et lente comme la voix même de l'horizon ? Et ceux qui l'entendaient, d'aventure, perdaient la tête et s'abîmaient dans un tourbillon d'argent.

Jacques Mazeyrat toucha du doigt le médaillon de saint Jean qui pendait contre sa poitrine. Puis, il empoigna les avirons figés et les tira de tout son poids à la renverse.

CHAPITRE II

Le départ

LE lendemain soir, qui était le 17 février 1638, un bachot accostait au bordage renflé du *Saint-Bruno*. Un homme se cramponna aux amarres et aux agrès qui pendaient hors des rambardes et se hissa jusqu'au gaillard en s'aidant durement des genoux. Sur le pont, l'homme s'arrêta et chargea le balluchon attaché à son épaule. Puis, il promena autour de lui un regard peureux. Quelques marins travaillaient à vérifier un câble de chanvre fort. Des canons étaient dissimulés sous des tauds et des prélarts passés à l'huile. On entendait chanter dans la cabane des pilotes.

« Oh ! Mazeyrat. »

Jacques tressaillit et tourna la tête. Le capitaine Nicaise venait à lui, lourd, congestionné, en agitant son crochet de fer.

« Tu t'es décidé ?

– Oui, dit Mazeyrat en clignant des paupières.

– Et Véronique ?

– Elle ne sait rien.

– Et la bourse ?

– La voici.

– Tu as de la mémoire et du bon sens », dit le capitaine.

Mazeyrat essaya de sourire, mais son visage n'exprimait que la désolation timide.

« Quand mettez-vous à la voile ? demanda-t-il.

– Demain.

– Si tard ?

– Ne crains rien. Véronique ne viendra pas te chercher à bord.

– Ce n'est pas d'elle que j'ai peur.

– Et de qui ?

– De moi.

– C'est plus grave. Tu n'es pas sûr de ta volonté ?

– Non.

– Eh bien, j'en serai sûr pour toi. Quelques heures passées parmi nous suffiront à te convaincre. Je te présenterai notre monde. Il n'y a pas de femme qu'une compagnie de matelots ne fasse oublier d'emblée. »

Et il accompagna ces paroles d'une claque portée à plat sur l'épaule du jeune homme. Puis, il entraîna Mazeyrat vers la cambuse, des quinquets indigents brûlaient dans une vapeur odorante d'étuve. Une quinzaine de matelots se tenaient là, autour d'une table mal taillée, et ils buvaient des bolées de cidre en criant des plaisanteries. Ils connaissaient tous Mazeyrat pour l'avoir vu travailler à la figure de proue :

« Te revoilà, gamin ! Tu ne peux donc plus te séparer de la gaillarde ? glapit un matelot borgne à la mâchoire déviée.

– Non, dit Mazeyrat. Je vais faire route avec vous.

– Tu ne sais même pas prendre un ris ?

– Je suis un voyageur…

– Alors, il faut payer à boire ! »

Mazeyrat s'exécuta avec un empressement timide. Et les membres de l'équipage tombèrent d'accord pour trouver qu'il avait du savoir-vivre et de la gentillesse. On lui apprit que le *Saint-Bruno* portait vingt-deux canons, soixante-quinze hommes et treize mousses, que le second du bord s'appelait François Pioche, que les pilotes étaient au nombre de quatre, que le quartier-maître devenait fou furieux quand on parlait devant lui du roi d'Espagne, et que les maîtres canonniers étaient les plus fins pointeurs de la côte.

Il sut également que le navire, du type « flèque de Hollande », emportait, en plus des approvisionnements nécessaires à une longue traversée, tout un chargement de colliers d'émail, de perles d'agate et de cornaline, de toiles, de bonnets et de draps peints, destiné à faciliter le commerce avec les sauvages de la mer Rouge. En outre, il était ordonné au capitaine Nicaise, de par les Edits du Roi, de prendre en chasse et de couler tout vaisseau de Portugal, d'Espagne ou de quelque autre nation considérée comme ennemie de la France.

Mazeyrat écoutait parler ces hommes rudes avec une sorte de vénération attendrie. L'alcool lui montait à la tête. Et il ne songeait plus à Véronique que pour la plaindre.

Le lendemain, l'armateur offrit un banquet à l'état-major du navire. Quant aux marins, ils se répandirent dans les cabarets de Dieppe et n'en sortirent qu'à la nuit tombante, ivres, enrubannés, et précédés de musiciens qui jouaient du hautbois en balançant la tête. À sept heures, le guetteur cria dans son porte-voix pour annoncer le départ imminent du *Saint-Bruno*. Des agents de la ville se postèrent aux carrefours et rassemblèrent les hommes en frappant avec un marteau d'ivoire sur une bassine de cuivre. Plus tard, Mazeyrat, qui était demeuré à bord, vit une nuée d'embarcations légères qui se détachaient de la côte. L'équipage regagnait le *Saint-Bruno* et on entendait chanter dans la brume. À huit heures, le capitaine Nicaise fit allonger les amarres, un canot porta une ancre à quelques encablures du rivage, et la flèque mouilla au centre même du port, afin de profiter, dès le matin, de la marée haute et de la première brise de terre pour mettre à la voile.

*

Jacques Mazeyrat se coucha, la tête lourde, dans le hamac qu'on lui avait réservé et s'efforça prudemment de dormir. Mais le ronflement embourbé de ses compagnons, et le heurt amorti des lames contre la coque du navire, le maintenaient dans une sorte de lucidité engourdie. Un fanal cerclé de fer donnait une lumière rance aux corps avachis, comme des ballots de linge, dans leurs hamacs, ou sur leurs nattes. Un pied nu flottait à la surface de cette cohue assoupie. Un visage coupait les pénombres, de profil, telle une hache dressée. Quelqu'un criait sur la dunette. Une odeur épaisse de sueur et de vermine prenait à la gorge. Mazeyrat songeait au port de Dieppe, à l'entaille étroite de certaine rue, à la façade ventrue de certaine maison, à la chambre sourde où Véronique dormait sous la garde d'un crucifix d'argent. Elle ignorait sa fuite. Elle attendrait un jour, deux jours, puis s'inquiéterait de son absence et se rendrait à l'échoppe, où le patron lui apprendrait la nouvelle avec gêne et douceur ainsi qu'il en avait donné l'assurance. Alors viendraient les larmes, les imprécations et les visites chancelantes à l'église, et les génuflexions devant la statue de saint Jean, et les cierges, et la fatigue, et peut-être l'oubli. Certes, elle était jolie et désirable, Véronique, mais elle n'était pas de

force à retenir son fiancé auprès d'elle. Bercé par une houle de rêve, Mazeyrat ne regrettait plus d'avoir abandonné cette terre charitable et grise, et de s'être livré aux caprices des flots. Il était fier d'avoir vaincu un sentiment casanier pour suivre le destin qu'il avait choisi dès son enfance. N'était-il pas fait pour la vie violente, l'aventure, les périls et les chances multiples du négoce ? N'était-il pas digne de cette figure de proue, qui rêvait les yeux grands ouverts sur la ligne plate de l'horizon ? Il ferma les paupières et sentit à nouveau se refermer sur lui les ailes plumeuses de l'enchantement. La statue de bois régnait sur le navire de toute sa présence invisible. Tous ces hommes, gorgés de sommeil, lui appartenaient, et lui comme les autres. Elle les protégeait de ses fortes épaules, de ses hanches rondes. Elle leur prenait leur âme. Elle se faisait une âme avec leur âme. Et elle épelait leur nom dans la nuit :

« Nicaise… Pioche… Mazeyrat… »

Mazeyrat frémit, comme si, vraiment, une voix détimbrée eût prononcé son nom à son oreille. Mais, aussitôt, il n'y eut plus que le grognement animal de l'équipage.

Des pas claquèrent sur le pont. Mazeyrat voulut se lever, remonter à l'air libre, mais une paresse malade le soudait à sa couche. Et, dans son esprit, défilaient les images des mers secouées, des plages blanches ombragées de palmiers, et des coffres bourrés d'or et de pierreries.

« Lorsque je serai riche, murmura-t-il, je reviendrai à Dieppe, et j'épouserai Véronique. »

Ce fut sur cette pensée honnête qu'il s'endormit.

*

Le 18 février, à l'aube, sous vent de terre, le *Saint-Bruno* leva l'ancre. L'équipage, assemblé aux rambardes, poussa un cri d'adieu vers la ville endormie. Un canon tira le coup de partance. Et, toutes voiles dehors, craquant de la pomme des mâts à la pièce de quille, vibrant, vivant, nerveux, le *Saint-Bruno* se coucha sur la vague et cingla vers la haute mer.

Debout sur le gaillarde d'avant, cramponné aux étais de chanvre, les joues fouettées par les embruns, les yeux brûlés de lumière livide, Jacques Mazeyrat donna un dernier regard au port de Dieppe qu'il quittait peut-être pour toujours. Mais cette ruée vers le ciel vide, ce plancher tremblant, cette vitesse glissante sous ses pieds, interdisaient toute idée chagrine. Le mouvement du navire incorporait Jacques Mazeyrat à cette masse de bois et de toile. Le ciel et la mer se rejoignaient dans son corps. Il était suspendu entre deux abîmes. Il unissait deux abîmes. Cette pensée le rendait grand et fort comme un jeune dieu.

CHAPITRE III

Une caravelle d'Espagne

DEPUIS trois jours, le *Saint-Bruno* naviguait bon vent, voiles étarquées, et la vie du bord s'organisait dans une entente louable. Le capitaine Nicaise traitait Mazeyrat tantôt en passager, et il l'invitait à sa table, tantôt en matelot et il l'obligeait à grimper aux agrès en jurant des « tonnerres » et des « bougres » à s'en crever la gorge. Et Mazeyrat aimait ces sautes d'humeur qui variaient les plaisirs du voyage. Quant aux marins, ils l'accueillaient volontiers à leurs parlotes du « charnier ». Le charnier était le réservoir d'eau douce situé au gaillard d'avant. Près du charnier, se tenait le factionnaire chargé de veiller à la mèche, et les fumeurs venaient chercher du feu entre ses mains et s'attardaient auprès de lui à raconter leurs souvenirs de courses, de naufrages et de bonnes fortunes. Mazeyrat ne pouvait se lasser d'entendre leurs histoires, parce qu'elles élargissaient son aventure jusqu'au miracle. Elles la peuplaient de serpents de mer, de poulpes géants, d'îles flottantes et de bateaux fantômes. Elles conviaient le navire à une destinée légendaire. Elles le détachaient vraiment des rivages humains. La terre n'existait plus. Véronique avait disparu avec les dernières lumières de la côte. Il n'y avait plus que le ciel, l'eau et cette poignée d'hommes livrés à la malice des courants, des récifs et des brises. Et, parce qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, ces matelots étaient serrés dans une amitié farouche comme la haine. La règle était dure : le voleur devait avoir la tête tondue et arrosée de poix bouillante, l'assassin devait être précipité par-dessus bord avec le corps de sa victime, le violent, qui tirait son coutelas contre un camarade, devait être cloué par la main au grand mât du navire, le délicat, qui jetait sa ration de nourriture, devait passer trois fois sous la quille… Et le capitaine Nicaise avait promis de ne pas déroger aux lois fondamentales du jugement d'Oléron. Au reste, il n'avait pas eu l'occasion de sévir encore contre son équipage. Tout au plus se contentait-il de grogner en secouant son crochet de fer à hauteur de son nez bulbeux :

« Ça marche trop bien pour que ce soit honnête ! »

Le quatrième jour de la traversée, Nicaise appela Mazeyrat dans sa cabine. Il était assis devant une caisse couverte de cartes et de livres. Son visage était gonflé de sang, ses lèvres humides, et, sur le sol, traînaient un flacon d'eau-de-vie et un gobelet d'étain.

« Je t'ai fait venir, Mazeyrat, pour te tenir un langage décisif, dit-il d'une voix limoneuse. Depuis trois jours, je te regarde flâner dans les couroirs et autour du charnier. Pour qui te prends-tu ?

– Pour un passager, dit Mazeyrat en souriant.

– Un passage paie son voyage avec de l'argent, un matelot avec du travail. Tu ne m'as donné que peu d'argent et tu ne fournis aucun travail. Alors ?

– Il ne tient qu'à vous de me mettre à l'épreuve.

– Bon. Désormais, tu vas être incorporé à l'équipage et tu suivras ses lois.

– Et mon argent ?

– Ton argent ? rugit Nicaise, secoué de hoquets. Ton argent me paiera de tes impertinences ! Et c'est tout ! »

Et il appliqua un coup de crochet formidable à la caisse.

À ce moment précis, la porte de la grande chambre s'ouvrit d'une volée et un maître canonnier passa la tête en hurlant :

« Une caravelle ! Une caravelle d'Espagne ! »

Aussitôt, Mazeyrat fut pris dans une tornade de gestes, de cris et de piétinements. Il se retrouva sur le pont, sans même se souvenir d'avoir quitté la chambre. Nicaise glapissait à pleine gueule. Des marins s'affairaient à tous les ponts, découvrant les bouches à feu, les maîtres canonniers se postaient aux pièces, les mousses, perchés dans les agrès, amenaient la voilure, et le quartier-maître distribuait à grandes clameurs les sabres, haches d'abordage, piques et demi-piques, pistolets, coutelas, et sacs de grenades.

Vent arrière, le *Saint-Bruno* fonçait sur la caravelle.

« Pistolet et sabre nu ! » commanda Nicaise.

Il avait coiffé sa perruque et enfilé une rhingrave de drap bleu. À sa ceinture, pendaient deux pistolets chargés et un sabre court. Dans sa bouche, il tenait une mèche allumée. Et, auprès de lui, un matelot ouvrait le sac de grenades et soupesait les projectiles dans sa main.

Le *Saint-Bruno* venait en croix sur l'avant de la caravelle. Il donna une bordée de boulets à quelques encablures, et la décharge prit tout le tillac d'enfilade. Puis, redressant sa route, la flèque aborda de long en long le navire ennemi. Les grappins agrafèrent les deux coques qui se rapprochaient en craquant. Des grenades volèrent. Quelques hommes tombèrent à l'eau en essayant de franchir les rambardes. Mazeyrat se trouva, hurlant, le sabre à la main, les yeux brouillés de fumée, sur le pont de l'étranger. Il frappa quelqu'un qui brandissait un cimeterre, glissa dans une flaque d'huile, se releva, courut à la dunette, reçut un coup d'esponton dans la fesse, cria : « Vive le roi », décrocha l'enseigne et s'arrêta parce qu'il avait envie de vomir.

Entre-temps, l'équipage de la caravelle, cerné au gaillard d'avant, jetait bas ses armes. Le capitaine Nicaise avait perdu sa perruque, son visage était barbouillé de poudre et de sueur. Debout devant les prisonniers, il les dominait de sa stature massive en grommelant :

« Voilà ce qu'il en coûte ! Voilà ce qu'il en coûte ! »

L'équipage du *Saint-Bruno* avait perdu trois hommes et un mousse. Les Espagnols avaient eu dix marins tués.

L'écrivain du bord dressa un inventaire soigneux de la prise. On réserva le coffre du capitaine espagnol au capitaine du *Saint-Bruno,* le coffre de l'aumônier espagnol à l'aumônier du *Saint-Bruno,* et le coffre du chirurgien espagnol au chirurgien du *Saint-Bruno.* Mazeyrat, qui avait décroché l'enseigne, eut droit à des compliments spéciaux et au pansement immédiat des parties atteintes. Les matelots eurent la part du diable, qui est le petit butin. Les mousses, même, ne furent pas oubliés. Enfin, le capitaine Nicaise lut à haute voix l'état des richesses épargnées : la cargaison comprenait des bois d'ébène, des défenses d'éléphant, du vin d'Espagne et des pièces de monnaie. Le navire transportait aussi une jeune femme venant d'Arabie Heureuse, où le capitaine espagnol l'avait achetée à des marchands nomades. La captive était belle et souple, avec une peau parfumée et des yeux verts. Elle portait une courte tunique de velours cramoisi, passementée d'or, et des pantalons bouffants, serrés aux chevilles. Nicaise la fit enfermer dans la chambre du capitaine et se réserva de la visiter dès le lendemain. Il fut décidé également que les marins espagnols seraient enchaînés à fond de cale et que douze marins du *Saint-Bruno* prendraient leur place. Mazeyrat, pour son haut fait d'armes, bénéficia de cette mesure de faveur.

L'équipage principal retourna donc au *Saint-Bruno* et l'équipage de prise, sous les ordres du second Pioche, boula les prisonniers dans les cales, jeta les cadavres et les blessés ennemis à la mer, lava le

pont et répara les gréements déchirés. Le mât d'artimon était coupé aux deux tiers. Six boulets avaient frappé la coque à Heur d'eau et les pompes fonctionnaient mal. Au soir, le *Saint-Bruno* reprit la course, suivi de la caravelle qui s'appelait *la Nina.* À bord des deux navires, les marins fêtaient leur victoire à grandes ripailles. Il y eut, pour les hommes de *la Nina*, des langues de bœuf, une soupe de mouton et des tripes de cochon de lait, le tout arrosé de vin de Graves et de Bordeaux en bouteilles, et de vin d'Espagne. En fin de repas, les soupeurs étaient ivres à ne pas pouvoir hocher la tête. Pioche, essuyait la salive qui lui coulait des deux coins de la bouche et traitait Mazeyrat de « petit-fils ». Quatre de ses compagnons, qui n'étaient pas de la manœuvre, dormaient le nez sur la table. Et Mazeyrat, lui-même, la face pâteuse, l'arrière-train douloureux, aspirait à un repos interminable sur une couche de plumes. Mais il lui fut ordonné d'aller servir la dame à caleçons qui venait d'Arabie Heureuse.

CHAPITRE IV

La dame d'Arabie Heureuse

LA porte de la cabine ouverte, Mazeyrat s'arrêta sur le seuil et faillit fléchir le genou, car il était spécialement sensible à la beauté lorsqu'il avait bien mangé et bien bu. L'étrangère était devant lui, les cheveux défaits, le visage pathétique et l'œil humide. Il fit un pas, et elle s'effondra moelleusement à ses pieds, en élevant les bras dans un geste de supplication gracieuse. Sans doute croyait-elle qu'on venait lui couper la gorge. Mazeyrat, très ému, lui désigna du menton la cruche d'eau et le pain qu'il lui apportait. Et, aussitôt, la belle se mit à gazouiller dans une langue incompréhensible et à lui baiser les mains de ses lèvres chaudes. Touché par cet accueil, Mazeyrat la remit debout, l'installa devant une table et se fourra un doigt dans la bouche pour lui expliquer qu'il fallait manger.

Alors, elle se mit à rire, et c'est ce rire qui perdit Mazeyrat. Elle riait, la tête renversée, la gorge doucement bombée, la bouche ouverte sur une ombre de corail fraîche et sucrée. Elle riait, comme si elle eût tâté de la dent un air élastique et succulent. Elle riait, comme si elle eût appelé un baiser sur ses lèvres lisses. Et ce baiser, Mazeyrat sentit qu'il ne pouvait pas le lui refuser. Tremblant du cheveu à la plante des pieds, la poitrine vide, l'œil fixe, il fit un pas, deux pas, et attira contre lui le corps glissant de la femme. Elle ne se défendait que par un roucoulement peureux et un rapide battement de paupières. Son haleine, parfumée d'un arôme oriental, fondait entre les deux visages. Ses prunelles accueillaient craintivement le regard fervent du jeune homme. Ses épaules se serraient, se réduisaient sous l'étreinte. Et, tout à coup, elle gémit, la bouche étouffée, brûlée, habitée par un baiser violent.

Lorsque Mazeyrat s'évada de cet enlacement furieux, il titubait un peu et se sentait la tête légère et tournoyante. Il ne savait plus où il était, ni ce qu'il était, ni ce qu'il allait faire. Une seule conviction demeurait solide au cœur de ce désarroi : il était amoureux de cette créature mauresque et il n'y avait pas de déduit plus doux que celui de l'embrasser à en perdre haleine. L'étrangère le regardait et se léchait les lèvres du bout de la langue, comme une chatte gourmande. Il s'écria :

« Je t'aime ! »

Et elle susurra quelques syllabes qui devaient avoir une signification identique.

« Je veux que tu m'appartiennes », dit-il encore.

Et elle le comprit à demi-mot, sans doute, car elle acquiesça d'un joli mouvement de la tête.

« Mais comment faire pour tromper la surveillance de mes camarades ? » reprit-il.

Et visiblement, elle partageait son souci, puisqu'elle ouvrit les bras dans un geste de désespoir mignon.

« Qu'importe ! » hurla-t-il enfin.

Et elle devait être du même avis, car, de nouveau, elle lui tendit les lèvres.

Une communion aussi totale ne pouvant exister qu'entre deux êtres prédestinés à une passion de marque, Mazeyrat résolut de défendre la belle contre les entreprises galantes du capitaine. Il irait trouver Nicaise, lui expliquerait son amour, tenterait de l'apitoyer, et le tuerait, au besoin, pour conserver intacte la vertu précieuse de la jeune femme. Tout cela était si simple dans son esprit qu'il

se tranquillisa d'emblée et put revenir à la contemplation de la tendre captive. Plus il observait ce visage pétri d'une ombre beige sur les joues, fendu d'une lumière verte dans les yeux, frappé d'une blessure rouge à la bouche, plus il se sentait devenir idiot. Il se retrouvait devant cette femme comme devant la figure de proue du *Saint-Bruno,* extasié et bête, humble et victorieux. Et il reconnaissait bien ce charme maladif qui le prenait aux omoplates. Comme l'autre, celle-ci ne parlait aucune langue humaine. Comme l'autre, celle-ci venait d'une contrée inconnue, tout embarrassée d'ensorcellements et de mirages. Comme l'autre, celle-ci le dominait de son seul regard. Oui, c'était bien cela, elle était une figure de proue, elle était une sirène vivante. Mais à la tête de quel navire se dressait-elle pour le fasciner ? Quel monde incertain de visages, de voiles et de câbles dormait derrière ses épaules ? Vers quel horizon cinglait-elle, hissée à l'avant d'une étrave invisible ?

« La gaillarde ! La gaillarde ! » dit Mazeyrat.

Et il était heureux et craintif, comme un enfant friand de légendes.

Il demanda :

« Quel est ton nom ? »

Elle lui répondit une longue phrase, dont il ne saisit pas le sens, mais qui le calma tout à coup, comme si on eût traîné une main fraîche sur son visage en feu. Une lassitude infinie dénouait ses muscles. Il sentit sa tête devenir lourde et rouler sur une épaule qui ne fléchit pas. Et, de nouveau, des lèvres vinrent sur ses lèvres. Et il n'y eut plus de navire, plus de erre, plus de ciel, et plus d'ombre et plus de lumière, et plus d'espace et plus de temps. Une bouche avide buvait sa vie, sa force, son intelligence, le pompait comme une sangsue, le vidait et le rejetait enfin, plus sonore et plus flottant qu'un fantôme. Quelqu'un riait très loin, dans un autre monde. Deux yeux immenses reculaient dans un vertige d'étincelles. Et des bracelets tintaient finement, comme balancés au mouvement d'une danse barbare. Une porte retomba sur ce rêve adorable, et Mazeyrat, dégrisé, se retrouva sur le pont.

Le navire fendait l'eau, doucement couché, craquant à peine de ses mâts de pin sec à la pièce d'arcasse. Les étoiles soutenaient très haut le ciel nocturne, bleu et vert, comme le bord des vagues. Les voiles étaient gonflées telles des bulles de lait, en plein vide. Et l'eau coupée faisait un murmure de bavardage liquide, de déglutition active, de lessive pressée au long de la coque de bois. Mazeyrat sentait croître son allégresse jusqu'au malaise. La présence de cette femme était plus grisante que les vins sucrés et que les eaux-de-vie parfumées. Le cœur humain était trop faible pour pouvoir supporter le sentiment qu'elle faisait naître en lui. On avait besoin de la fuir pour ne pas devenir fou d'admiration et de joie primitive.

« Je l'appellerai Leillah ! » dit Jacques.

Et il lança son nom dans la nuit, comme une écharpe.

Le son de sa voix se perdit dans la rumeur marine et il en fut mystérieusement apaisé. Mais, avec le calme, une tristesse mauvaise revenait à lui, et il baissa la tête : « Demain ! Que se passera-t-il demain, lorsque Nicaise viendra faire valoir ses droits de prise sur l'étrangère ? Saurai-je défendre ma chance devant lui ? Saurai-je le raisonner, l'intimider, l'abattre ? »

Il frissonna et contempla, devant lui, le fanal vert du *Saint-Bruno* qui dansait au-dessus des vagues. Cette lumière avait une expression arrogante et tranquille. C'était l'œil de Nicaise fixé sur sa proie. C'était son regard de chef tirant la caravelle en remorque. Il veillait, Nicaise. Il voyait, à travers le bois de la coque, le visage de celle qu'il se réservait. Il la devinait, somnolente et demi-nue, rouée au bord du rêve, comme sur une plage de ténèbres. Il savait la faute de Mazeyrat. Et, tranquillement, il jugeait l'homme et la femme, et préparait déjà sa vengeance.

La fatigue engluait les paupières de Jacques. Il lui sembla qu'un voile de vapeur traînait à fleur de

lame et s’élevait lentement vers le ciel. Les prières murmurées, Jacques se coucha sur le pont. Le fanal vert brillait toujours derrière les cordages. Mais plus loin, semblait-il, comme au cœur d’une fumée laiteuse. Mazeyrat s’endormit bientôt sur un rêve de violence et de volupté qui l’occupa jusqu’au petit jour.

CHAPITRE V

Le médaillon de saint Jean

MAZEYRAT se frotta les paupières et cria de saisissement. Il n'y avait plus de ciel, plus de mer, plus de navire. La brume étouffait la caravelle, au point qu'on ne voyait plus qu'une rondelle de pont, un tronçon de mât et une effilochure d'agrès jaillis du vide. Le monde visible se limitait à cet îlot suspendu dans l'espace. Un air blanc, opaque, salé avait rongé tout le reste. Des voix de fantômes criaient, très loin, des paroles étranges. Un clapotis moelleux montait d'une mer disparue. Un spectre traversait des épaisseurs de brouillard, gagnait en consistance à chaque pas, se gonflait de poids et de couleur, et prenait pied soudain sur le radeau solide où Mazeyrat se tenait accroupi. C'était Pioche.

« Un coup de brume, dit-il. Ça s'est passé cette nuit. J'ai fait amener la voilure ! »

Aucun miracle ne devait plus étonner le jeune homme, depuis qu'il avait goûté au charme de Leillah. L'existence ne pouvait être qu'exceptionnelle auprès de cette femme étrange et belle comme un esprit des eaux. « Et le *Saint-Bruno ?* dit Mazeyrat. – Perdu de vue. Mais le vent se lève et nous sortirons bientôt de la bouillie… »

Le brouillard ayant retardé l'arrivée redoutable de Nicaise, Mazeyrat résolut de profiter sur-le-champ d'un répit aussi providentiel et se rua vers la cabine de l'inconnue, sous le prétexte fallacieux de lui porter sa collation du matin.

Cette seconde entrevue ne fit qu'exaspérer les sentiments du jeune homme à l'égard de la captive. L'étrangère se révéla moqueuse, perverse et méchante comme une diablesse. Elle voulut voir marcher Jacques à quatre pattes, avant de lui accorder un baiser. Puis, elle lui plaça un gobelet d'eau sur la tête et le somma de l'embrasser sans renverser une goutte du liquide. Comme il se montrait maladroit, elle lui lança tout le contenu du gobelet a la figure. Ensuite, elle l'autorisa à la déshabiller et, lorsqu'elle fut nue, elle monta sur une table, leva les bras au ciel et fit signe à Mazeyrat de se prosterner devant elle. Il lui obéit, rouge, bégayant, tremblant, et elle fredonnait des airs lointains en frappant ses paumes l'une contre l'autre. Plus tard, elle descendit de son piédestal et se jeta sur une couchette en sanglotant. Il s'étendit près d'elle, et l'attira contre sa poitrine. Et elle n'était plus qu'une enfant somnolente et boudeuse, collée à son flanc, livrée à son bon plaisir. Mais, tandis qu'il la pressait, abruti d'orgueil et de joie, il sentit les griffes de l'étrangère qui se plantaient dans ses épaules, comme des lames. Il serra les dents et se pencha sur sa bouche. Elle le mordit et le repoussa si brutalement qu'il alla donner de la tête contre la cloison. Enfin, elle se rhabilla, le souffleta de ses cheveux en pirouettant, partit d'un grand éclat de rire, et lui désigna la porte :

« Quand donc seras-tu à moi ? » cria-t-il.

Elle leva trois doigts, ce qui pouvait signifier qu'elle demandait trois heures, ou trois jours, ou trois mois de réflexion. Mazeyrat résolut de revenir dans trois heures. Mais un scrupule le retint :

« D'une minute à l'autre, le capitaine Nicaise frappera à ta porte ! » dit-il.

Elle secoua le front avec un sourire doublé de mystère.

« Non ? Qu'en sais-tu ? » demanda Jacques.

Elle posa deux doigts à hauteur de son sein gauche.

Et Mazeyrat sortit en songeant qu'il était tombé amoureux d'une folle ou d'un démon très puissant.

Entre-temps, la brume s'était levée, et la mer et le ciel s'étalaient à perte de vue, comme par le passé. Mais le *Saint-Bruno* avait disparu. Les marins, atterrés, avaient beau fouiller l'horizon du regard, la main en visière, les paupières clignées, ils n'apercevaient pas la moindre voile sur le désert bleu qui s'étirait jusqu'aux lueurs usées de l'infini.

« Nous sommes perdus ! » clamait Pioche.

« Je suis sauvé ! » songeait Mazeyrat, et, le cœur faible, les genoux relâchés, il accorda une pensée de grâce à la Providence qui le débarrassait d'un rival aussi dangereux et lui réservait la possession exclusive de la jeune femme. Il dévala l'escalier quatre à quatre et frappa à la porte de la cabine. La porte s'entrouvrit sur le visage calme et beau de l'inconnue.

« Le *Saint-Bruno* a disparu ! » s'écria Mazeyrat, et il soufflait et il appuyait de l'épaule contre le battant.

Mais, de nouveau, la femme éleva trois doigts a hauteur de sa face.

« Dans trois heures ? » demanda Mazeyrat

Elle fronça les sourcils.

« Dans trois jours ? »

Elle baissa la tête.

« Pourquoi ? Pourquoi ? Je ne veux plus attendre ! »

Comme il criait très fort, elle rabattit la porte, poussa le verrou et se remit à chanter.

*

Mazeyrat n'avait pas revu l'étrangère depuis deux jours. Sa porte était condamnée. Elle refusait toute nourriture. Et on l'entendait qui chantait des airs arabes en secouant ses bracelets et en tapant dans ses paumes.

Cependant, le navire, privé de guide, se rapprochait des côtes africaines. Il faisait une chaleur flasque, humide, qui collait la bouche. Les voiles pendaient, inutiles. Les marins paraissaient atteints d'une étrange langueur. Trois d'entre eux étaient morts la veille, livides, le ventre gonflé, la langue bleue et craquée. Deux autres, couchés sur le pont, grelottaient de fièvre. Les matelots espagnols, enchaînés dans la cale, ne valaient guère mieux, car Pioche avait interdit de les nourrir. Il n'y avait, en effet, que de faibles réserves alimentaires à bord de *la Nina,* et déjà passablement pourries. L'eau mise en futailles était devenue rousse et grouillait de vers. Le biscuit, trempé, moisi, avait un goût de poisson. Et les salaisons même rendaient une odeur louche qui soulevait le cœur.

Au troisième jour, à midi, la caravelle ne comptait plus que trois hommes valides. Mazeyrat, Pioche, et un mousse de quinze ans. La manœuvre devenait dure. L'air séchait les poumons. Le soleil tapait l'eau d'aplomb et donnait dans les yeux une réverbération blanche et plate qui faisait mal. La peau brûlée s'en allait par lambeaux de la figure, des bras et des jambes.

À trois heures de l'après-midi, le mousse fut frappé de démence. Debout sur le gaillard d'avant, il riait et criait en secouant les bras comme un oiseau prêt à prendre l'essor. Puis, il se jeta par-dessus bord, et disparut comme une masse au revers d'une vague.

À cinq heures, Pioche lui-même, saisi de crampes d'estomac, se laissa tomber sur le tillac, les genoux au ventre, le dos rond, les veux poussés hors des paupières comme des billes. Et il rendit l'âme dans un hoquet.

À six heures, le dernier marin espagnol était mort.

Alors, l'étrangère parut sur le pont et appela Mazeyrat d'une voix douce. Et Mazeyrat, stupide, sentait fondre toutes ses angoisses à la seule vue de la femme qui lui parlait. Il oublia, dans un éclair, les camarades morts, le navire perdu, les nourritures mauvaises et la fin proche qui l'attendait lui-même. Il se rua, fasciné, vers l'inconnue. Et, comme elle lui souriait, il se sentit heureux.

Elle l'entraîna par la main au gaillard d'avant. Et ils s'installèrent au-dessus de l'eau, sous la garde solitaire des grands mâts aux voiles pendantes. La caravelle n'avançait plus qu'au gré paresseux des courants. Elle n'appartenait plus qu'à la mer. Et la mer jouait avec elle, la ballottait, la poussait, l'imbibait, avant de l'ingérer, fendue et démantelée, par quelque nuit d'orage à lueurs de soufre. Le silence du bateau, l'immobilité de ces corps étendus sur le pont, le clapotis musical de l'eau contre la coque, endormaient l'esprit du jeune homme jusqu'à la béatitude.

Le ciel était d'un bleu violent et plat. La mer verte était parcourue par le soc blanc de petites lames rageuses. À mi-chemin entre la caravelle et le tranchant métallique de l'horizon, il y avait un îlot de sable rose planté de trois palmiers. On le voyait avec une précision limpide malgré la distance. À un tel point qu'on l'eût cru tracé et peint sur une vitre très pure. Il paraissait absurde que ce lieu paisible pût appartenir à la même planète que le port de Dieppe, avec ses nuages plombés, son eau grasse et son estacade de bois. Il paraissait absurde que lui, Jacques Mazeyrat, se trouvât présentement sur un vaisseau perdu dans les eaux d'Afrique, en compagnie d'une femme qui ne savait pas parler le français. Il paraissait absurde d'avoir un passé, un nom, un pays, en face de cette immensité brûlée.

« Je ne suis plus rien », dit Mazeyrat.

Et, allégé, insouciant il se tourna vers l'étrangère. Posé à contre-jour, son visage paraissait taillé dans le bois et ses lèvres seules vivaient dans la face grave.

« Je te comprends, reprit Jacques. Tu as voulu te débarrasser de mes compagnons avant de m'appartenir. Tu as voulu qu'aucun souffle humain ne veille autour de notre passion. Tu as voulu que notre union soit consommée dans la pureté de l'infini, dans la solitude des temps, dans le silence de la mort… »

Elle inclina la tête en signe d'assentiment. « Tu es toute-puissante. Le sort se plie à ton caprice. Tu commandes, et l'univers obéit. » L'étrangère porta deux doigts à son front, puis à sa bouche, et ferma les yeux. Et Mazeyrat éprouva un sentiment étrange d'*éternité*. Entre le ciel et la terre en fusion, la vie s'était brusquement arrêtée. Un air artificiel, un vide spécial, entouraient ce groupe lancé hors du monde. Les êtres et les choses étaient stérilises dans l'éclairage radieux de la mort. Rien ne pouvait changer ni l'éclat du ciel, ni la couleur lucide de la mer, ni le dessin de ce palmier, ni la courbe de cette joue brune. La minute présente, les êtres présents, étaient frappés de permanence. Il n'y avait plus d'avenir. Et la joie était sereine, parce que rien ne menaçait sa durée.

Ils restèrent longtemps, assis côte à côte, le cœur saisi, le regard figé, préparés, vêtus et peints pour les siècles des siècles.

Puis, l'étrangère se tourna vers le jeune homme, et ce seul geste libéra le flux des secondes. Le ciel accueillit un nuage pointu et blanc comme un écheveau de laine couché. L'ombre devint rouge au tournant de l'île. Et on entendit crier un oiseau de mer.

Jacques s'approcha de la jeune femme, pressé et craintif tout à coup, parce qu'autour de lui le monde changeait déjà d'apparence. Mais elle l'arrêta d'un soupir et lui montra du doigt le médaillon de saint Jean qui pendait sur sa poitrine nue. Il le détacha et le déposa dans la paume longue de Leillah. Sur la peau sombre, le médaillon brillait comme une pastille de feu. Des rayons transperçaient cette chair bistre, cernaient d'un trait sanglant le dessin fuselé des phalanges. Une réverbération dorée huilait les lèvres et les paupières de la femme, comme si elle eût tenu une flamme sur ses genoux.

« Il est à toi, dit Mazeyrat, le cœur battant. Celle qui me l'a donné, tu la remplaces. »

Alors, l'inconnue se leva, dans un souple mouvement de hanches, et se pencha au-dessus de l'eau. Mazeyrat s'accouda près d'elle. En contrebas, des vaguelettes soyeuses ondulaient contre les flancs du navire. Le soleil les frappait de larges prunelles incendiées, qui s'élargissaient, éclataient et se reformaient au gré des remous. Et on distinguait, par transparence, des profondeurs glauques, cloisonnées d'ombres mauves, qui s'en allaient jusqu'aux entrailles du monde. L'étrangère regardait la mer et murmurait des syllabes mystérieuses claquées contre le palais. Tout à coup, elle ouvrit la main et le médaillon tomba dans les flots. Le jeune homme avança la tête, comme tiré par un licol. Et il vit la piécette d'or toucher l'eau, pénétrer dans l'eau. Elle descendait en tournant sur elle-même, avec lenteur, et son éclat disparaissait soudain pour reparaître à une profondeur plus épaisse. Elle n'en finissait plus de s'éteindre et de se rallumer, de mourir et de renaître au long de sa chute paresseuse. Elle n'en finissait plus de creuser dans ce gouffre une vrille de lumière liquide. Et, lorsque son dernier reflet fondit, avalé tout rond par les ténèbres, une lunule de phosphore dansait encore à la surface des flots.

« Qu'as-tu fait là ? » cria Jacques en saisissant le poignet de la femme.

Mais elle détacha de son index une bague à chaton de pierre noire et la lui passa au doigt en souriant.

Ce fut le dernier sursaut de révolte de Mazeyrat. Une fatigue bienheureuse l'engourdissait. Et, comme l'inconnue lui tendait les bras, il l'enlaça en hurlant dans une langue qui n'était plus la sienne.

*

Le lendemain matin, lorsque Jacques se réveilla dans la cabine parfumée d'ambre et de musc, l'inconnue avait disparu. Il la chercha du pont aux cales du navire sans trouver sa trace. Seule demeurait une écharpe rouge, accrochée au loquet de la porte. Et, à son doigt, le chaton de la bague brillait comme une goutte de sang noir. Le chagrin saisit Mazeyrat à la gorge et il se coucha sur le pont de la caravelle, face au soleil, pour mourir dévoré d'air pur et de rayons.

CHAPITRE VI

La chiourme

CE fut une galère royale qui recueillit Jacques Mazeyrat, décharné par la faim, rongé par la fièvre, à demi fou de solitude et de mélancolie. Le chirurgien du bord le soigna avec vigilance et parvint à le guérir, malgré ses protestations. Puis, l'écrivain du bord l'interrogea sur ses origines. Et, comme il prétendait avoir voyagé sur une caravelle d'Espagne avec une sorcière à tunique rouge et à bouche de feu, il fut décidé qu'on en ferait un galérien volontaire, c'est-à-dire qu'il serait enchaîné comme ses compagnons, mais aurait le droit de porter la moustache. Et Jacques se laissa faire, parce qu'il n'y avait plus dans son cœur qu'une indifférence mortelle. Un barbier de fortune lui rasa le crâne avec un éclat de verre. Un comité hargneux lui donna une chemise et un caleçon de toile bise. Et un galérien efflanqué, spécialement remarquable pour sa bonne conduite, lui inculqua les premiers préceptes de l'art. L'exercice de la vogue se faisait au coup de sifflet et comportait dix-huit temps strictement observés par le personnel navigant. Quand Mazeyrat sut se lever, retirer son bonnet, sa chemise, en secouer les poux, s'asseoir sur le banc, mettre le pied sur la pédague, empoigner la rame, plonger la rame dans l'eau, la dresser et la fourneler à la commande, il fut sacré galérien actif.

La galère s'appelait *la Vénus*, et comptait vingt-cinq bancs de rameurs. Entre les bancs, étaient la banquette, la pédague et la contre-pédague, nécessaires à la manœuvre puissante des avirons. Une allée était ménagée dans l'axe du vaisseau pour la circulation redoutable du comité. Et, à l'arrière, après le dernier banc et l'espale de six pieds qui formait antichambre, s'élevait la poupe glorieuse, drapée d'étoffes vertes et rouges qui claquaient au vent. Les officiers y demeuraient sur de beaux fauteuils à coussins de cuir. Et on les entendait rire et crier aux heures de la pause.

Comme Jacques Mazeyrat paraissait intelligent et musclé, on lui réserva l'extrémité intérieure du troisième aviron et il apprit qu'il avait désormais le titre de « vogue-avant ». Son voisin était un Français, nommé Boudache, qui avait égorgé sa femme, un soir de tristesse, et qui le regrettait encore après cinq ans de peine. Boudache avait une figure élastique, au nez absent, à la bouche tirée en estafilade, et aux yeux gonflés, transparents, comme des bulles d'eau saumâtre. Une femme ayant été la cause de son infortune, il appréciait les récits vagues et voluptueux de Mazeyrat, le consolait de son mieux et le priait de le traiter en ami d'enfance.

La vie de la chiourme était dure et lente. Le comité et les sous-comites repéraient vite le rameur fatigué et le frappaient à coups de fouet jusqu'à ce qu'il reprît le rythme de la vogue. Les lanières sifflaient, s'abattaient sur les dos labourés de plaies violettes. De temps en temps, on fourrait un morceau de pain trempé de vin dans la bouche d'un galérien hors d'haleine. Si, malgré ce double encouragement, l'esclave demeurait dolent, on le cinglait jusqu'à ce que mort s'ensuivît, et on le jetait par-dessus bord, pour l'exemple. Au reste, les esclaves risquaient la mort de toutes les manières. Qu'un aviron perdît sa cadence, échappât de son armement épuisé, se cabrât entraîné par la mer, il allait crever la bancarde voisine et défonçait les crânes comme des pastèques. Qu'on commandât la manœuvre à voile, et les hommes, accrochés aux antennes, giflés par le battement de la toile, perdaient brusquement l'équilibre et basculaient à la mer ou sur le dos de leurs compagnons.

« C'est de la grande perte, disait Boudache. Car nous valons cinq cents livres pièce. Tu peux en être fier, ras-de-tête !

– À ce prix-là, je me demande ce que vaut un officier ! » soupirait Mazeyrat.

Mais ce n'étaient pas les accidents, ni les corrections qui décimaient le plus sournoisement la chiourme. Le forçat était à peine nourri. Un bon rameur devait être maigre, car le moindre bourrelet de graisse gênait ses mouvements. Boudache tirait un juste orgueil de sa carcasse nerveuse :

« Rien à revendre, disait-il. Le chirurgien du bord peut apprendre sur moi les os détaillés du squelette. Mais c'est plutôt le comité qui regarde de près notre anatomie. Et, comme il a de mauvais yeux, il se penche un peu trop sur nous, le tirelupin ! »

On s'appliquait à consumer les « humeurs superflues » des rameurs en leur imposant une ration de trente onces de biscuits et d'une soupe de fève clairette parfumée à l'huile. Cette soupe même était d'ailleurs bien souvent supprimée, et il fallait recourir à la bienveillance du tavernier, qui vendait à un prix d'enfer des vivres moisis et des alcools à retourner les entrailles. Rôti de soleil, trempé de pluie, le derrière saignant à force de retomber sur son banc à chaque manœuvre de la rame, le galérien n'avait pas le droit de parler pendant la course. Il était rivé à sa place et les immondices s'accumulaient sous lui jusqu'à ce qu'une lame bienveillante vînt les balayer. Aussi les officiers n'avaient-ils d'autre ressource, pour lutter contre la pestilence, que de se bourrer le nez d'un tabac piquant et de se parfumer au musc comme des filles.

Jacques Mazeyrat supportait mal la discipline du bord, et, dès le deuxième jour, il reçut vingt cinglages sur le dos et les côtes.

« Je vais graisser mon fouet ! » hurlait le comité.

« Ne tire pas sur la rame, chuchotait Boudache à son compagnon. Fais semblant de donner l'effort, et rejette bien la tête en te renversant. Je ferai le vrai travail à ta place, et le comité n'y verra rien. »

Et Mazeyrat lui obéit, car il était vraiment à bout de forces. Il lui semblait, tout à coup, être descendu dans un mauvais rêve. Devant lui, s'étendaient les vagues successives des dos nus, râpés de soleil, déchirés de blessures saignantes, surmontés de gros crânes bleus. Et les dos se courbaient, exhibaient des omoplates pointues et se relevaient dans un halètement horrible. Il n'y avait plus qu'un vertige de gestes nus, d'odeurs mauvaises, de coups de sifflets, de craquements de rames et de clapotements sinistres, sous un ciel bleu, menaçant de pureté et d'indifférence. Un, – debout sur la contre-pédague. Deux, – la pale dans l'eau. Trois, – la chute assise sur le banc. Le man-tenon brûlait la paume des mains. Les fesses éclataient de douleur à chaque retombée sur la planche. Les épaules devenaient énormes de lassitude. Et, dans la tête secouée, explosaient des myriades d'étoiles et d'aigrettes de feu. Un, deux, trois. Un, deux, trois… On eût dit une seule bête, à pattes innombrables, qui se mouvait par reptation sur la mer calme. Un, deux, trois. Un, deux, trois. La vie n'était plus qu'une cadence. La vie n était plus qu'un geste. La vie n'existait plus.

« Tu t'y mets ? grogna Boudache.

– J'y laisserai ce qui me reste de forces, geignit Mazeyrat.

– Il ne faut pas réfléchir à la vogue. Il faut travailler comme une bête et penser à tout ce qu'on a perdu. Ça distrait et ça repose. D'ici une heure, on ira par quartiers et nous pourrons souffler un peu.

– Silence ! » hurla le comité.

Et le fouet cingla les deux hommes d'un même coup. Mazeyrat frémit de douleur et des armes coulèrent sur ses joues. Il songeait à Dieppe, à l'échoppe obscure où Véronique venait le chercher parfois. Pourquoi l'avait-il quittée ? Que n'avait-il résisté au sortilège de la figure de proue ? Que n'avait-il repoussé le visage offert de Leillah ? Que n'avait-il conservé le médaillon d'or à l'image de saint Jean ? Jadis encore, ce médaillon le reliait mystérieusement à la terre de France. Entre lui et les mains douces de Véronique, il y avait ce fil impondérable, ce lien secret, dévidé au-dessus des mers et

qui bravait les tempêtes. À présent, le médaillon dormait sur un fond de coquillages hideux, dans l'ombre verte des bas-fonds, visitée par les monstres marins aux nageoires échevelées.

Et lui, comme un chien qui a brisé son attache, il rôdait par le monde, perdu, galeux, affamé et réservé à toutes les malchances.

« Ah ! Si j'avais su, si j'avais pu prévoir ! » chuchota-t-il en baissant la tête.

Et le comité, qui ne le quittait pas des yeux, se remit à le frapper avec rage. Tandis que les coups pleuvaient sur son dos, Jacques imaginait l'église où Véronique venait prier pour lui. À genoux devant saint Jean, dont il avait vendu l'effigie pour un baiser, elle suppliait la statue de pierre grise de lui ramener son fiancé perdu. Et si précise était cette évocation, que Jacques, à travers ses larmes, voyait les vitraux de la vieille chapelle, et le profil de Véronique, tout proche, et les pieds de saint Jean qu'elle embrassait en murmurant des prières. Jacques allait l'appeler. Elle allait l'entendre, se retourner, venir à lui en glissant sur les dalles, et le mauvais rêve s'effondrerait dans la douceur de leurs retrouvailles.

« Véronique, Véronique…

– Tais-toi ! » grogna une voix râpeuse.

C'était Boudache qui le sermonnait. Les lanières de cuir giflaient sauvagement le dos de Jacques et son cou et ses joues. Il ferma les yeux et s'affala sur la pédague, tandis qu'une grande clameur explosait à ses oreilles.

Lorsqu'il revint à lui, le soir était descendu. Les galériens ronflaient, serrés les uns contre les autres, entre leurs bancs. Le ciel était clair, semé d'étoiles. Et un vent léger apportait l'odeur musquée des forêts d'Afrique.

« La terre ? Quand verrai-je la terre ? » murmura Jacques.

Et il se rendormit, la tête appuyée sur le ventre de Boudache et les pieds glissés sous les aisselles d'un nègre géant.

CHAPITRE VII

Terra incognita

APRÈS une semaine de vogue, Jacques Mazeyrat comprit qu'il finirait ses jours cramponné à la rame, et résolut de se tuer pour abréger les souffrances et l'ennui de son état. Il confia son projet à Boudache qui le gronda en termes véhéments et lui conseilla d'espérer le retour de la chance, car l'homme n'est qu'un caillou dans les doigts de Dieu. Lui-même attendait sa libération depuis cinq ans, et demeurait bien résolu à l'attendre dix ans encore, s'il le fallait, puisqu'il avait confiance dans la justice divine et encore plus dans les ressources de son imagination.

« Tu verras, à force de passer, les jours finiront bien par se lasser de nous être néfastes », disait-il.

Et sans doute était-il quelque peu sorcier sans le savoir, car, au huitième jour de navigation, le capitaine de *la Vénus*, apercevant un navire à deux lieues de distance, cria très fort qu'il s'agissait d'un portugais et qu'il fallait, séance tenante, le mettre en pièces, pour la plus grande gloire du roi et du cardinal bien aimés. L'entreprise était raisonnable, car le vaisseau Semblait pauvrement armé et dépourvu d'escorte. Voiles serrées, antennes apiquées, *la Vénus* se préparait à la lutte. On monta les armes sur le pont. Les pavois des rambardes et ceux d'en abord furent garnis de prélarts de toiles et de couvertures. Trois parapets de repli furent élevés en travers du bâtiment. La grosse bouche à feu, ou coursier, de trente-six livres de balles, fut traînée à la proue et fixée entre deux bâtardes de huit et deux moyennes de six.

Enfin, les galériens volontaires et quelques vieux esclaves de confiance furent déferrés.

Aux autres, on bâillonna la bouche avec un *tap* de drap humide, afin d'étouffer leurs clameurs d'effroi pendant la lutte.

Boudache et Mazeyrat étaient du nombre des rameurs libérés. Ils reçurent chacun une épée à deux mains, et on leur recommanda le courage, sous peine de mort.

« L'occasion semble bonne », chuchota Boudache.

Elle le fut en effet. La galère, filant à bonne cadence, se rapprochait de la frégate, et les galériens libérés faisaient la chamade, qui est une huée gutturale pour épouvanter l'ennemi. Mais la frégate vira de bord, esquiva l'abordage et jeta ses grappins, accrochant la galère à ses flancs armés.

Et, soudain, les canons ennemis tonnèrent. Les forçats enchaînés se couchèrent dans les bancs. Lorsque la fumée se dissipa, les rameurs étaient hachés à mitraille, déchiquetés, sanglants, à ne plus reconnaître leur face.

Alors, le capitaine de *la Vénus* commanda l'abordage, et soldats et galériens rescapés s'élancèrent à l'assaut des rambardes. La terre était proche. La cohue du combat propice aux évasions. Boudache et Mazeyrat sautèrent à l'eau et nagèrent vigoureusement vers la côte.

Ils travaillèrent des bras et des jambes, trois heures d'affilée, et arrivèrent, épuisés, dans une crique de sable fin entourée de rochers rouges. Là, ils prirent pied sur la plage et s'embrassèrent en pleurant de joie. Puis, ils s'inquiétèrent de l'issue du combat qu'ils avaient refusé. Et, en tournant la tête, ils virent la galère, ballottée comme une coquille vide, démantelée, fumante, et la frégate portugaise qui

s’éloignait toutes voiles dehors.

« Sauvés ! » cria Boudache.

Jacques se signa à douze reprises et les deux compagnons, rompus de lassitude et d’allégresse, se laissèrent tomber sur le sol et s’endormirent, bercés par la rumeur moelleuse de l’océan.

Ils dormirent toute une journée, toute une nuit, et, à leur réveil, ils comprirent que le ciel avait travaillé pour eux. Pendant leur sommeil, les courants avaient poussé vers la côte les épaves déchiquetées de *la Vénus*. Un fort morceau de la poupe s’était échoué sur un banc de sable, à quelques brasses des rochers. Ils allèrent le reconnaître à la nage et purent constater que les coffres des officiers étaient encore en place, scellés au pont, dans la chambre de poupe aux tentures arrachées. Des taches de sang souillaient les planches. Boudache et Mazeyrat découvrirent les cadavres de deux galériens, effondrés en travers de l’espale, et le corps du chirurgien, dont une décharge de pistolet avait emporté le nez et les lèvres. Quant aux coffres, ils contenaient des dentelles de la verroterie, des fioles de rhum et un jam bon de Francfort. Il fallut plusieurs voyages pour ramener à terre ces richesses diverses.

Boudache et Mazeyrat rapportèrent aussi le tendelet de la galère, qu’ils étirèrent entre quatre piquets pour s’en faire un auvent contre les ardeurs du soleil, et quelques caisses vides qui complétèrent l’ameublement de leur refuge. Après quoi, ils s’attaquèrent au jambon et au rhum avec une voracité muette.

Une fois rassasiés, ils s’intéressèrent au paysage qui les entourait. Derrière la plage, commençait une forêt de palmiers géants à longues feuilles vernies et de hêtres étouffés de lianes et de fougères. Cette forêt semblait être sans fin. Il venait d’elle une sorte de lueur végétale, comme si toutes les plantes compressées eussent pulvérisé un suc verdâtre dans l’air chaud du matin. Les deux compagnons s’avancèrent vers la lisière du bois, qui était faite de petits buissons gris et violemment parfumés. Une bande de singes, effrayée par leur approche, bondit dans les arbres en piaillant. Un grand oiseau, aux ailes souples et roses comme des pièces de soie, s’éleva dans l’air et disparut à lents battements rythmés.

« Quel morceau de roi ! Si j’avais une fronde ! grommela Boudache.

– Le jambon de Francfort ne te suffit pas ? »

Boudache eut un sourire plissé qui lui remonta le menton jusqu’aux narines :

« Gamin ! dit-il. Te figures-tu que nous soyons ici pour quelques jours ? Dis-toi bien que nous finirons notre vie sur cette plage, devant ces palmiers, parmi ces singes… et que nous deviendrons velus et criards comme eux, peut-être, à force de les fréquenter !

– Il passera bien quelque navire…

– Oui, quelque galère qui nous embarquerait de bon cœur. Mais je préfère devenir babouin que de me retrouver sur les bancs de la chiourme et le dos offert aux caresses joyeuses du comité.

– Tu as raison, dit Jacques. Pourtant, je ne veux pas croire que je ne reverrai jamais a France, Dieppe, Véronique… »

Et il se mit à pleurer. Boudache, qui ne savait comment le consoler, lui donna de grandes bourrades dans les côtes :

« Arrête ! Arrête donc, bon Dieu ! Ou je t’assomme. Tant de chagrin pour une femme, c’est offenser la nature ! Après tout, la terre ou nous sommes est habitée, sans doute. Et, comme le Seigneur a malencontreusement semé des femmes à la surface du monde entier, tu trouveras bien ici quelque noire beauté qui saura te distraire aussi bien qu’une fille de France !

– Une négresse ?

– Toutes les femmes sont des négresses quand il fait nuit. Et comme c'est la nuit que les femmes nous sont nécessaires…

– Ah ! Boudache, que tu parles donc légèrement de l'amour !

– Si j'en parle légèrement, c'est que j'en connais le poids, depuis des années. Entre les chaînes de l'amour et les chaînes des galères j'ai choisi les secondes. J'avais mes raisons. Vive la vie, Mazeyrat ! Nous avons découvert une île, car j'ai l'impression que nous sommes sur une île, et nous allons, séance tenante, la baptiser.

– Je l'appellerai Véronique.

– Allons, bon ! L'île Véronique ! L'île Véronique ! Pourquoi pas ? On inscrira le nom sur le tendelet, et nous boirons une rasade de rhum à notre découverte.

– Laisse-moi t'embrasser, Boudache, dit Mazeyrat. Tu es un brave homme. Et, sans toi, je sais bien que je me serais tué !

– Mourir quand il fait si beau ! cria Boudache. Mais tu es plus bête qu'un janissaire. Entrons dans cette forêt. Et, dès ce soir, nous aurons chacun trois épouses au visage luisant comme une flaque de goudron et aux manières honnêtes. Et, dans neuf mois, il y aura six galopins noirs et crochus qui se pendront à nos jambes. Et, dans dix ans, nous serons les chefs d'une grande tribu. »

Mazeyrat, gagné par l'allégresse de son camarade, partit d'un éclat de rire jovial et les deux hommes entrèrent de plein front dans les broussailles.

Il faisait une chaleur humide, pesante, qui fatiguait leurs épaules. La terre molle enfonçait sous leurs pieds, à chaque pas, avec un clappement de langue. Les troncs étaient si rapprochés qu'il fallait se faufiler entre eux, au risque de se raboter les hanches à leur écorce squameuse. Des lianes velues descendaient en boucles jusqu'à frôler les visages. Des mouches vibraient en vapeur à la hauteur des genoux. On entendait filer des bêtes invisibles dans l'épaisseur pourrissante des feuilles. Et l'air était lourd d'une odeur de végétation putride, de vase vivante, et de pulpe de fruits explosée.

« Je ne pense pas que des êtres humains, fussent-ils nègres, puissent habiter là-dedans ! dit Mazeyrat.

– Ces mêmes nègres ne parleraient pas autrement que toi en débarquant à Dieppe !

– Ne seraient-ils pas cannibales ?

– On verra bien.

– On m'a conté, sur le *Saint-Bruno,* l'histoire d'un marin qui s'était laissé saisir et manger par des sauvages.

– Il a eu tort. En matière de cannibalisme, il faut toujours prendre les devants ! »

Devisant en riant, les deux compères arrivèrent au bord d'une source qui chantait à même le sol. Boudache, qui avait chaud, se coucha sur le ventre et but une gorgée d'eau à parfum de silex et de feuille verte.

« Tu ne devrais pas boire cette eau, lui dit Jacques.

– J'avoue que j'aurais préféré du rhum, dit Boudache. Mais j'ai laissé la fiole sur la plage. Et le chemin est long qu'il nous reste encore à parcourir. »

L'ombre des arbres devenait plus épaisse et un vent léger craquait dans les branches. Boudache et Mazeyrat se hâtèrent de revenir sur leurs pas. En route, Boudache se plaignit de faiblesse et trébucha deux fois sur des racines. Il suait à grosses gouttes sales et haletait, les poings à la poitrine et les yeux ronds.

« Qu’as-tu ? lui demandait Mazeyrat.

– Je suis fatigué, sans doute. Et puis, cette eau glacée me coupe les entrailles… »

Lorsqu’ils parvinrent à la plage, Boudache s’effondra de tout son long sur le sol et se mit à geindre en griffant le sable à pleins doigts. Jacques, affolé, lui souffla dans la bouche et lui versa de fortes rasades de rhum entre les dents. Mais l’autre continuait de râler plaintivement et de labourer la terre avec ses ongles. Comme le soir tombait, ses douleurs se calmèrent. Il se leva, se traîna jusqu’à la tente et réclama du jambon. Jacques le plaisanta sur sa goinfrerie énorme et se dirigea vers le garde-manger qui était disposé dans un abri de roches et de planches. Lorsque Mazeyrat revint en brandissant à bout de bras le jambon de Francfort, il vit Boudache, étendu sur le dos, la face blanche et dure comme une pierre et les veux fixes.

« Boudache ! » cria-t-il.

Mais Boudache ne répondait pas, ne bougeait pas. Mazeyrat s’accroupit devant lui, déchira sa chemise et colla l’oreille à sa poitrine velue. Le cœur ne battait plus. Boudache avait cessé de vivre.

CHAPITRE VIII

Les nègres

MAZEYRAT se consolait mal de la perte de son ami. Il rôdait, solitaire, le long de la plage, et jetait des pierres dans l'eau, comme pour exaspérer cette mer somnolente et la provoquer en combat singulier. Ou bien, il escaladait les roches rouges et s'asseyait au sommet des brisants, face à l'horizon de lumière plate. Et il songeait à tous les êtres qu'il avait connus et qui s'étaient détachés de lui, un à un, saisis par la mort ou par l'absence. Véronique, Nicaise, Leillah, Boudache… L'un après l'autre, ces visages tombaient dans le néant. Et c'était comme s'il eût perdu des écorces successives de lui-même, comme si le sort l'eût dévêtu de tous ses oripeaux humains, de toutes ses affections et de toutes ses haines terrestres, pour le livrer, saignant et nu, comme un jeune arbre écorché, à la caresse des soleils et des brises. Il était ce jeune arbre, isolé, immobile, scalpé à vif, et qui séchait au vent du large, en attendant de s'abattre et de pourrir, oublié, sur une terre de feu. Il avait l'attitude maudite, la chair blessée, les racines implacables de ce jeune arbre. Il était consolidé, implanté au bout de son destin. Il n'y avait pas un geste qui pût le sauver de lui-même, pas une parole qui pût exprimer autre chose que lui-même, pas un espoir qui ne vînt de lui-même. Il n'appartenait plus au monde que par la durée. Ah ! Le passage des jours sur son visage, avec l'ennui de leurs ciels bleus, de leurs rayons exacts, et de leurs vagues répétées ! Ah ! Les repas, et les sommeils, et les réveils dans l'univers immuable. Ce bandeau de couleurs vives sur ses yeux ! Ce bouchon d'odeurs végétales à ses narines ! Ce tampon de rumeurs océanes dans ses oreilles ! Quand lui arrachera-t-on cette muselière, pour qu'il bascule enfin dans les sonorités et les lumières de la mort, pour qu'il accueille, dans le tressaillement de tous ses sens débridés, la détonation et l'éblouissement d'un autre monde ? Il espère la mort, et, cependant, il n'ose encore l'appeler sur lui dans ses prières. Il n'est pas prêt à la recevoir. Il n'est pas tel qu'il souhaiterait l'être pour se dresser à l'appel de son nom. À mesure que les jours défilent, une gêne honteuse le presse et le décourage. Il ne peut détacher sa pensée de ce médaillon perdu au fond des flots. Il le revoit, disparaissant à lentes étincelles dans l'eau verte. Et, mystérieusement, il se sent divisé par la chute de cette pièce d'or. Elle faisait partie de lui. Il n'existe plus tout à fait depuis qu'il l'a donnée. Inexplicablement, c'est tout son passé qu'il refuse en la refusant. Si elle revenait sur sa poitrine, si elle appliquait à nouveau sur sa chair le sceau brillant de son image, si elle le rejoignait et se remettait à vivre contre lui, alors, complété, heureux, définitif, il implorerait Dieu de le reprendre.

Souvent cette idée le visitait, et il la chassait et la rattrapait et s'en amusait et s'en attristait jusqu'aux larmes. Il se voyait, ramant vers l'île rose, retrouvant l'endroit précis où il avait perdu sa médaille, plongeant dans l'eau, traversant un abîme ébloui de méduses lumineuses, et remontant à la surface, la piécette d'or tenue entre les mains. Et il l'accrochait à son cou, et c'était comme s'il eût découvert une clef précieuse, et que les serrures de son cœur s'ouvraient une à une vers le ciel, et qu'il était plein de ciel, plein de force et d'espace, allègre et léger ; et son nom resplendissait sur sa tête comme une couronne, et son passé l'habillait d'un manteau de couleurs joyeuses, et Dieu le remarquait et l'appelait à lui sur les pentes vaporeuses et droites du soleil. Et il entrait dans l'éternité de la joie et du pardon.

Hélas ! L'île était à huit jours de rames et Jacques n'avait pas de barque pour courir à sa recherche. Toute une nuit se passa en réflexions désolées et en prières.

Au petit jour, un vacarme étrange le tira de sa rêverie. La rumeur se précisait rapidement, et on distinguait des cris poussés à pleine gorge et le fracas de tambours voilés. Jacques Mazeyrat sauta, de pierre en pierre, jusqu'à gagner un promontoire qui lui permît de découvrir toute la courbe des récifs. Et il vit, sur un écueil qui s'avançait très loin dans les vagues, une foule de nègres hurleurs,, coiffés de plumes et peinturlurés de blanc et de rouge comme des diables. Des embarcations longues et minces étaient amarrées en éventail dans une crique voisine. Et le nègre qui les gardait chantait et gambadait comme les autres.

Jacques s'avança vers les sauvages, les bras ouverts, pour montrer qu'il était désarmé et animé de sentiments paisibles. Dès qu'ils l'aperçurent, les indigènes se figèrent dans une pose noble, les jambes écartées et les piques levées vers le ciel. Un grand gaillard à la peau noire et à la barbe grise, crépue, vint au-devant de Mazeyrat. Il avait des colliers de molaires sur a poitrine et un tortillon de paille lui serrait es reins.

« Je suis un naufragé de nationalité française, et je ne vous veux pas de mal », lui *lit* Jacques.

L'homme glapit quelques syllabes incompréhensibles et souleva une de ses paupières entre deux doigts. Jacques imita son geste, à tout hasard. Et sans doute fut-il bien inspiré, car, aussitôt, toute la tribu se mit à danser et à rire en se donnant des claques sur les cuisses et des gifles sur la joue. Encouragé par ce succès, Jacques se joignit à la cérémonie. Ce fut du délire. Le chef tournait autour de Jacques et lui chatouillait les oreilles et les mollets avec sa barbe, en criant sur un ton de fausset des paroles pointues. Les guerriers lui lançaient de petites pierres sur la tête. Et un sorcier, hideux et maigre, vint frotter son nez contre le nez du jeune homme. L'alliance étant ainsi publiquement consommée, on tendit à Jacques une écuelle pleine d'un liquide rouge où nageaient des insectes, et il le but d'un trait, tandis que les musiciens tapaient à coups de poing sur des caisses de bois et heurtaient l'une contre l'autre des palettes d'ivoire.

Plus tard, le chef prit Jacques par le bras et l'installa près de lui sur une roche qui surplombait la mer d'une hauteur vertigineuse. Et tous les nègres, l'un après l'autre, retiraient leurs coiffes de plumes et se jetaient à l'eau, pour distraire leur maître ou pour accomplir un rite mystérieux. Jacques les voyait basculer d'une masse dans le vide, tomber en flammèche noire vers les vagues ouvertes, disparaître dans un crachement d'écume, et revenir à la surface, un galet blanc à la main. Certains parvenaient même à ramener un poisson entre leurs doigts crispés. Alors, le chef leur faisait un grand sourire, et ils dévoraient leur prise à belles dents.

Jacques admirait ces prouesses multipliées et songeait au médaillon de saint Jean qui dormait au fond de la mer. L'occasion qui se présentait de le retrouver était unique. Tremblant d'espoir, le jeune homme s'adressa au chef pour lui expliquer son désir. Il lui proposa de lui laisser le jambon de Francfort, le rhum et la verroterie qu'il avait sauvés de *la Vénus,* à condition qu'on lui confiât une embarcation montée de rameurs solides et de plongeurs audacieux. Le marché était honnête, mais la discussion ne pouvait en être que laborieuse. Mazeyrat dut amener le chef sur la plage et lui dessiner sur le sable les objets et les hommes dont il avait besoin, et l'île à trois palmiers qu'il souhaitait atteindre. Le chef fut ébloui par les richesses de Mazeyrat. Il prenait les colliers de verre et se les accrochait au cou en roulant des prunelles jaunes, flairait le jambon et se frottait le ventre en rond, humait la fiole de rhum et remuait des babines de cheval.

Vers la fin de la journée, Jacques, épuisé à force de gesticuler, de brailler et de dessiner sur le sable, sentit que le vieillard commençait à comprendre ce qu'on attendait de lui.

« Houka ! dit l'homme, avec une voix de tonnerre.

– Houka ! » répéta Jacques, en faisant la révérence.

Alors, le chef convoqua les hommes de la tribu, leur parla longuement et planta sur le crâne de

Mazeyrat un chapeau de plumes qui était le signe de la maîtrise.

Le soir même, quatre pirogues, commandées par Jacques Mazeyrat, appareillaient vers l’île rose. Et le chef, installé sur la plage, tétait la fiole de rhum et grignotait le jambon, avec de petits cris de nourrisson chatouillé.

CHAPITRE IX

L'île rose

Au dixième jour de voyage, l'île rose apparut à l'horizon, et les nègres la saluèrent de longues clameurs exténuées. Le soir tombait lorsque les embarcations parvinrent à une lieue de la terre. Sur l'eau assombrie se balançait un palet de lumière verte. La lueur du médaillon n'avait pas dérivé au gré des courants. Elle était là. Et la piécette d'or gisait sous cette clarté, à des milliers de coudées, respirait du tond de l'océan par cette petite bouche clapotante, regardait par ce petit œil noyé, appelait à elle ces hommes noirs, debout sur leur esquif, et cet autre, au visage blanc, qui balbutiait des prières et se signait en pleurant de joie. Fasciné, ivre, radieux, Jacques Mazeyrat contemplait le reflet minuscule, s'en fatiguait les prunelles, s'en emplissait l'âme jusqu'à la stupeur. Mais les nègres refusaient de plonger la nuit, et il fallut attendre le petit jour avant de commencer les recherches.

Et l'aube vint, fraîche et mauve, avec le premier souffle du vent. L'eau était transparente, idéale, absente, au point que l'esquif semblait suspendu en plein air, au-dessus d'un paysage étrange de pierres poreuses, d'algues vivantes, de bulles perlées et de sable bleu. La profondeur liquide donnait le vertige. Parfois, un gros poisson à nageoires de nacre traversait l'espace d'ombre pure et disparaissait dans un abîme arborescent, spongieux, tentaculaire, d'où montaient des filets de salive d'argent. Mais on ne distinguait pas la médaille, dont le rayonnement seul demeurait à la surface des flots.

Le premier nègre se dressa, nu, au bord de l'embarcation. Il était grand et mince, avec des épaules larges, des hanches plates et de longues jambes de muscles et de nerfs. Sombre et dure, sa silhouette tranchante était comme un couteau sur le ciel ébloui du matin, immobile, à contre-jour, il paraissait attendre heure de l'incantation. Et, tout à coup, il sauta, et l'écume gicla au visage de Jacques. Et il vit le nageur renversé, avec la plante ose de ses pieds unis, et tout le corps effilé vers l'abîme, et la vitesse fuyant en frissons d'émeraude le long de ses flancs noirs. Il descendait, il coulait vers le gouffre, et ses mains écartaient les rideaux des bas-fonds, les draperies limpides du mystère, les voiles élastiques de ce théâtre noyé, et ses reins se tordaient, se tendaient, et ses jambes refusaient l'appel de l'air libre, et bientôt il ne resta plus de lui qu'une ombre glauque parmi les ombres glauques, puis il s'évanouit tout à fait et ce fut l'attente. Jacques sentait battre son cœur et mourir son souffle, comme s'il eût suivi le nègre dans sa plongée. Le silence était interminable. Mais, brusquement, un éclair frémit aux profondeurs les plus secrètes de la mer. Et voici : de seconde en seconde, la mer recréait un homme, lui rendait tête, bras et jambes, et le hissait à la surface, et le donnait au soleil dans un éclaboussement glorieux. Le visage du nègre surgit au-dessus des Ilots, et il s'agrippa des deux mains au rebord de la barque. Le sang coulait de sa bouche et de ses oreilles. Ses yeux étaient rouges. Il haletait de toute la face, à en cracher la langue.

« Le médaillon ? » demanda Jacques.

Mais le nègre ouvrit ses mains qui étaient vides. Comme on le tirait dans la pirogue, un de ses compagnons plongea à son tour. Et, de nouveau, ce fut la descente piquée en pleines ténèbres, et la dissolution du corps dans l'eau verte, et le retour exténué, et les mains vides. Et un troisième plongeur succéda au second, et un quatrième au troisième. Et le soir vint sans qu'on eût retrouvé la pièce d'or perdue au fond de l'eau. Jacques Mazeyrat se désolait, menaçait les nègres des poings et de la voix, les implorait, leur promettait fortune et honneurs, et, de nouveau, s'emportait jusqu'à les maudire. Les

nègres se consultèrent en sourdine. Puis, comme Mazeyrat poursuivait son tapage, ils se saisirent de lui, le ligotèrent ferme et l'étendirent au creux de leur pirogue. L'affaire réglée, ils sautèrent à l'eau et s'embarquèrent sur les trois esquifs restés à l'écart.

Jacques demeura seul dans sa nacelle d'écorce. Il entendit les trois barques qui s'éloignaient dans un vacarme de chants barbares et de tambourins. Le silence se coucha entre le ciel et la mer. Le soir accueillit un fouillis gelé de petites étoiles. La lune jeta aux flots son miroitement d'écaillés grouillantes. Et la petite île fut comme un oiseau bleu endormi.

Cependant, un courant léger poussait la barque vers la côte. Jacques, se soulevant à demi, tenta d'user ses liens contre les arêtes intérieures de la coque. Au bout de deux heures, il parvint à se dégager. Alors, il abandonna la pirogue et nagea nerveusement jusqu'à la plage. Il nageait dans un rayon de lune, et c'était de l'argent bouillant, de l'or liquide, qui clapotait autour de lui et lui coulait entre les doigts et lui sautait au visage. On eût dit des milliers de médaillons de saint Jean, livrés au jeu de ses bras et de ses jambes.

Les pieds de Mazeyrat touchèrent enfin le fond de sable doux. Il se redressa, trempa une dernière fois sa main dans l'eau froide et poussa un grand cri. Entre ses doigts, il sentait une pièce minuscule et dure, l'effigie même de saint Jean. D'où venait-elle ? Pourquoi l'avait-il trouvée sans effort, dans ce rayon de lune, alors qu'elle gisait naguère au creux de l'océan et que les plongeurs les plus habiles n'avaient pas su la cueillir dans son repaire de sables et de madrépores ? Ces mains noires et païennes étaient-elles indignes de la prendre ? Etait-il indispensable que ce fût lui qui repêchât cette relique ? Fallait-il voir dans ce geste l'annonce d'une aide divine, d'un pardon miraculeux ? Quel cri de grâce devait-il pousser vers Celui qui le relevait ainsi de sa déchéance ?

« Seigneur ! Seigneur ! gémit Mazeyrat, je connais votre miséricorde et je suis prêt à suivre toutes vos volontés ! »

Comme il tombait à genoux, une voix grave le frappa au cœur :

« Qui donc es-tu, étranger, pour rompre ainsi notre silence ? »

Jacques, assommé de stupeur, leva les yeux : un homme était devant lui. Un homme grand, large d'épaules, au visage calme et beau, aux prunelles de lumière vivante. Une étoffe sombre le drapait de la tête aux pieds. Et le ciel semblait s'incurver en niche d'azur derrière sa haute silhouette.

« Je suis un pauvre marin français, dit Jacques, embarqué par bêtise, enchaîné par malchance, et qui n'espère plus rien de la vie. J'avais perdu un médaillon, qui était ma seule fortune, et je le retrouve. À présent, je suis calme devant Dieu et j'attends qu'il me rappelle à lui.

– Dieu n'a que faire de tes espoirs, de tes attentes et de tes conseils, dit l'homme. Et tes prières n'avanceront pas d'un pouce l'aiguille du destin.

– Je ne veux plus vivre, dit Jacques.

– Pourquoi ?

– Parce que la vie m'est à charge loin de terre de France et de la jeune fille que j'aime.

– Que ne les rejoins-tu ?

– Il faudrait qu'un vaisseau me recueillît et m'emmenât, toutes voiles gonflées, à travers les mers et les jours, vers la ville dont le souvenir seul me fait encore pleurer.

– J'ai une barque, dit l'inconnu. Je te la donne. Elle est de bon bois et ses rames sont fortes.

– Hélas ! dit Jacques, la distance est trop longue jusqu'à mon pays pour que j'affronte l'océan sur une coquille de noix et avec des avirons de fortune.

– Je m’offre à te transporter.

– Vous ?

– Moi. Je ramerai à ta place. Je suis vigoureux. Je connais les courants. Et j’aime ton aventure.

– Mais comment vous paierai-je ?… Je n’ai rien…

– Ce médaillon d’or sera le prix de ton voyage.

– Je ne m’en séparerai plus, dussé-je mourir sur cette île déserte !

– Alors, ne me donne rien. Je suis déjà payé par tes paroles.

– Qui êtes-vous ?

– Que t’importe.

– Quel est votre pays ?

– Le tien et celui de tous les hommes.

– Quel est votre nom ?

– Je te le dirai lorsqu’il sera temps pour toi de le connaître.

– Que faites-vous ici ?

– Ce que tu y fais toi-même.

– Vous paraissez si jeune !

– J’ai la jeunesse du monde.

–… Et si grave !…

– J’ai la gravité du monde.

–… Et si bon !…

– J’ai la bonté du monde. »

Sur ces mots, l’homme, tournant les talons, suivit le bord de l’eau jusqu’à la crique sablonneuse où dormait une grosse barque aux flancs courbes et aux lourdes rames mal équarries. Et Jacques marchait sur ses traces. Et il était calme et las, comme au réveil d’un songe bienheureux.

CHAPITRE X

Le nautonier

COUCHÉ à l'arrière de la barque, Jacques Mazeyrat regardait l'homme aux draperies sombres qui tirait sur les avirons. Le visage de l'inconnu était dressé à contre-ciel, et ses yeux étaient pleins d'une lumière pâle. Ses épaules fermaient un pan de l'horizon, étaient comme une porte close sur le grand large, comme un bouclier humain poussé contre le vide. Les plis amples de sa robe se soulevaient au vent. Et la barque grinçait sous l'effort puissant et régulier des rames.

Le matin lavait le ciel et le soleil montait, et l'eau n'était plus qu'une lave nimbée de réverbérations et de vapeurs saumâtres. Et l'homme ramait toujours. Et le soleil tournait au-dessus de sa tête et plongeait dans la mer ébouillantée. Et l'homme ramait toujours. Et la nuit venait, bleue, pure et glaciale, avec toutes les étoiles et toute la lune, hissés à la limite extasiée des regards. Et l'homme ramait toujours. Et Jacques Mazeyrat s'endormait de fatigue, et lorsqu'il rouvrait les yeux il voyait encore devant lui cette stature robuste qui entrait à grandes secousses dans l'univers. L'inconnu ne parlait pas, ne mangeait pas et ne prenait pas de repos. Il semblait seulement qu'il devînt plus grand et plus fort d'heure en heure. Il débordait l'esquif. Il absorbait l'esquif. Il était lui-même un esquif lancé sur les flots houleux. Par moments, on eût dit que sa tête montait jusqu'aux étoiles et que, de ses bras écartés, il atteignait les bords courbes de l'horizon. Et il prenait appui sur l'infini du ciel, et il s'arc-boutait au cœur de la terre. Et il hissait, et il tirait, et il sauvait cette misérable défroque de chair cramponnée à son sillage. Et Jacques Mazeyrat le regardait en pleurant de reconnaissance et demandait :

« Qui êtes-vous, Maître ? Qui êtes-vous ? »

Mais l'autre secouait sa longue chevelure et se renversait sur son banc, dans un soupir.

Et, un jour entre les jours, ils parvinrent >-Dieppe.

Le soir tombait. L'inconnu tira sa barque sur le sable, redressa la taille, et dit à Mazeyrat :

« Nous sommes arrivés. »

Jacques, bouleversé de joie et de gratitude, se jeta aux pieds de l'inconnu, baisa les pans de sa robe et demanda encore :

« Maître, qui êtes-vous ? »

Mais l'étranger se dégagea de son étreinte et se dirigea vers la ville à longues enjambées. Mazeyrat, éperdu, courait derrière lui, l'appelait et le suppliait de l'attendre. En vain. L'homme ne tournait pas la tête.

Jacques le vit s'engager dans les ruelles étroites des faubourgs. Des passants les séparèrent.

Mazeyrat, dans sa hâte, renversa l'étalage d'un poissonnier, bouscula une dame qui marchait à petits pas aigus, entourée de deux servantes à coiffes blanches. Peu à peu, cependant, il gagnait du terrain sur l'inconnu. Il croyait déjà le rejoindre, lorsque l'étranger s'engouffra sous le porche noir d'une église et disparut, happé par les ténèbres intérieures.

Jacques pénétra dans l'église à sa suite.

La nef était obscure. Des flammes humbles brûlaient sous les images de la Vierge et des saints. Et, tout à coup, Mazeyrat reconnut son sauveur : debout sur un piédestal de marbre, entourée de fleurs et de cierges à couronnes dorées, la statue de saint Jean dominait Jacques de toute sa masse immobile. Elle était de pierre grise, avec de grandes draperies indifférentes, et un visage au regard aveugle et miséricordieux : le visage même du nautonier.

Aux pieds de la statue, il y avait une jeune fille à genoux, qui priait, le front bas et les mains jointes à hauteur des lèvres.

Jacques poussa un cri.

Alors, la jeune fille leva la tête. Et c'était Véronique. Et déjà elle venait à lui, les bras ouverts, et les yeux pleins de larmes et de rayons.

Décembre 1940.

Table des matières

LE JUGEMENT DE DIEU
I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
LE PUY SAINT-CLAIR
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
LE MERVEILLEUX VOYAGE
DE
JACQUES MAZEYRAT
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X

Table des matières